

LES

DEUX MINA.

IMPRIMERIE DE TERZUOLO,
rue Madame, 30.

LES

DEUX MINA

chronique espagnole du dix-neuvième siècle,

AVEC DES

AUTOGRAPHES DE XAVIER MINA ET DE FRANCISCO ESPOZ,

PAR

Moline de

LE GÉNÉRAL SAINT-YON,

ANCIEN OFFICIER D'ORDONNANCE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON.

J'a vu ce pays:
J'ai connu ces hommes:
J'etais à cette guerre.

III

PARIS.

BERQUET ET PÉTION, LIBRAIRES,

28 RUE MAZARINE.

1840.

LES DEUX MINA.

XLII.

SUCCÈS.

A peine arrivé à Madrid, Mina eut ordre d'aller en Catalogne prendre le commandement des troupes destinées à combattre les partis nombreux qui s'y étaient organisés. Cette mission lui plaisait peu : il ne connaissait pas le pays, il ignorait à qui il aurait à faire, et il craignait surtout

que l'armée ne se montrât mal disposée à son égard. Cependant, puisque le gouvernement l'exigeait, il fallait bien se résigner, et, sans oser manifester sa répugnance, il se disposa à obéir.

La Catalogne était de toutes les provinces de l'Espagne celle où la cause absolutiste avait fait le plus de progrès. A l'exception de quelques grandes villes, tout le pays s'était déclaré en sa faveur, et les forces royalistes s'élevaient alors à près de vingt mille hommes, mais dispersés et agissant isolément. Un gouvernement provisoire avait été proclamé avec pompe, sous le titre de *Régence suprême*, et l'évêque d'Urgel avait reçu en grande cérémonie le serment de chacun de ses membres.

Cette régence, que tous les royalistes s'empressèrent de reconnaître, et à laquelle le général Quesada vint en personne jurer fidélité et soumission, devait inspirer de justes inquiétudes, aussi avait-on voulu l'attaquer aussitôt son installation. Llobéras, Torrijos, et Zarco del Valle, étaient partis de Barcelonne, de Lerida et de

Sarragosse, pour agir simultanément contre elle. Malheureusement, Llobéras s'était fait battre à Campredon; Torrijos à Sallent, et l'échec de Benavarre avait achevé de jeter le découragement parmi les constitutionnels. Maîtres des montagnes, et occupant Urgel, Balaguer, Puycerda, Castell-Fullit, et Mequinenza, les royalistes bloquaient les garnisons éparses sur le territoire, menaçaient les places fortes, et, libres dans leurs mouvements, ils communiquaient avec les insurgés de l'Aragon et de la Navarre, qui au besoin se réunissaient à eux et leur prêtaient secours.

La régence avait choisi pour commandant supérieur, le baron d'Eroles. Ce chef catalan s'était prononcé l'un des premiers contre la constitution, et sa conduite antérieure, lors de la guerre de l'indépendance, permettait de fonder des espérances sur ses talents militaires. Il avait sous ses ordres, Missas, Mosen-Anton, Romagosa, le Trapiste, Miralles, Romanillo, Gep-dels-Estanys et quelques autres guerilleros sans

importance, que les événements avaient fait surgir.

Un mot sur ces individus complètera l'exposé sommaire de la situation de ce qu'on appelait alors l'*armée de la foi*.

Missas, ancien postillon, avait débuté, en 1809, dans la bande d'un nommé Pujol, véritable bandit, dont l'existence s'était terminée sur l'échafaud.

Mosen-Anton appartenait à une famille aisée des environs de Vich ; mais on ne le connaissait que pour avoir contribué puissamment à l'insurrection des étudiants de la Catalogne contre les troupes impériales.

Romagosa, charbonnier de l'Abisbal, se distinguait par sa rudesse et son ignorance. Homme d'un grand courage, il devenait terrible quand ses passions s'irritaient.

Don Antonio Maranon, surnommé le Trapiste, avait été fait capitaine dans la guerre contre Napoléon; mais son amour effréné pour le jeu l'ayant entraîné à dissiper jusqu'à la solde de sa

compagnie, il dut quitter l'habit militaire, et c'est alors qu'il se soumit aux austérités du cloître. Rappelé par l'insurrection à ses premières habitudes, il se saisit d'un fusil, mais il conserva son froc et son rosaire.

Don Pablo Morellas était une espèce de machine qui ne pensait et n'agissait que par la volonté des moines. Devenu cultivateur, après avoir figuré dans les anciennes guerillas, il n'avait repris les armes que parce que son curé les lui avait placées dans la main.

Romanillo, simple villageois, devait à son esprit turbulent et fougueux de se trouver parmi les absolutistes. Intrépide dans le péril, personne ne l'égalait en cruauté.

Gep-dels-Estanys avait montré dès sa jeunesse un caractère inquiet et tapageur : pendant l'occupation de l'Espagne par l'étranger, il s'était établi dans les montagnes de Berga, et, impitoyable pour tout le monde, il attaquait indistinctement les Français et les Espagnols. Poursuivi par un bataillon anglo-catalan, il fut atteint

et condamné aux galères ; mais s'étant échappé, il continua à mener une vie irrégulière et errante.

Tels étaient les hommes que les constitutionnels avaient pour adversaires : ils ne devaient pas sembler très-redoutables ; cependant Mina n'en fut pas moins effrayé de la responsabilité qui allait peser sur lui, et dès son passage à Sarragosse, c'est-à-dire avant même de connaître les ressources que lui offrirait la Catalogne, il s'empressa de réclamer des renforts considérables. S'étant ensuite rendu à Lérida, et de là à Calaf, il resta dans cette dernière ville sans faire le moindre mouvement, jusque vers le milieu de septembre, époque de l'arrivée des dernières troupes qu'il avait demandées et qu'on lui avait promises.

Les ministres se trouvaient dans une position à ne rien refuser à leur commandant en chef. Etourdis des progrès rapides des absolutistes, et épouvantés surtout de l'existence d'une sorte de gouvernement qui prêtait à l'insurrec-

tion une apparence d'ordre et de stabilité, ils devaient faire les plus grands efforts pour assurer le succès de la campagne qui allait s'ouvrir. D'un autre côté, on s'expliquait sans peine les motifs qui leur avaient fait confier le commandement à un homme dont ils connaissaient l'ignorance comme général, et la nullité complète comme administrateur. La réputation de Mina, n'importe comment elle eut été acquise, assurait à ce choix l'opinion du pays, tandis que sa cruauté reconnue devait concourir d'une manière efficace à la démoralisation des royalistes et de leurs adhérents. D'ailleurs, on pouvait aisément remédier à l'incapacité d'Espoz, en l'entourant de conseillers habiles, et c'est ce raisonnement fort sage qui fit choisir pour son chef d'état-major le colonel du génie Zorraquin, militaire d'un mérite rare, aussi remarquable par la rectitude de son jugement que par son activité, son zèle, et ses connaissances. Les talents de cet officier lui donnèrent en effet un empire absolu sur Mina, et non-seulement ce fut lui qui traça le plan de

campagne, mais il décida toujours les opérations, et le général se réduisit lui-même à n'être pour ainsi dire que son metteur en œuvre.

Le jour que des illuminations annonçaient à Barcelonne le héros qui devait rendre au pays la paix et la prospérité, des mesures de rigueur signalaient déjà sa présence. Aussitôt son arrivée, Mina envoya des ordres d'exil; prescrivit le séquestre des biens des royalistes, et frappa les habitants d'une contribution de dix millions de réaux. Pour une ville que venait de ravager une épidémie cruelle, et qui avait équipé à ses frais plusieurs bataillons de volontaires, ce début paraissait peu d'accord avec les règles ordinaires de la justice; mais il fallait s'incliner devant l'arrêt du maître, et se soumettre sans murmure à la décision du dictateur.

Nous allons maintenant être forcés de faire guerroyer nos lecteurs; ils seront obligés de parcourir avec nous, et par un hiver rigoureux, les montagnes couvertes de neige de la haute Catalogne: cependant qu'ils ne s'effraient pas trop;

nous tâcherons de leur rendre le chemin facile; nous leur épargnerons le plus possible les marches et contre-marches, les escarmouches et les combats, les manœuvres et les mouvements stratégiques, et, tout en suivant notre personnage dans ses opérations principales, nous ne dirons que ce qui lui est particulier, laissant à l'histoire le soin de coordonner les faits dans leur ensemble. Puisque, pour la première fois, nous voyons Don Francisco Espoz y Mina commander des troupes régulières, il faut bien que nous le fassions connaître sous cette face nouvelle: d'ailleurs, la campagne qu'il va entreprendre contre les ennemis de la constitution est le prélude d'une lutte beaucoup plus sérieuse, et ce récit devient une préface obligée qu'il est indispensable de lire avant de passer à la guerre de 1823 contre les Français.

Mina, ayant réuni près de vingt-quatre mille hommes, songea à organiser son armée. Il donna des divisions aux généraux Milans, Llobéras, Rotten et Manso, et il garda deux corps sous ses

ordres immédiats, qui étaient commandés par le général Piquero et par le colonel Gurrea, une de nos anciennes connaissances de Navarre. Milans et Llobéras furent chargés de veiller sur la basse Catalogne, depuis Barcelonne jusqu'au Lampourdan ; Rotten devait servir d'intermédiaire entre ces généraux et l'armée active ; et Manso, dont on soupçonnait un peu les opinions, eut le commandement d'une réserve à laquelle on confia la surveillance des environs de Tarragone.

Le 14 septembre, lorsque les rayons du matin commençaient à colorer les pics escarpés qui s'élèvent au-dessus de Calaf comme des minarets au milieu de la cité du prophète, les rues de cette petite ville retentissaient sous le poids des lourdes voitures de l'artillerie, les soldats se saisissaient de leurs armes, les chevaux frappaient du pied en entendant le son aigu de la trompette, et chacun courait se ranger sous l'étendard que l'honneur lui faisait un devoir de suivre et de défendre. Quand les rangs furent formés, quand un profond silence eut succédé au tumulte d'une

foule qui se presse et se rassemble, l'ordre vint de se mettre en marche. La colonne s'allongea alors en longs replis, tantôt gravissant par des pentes rapides, tantôt disparaissant dans des vallées profondes, et les dernières files avaient à peine commencé à se mouvoir que les premières, se déployant devant Castell-Fullit, répondaient par des chants patriotiques à des cris de fanatisme et de fidélité.

Castell-Fullit ne peut pas être considéré comme une place de guerre : c'est un village composé d'une soixantaine de maisons, qui avait alors le malheur de se trouver protégé par des murailles épaisses. Situé au débouché des montagnes, et sur l'une des principales communications de l'Aragon avec la Catalogne, il offre à ceux qui l'occupent l'avantage d'observer le haut pays, et de couvrir la partie méridionale de la province. Ses ouvrages défensifs consistaient en un réduit, élevé autrefois par les Maures sur la crête d'un sommet culminant, et en trois grosses tours construites à la même époque, qui couronnaient les collines les plus rapprochées. Le village se liait

au château par une vieille enceinte, et des ravins profonds, des accidents de terrain multipliés, en faisaient un abri assez sûr contre des troupes qui n'auraient pas eu de l'artillerie avec elles.

Mina avait retardé assez long-temps ses opérations pour s'être préparé contre tous les obstacles : bientôt le canon fit entendre sa voix terrible, et une de ces tours imposantes, qui avaient vu la bannière du Sarrasin défier de sa plate-forme la rage de plusieurs générations, maintenant frappée par des globes de feu, tombe, débris par débris, comme si la foudre eût déchiré ses flancs. Mais la chute n'est pas encore assez prompte, les défenseurs profitent des brèches qui sont faites; les convertissent en créneaux; et par ces ouvertures qu'a creusées le boulet, la mort, avec moins de fracas, retourne plus sûre et plus rapide. Zorraquin, dans son impatience, attache le mineur aux pieds de ces constructions antiques; le volcan s'embrase; un bruit affreux, une commotion soudaine ébranle jusqu'aux montagnes voisines, et la tour s'affaissant sur elle-même, ne laisse à sa

place qu'un tumulus immense qui recouvre des braves....

Cependant le sort des infortunés, ensevelis sous ces décombres, ne cause ni désordre ni épouvante : les autres tours, attaquées par les mêmes moyens, sont défendues avec un égal courage, et ce n'est qu'après avoir épuisé jusqu'à ses dernières ressources que la garnison songe, non pas à demander une capitulation honorable, mais à abandonner des ruines devenues désormais inutiles.

Tandis que de sombres nuages obscurcissent la nuit et inondent la terre, quatre cents soldats, le fusil au repos, se glissent en silence à travers les postes ennemis pour tâcher de gagner les montagnes. Un factionnaire se trouve sur leurs pas, qui, trompé par le bruit de l'orage, reste confondu de se voir tout-à-coup entouré : il veut se servir de son arme, le fer d'une baïonnette ne lui en laisse pas le temps : une autre sentinelle est rencontrée, elle subit le même sort : enfin, une troisième, plus exacte à ses devoirs, découvre le danger qui la

menace, et celle-là donne l'alarme parmi les siens. Les troupes de Mina sortent en foule de leurs retraites, veulent se mettre en ordre, se disposent à combattre; mais le ciel, recouvert d'un voile épais, les laisse dans l'incertitude sur la direction qu'il faut prendre; elles ne voient rien, elles n'entendent que le bruit des eaux qui se précipitent dans les fondrières, et, honteuses de leur négligence, cachant leur dépit sous des injures et des reproches, elles renoncent à une poursuite tardive qui ne réparerait plus leur faute.

Le lendemain, à la naissance du jour, Mina entra dans Castell-Fullit. Ses regards courroucés semblaient annoncer un dessein sinistre. Indifférent au hideux spectacle que présentait l'intérieur du village, il se dirigea vers l'église, où se trouvaient une soixantaine de blessés qui n'avaient pu suivre leurs compagnons. Ces malheureux, étendus sur la pierre, ne laissaient échapper aucune plainte; ils ne demandaient pas non plus de secours. Dans le sanctuaire où ils étaient venus chercher un asile, on aurait dit qu'ils mé-

prisaient la pitié des hommes. Si dans ce moment on eût observé Mina avec attention, on aurait vu sa figure prendre une expression infernale. Après un coup d'œil rapide jeté autour de lui, il ordonna de réunir aussitôt la population du village, et quand il se fut assuré que pas un individu ne manquait, pas même les prêtres de la paroisse, habitants et prisonniers, il les fit tous fusiller impitoyablement en sa présence. Les enfants et les femmes furent les seuls auxquels il daigna faire grâce.

Cet acte d'une froide cruauté aurait dû satisfaire le cœur du barbare; mais Mina ne se contentait pas de si peu! Insensible aux larmes d'une épouse, sans pitié pour les douleurs d'une mère, il fit mettre le feu au village, raser les maisons jusqu'à leurs fondements, et élever, sur leurs cendres fumantes un monument, opprobre de l'humanité, où, en lettres de sang, on lisait cette sentence :

Aqui ecsistio Castell-Fullit.
Pueblos

Tomad egemplo :

No abrigueis à los enemigos de la patria (1).

Mina croyait ainsi soutenir le prestige de son nom, maintenir le pays par la terreur, et inspirer un effroi salutaire à ceux qui avaient embrassé la cause de l'insurrection. S'il est vrai qu'il dut quelques avantages à cette politique atroce, il l'acheta chèrement, car il acquit en Catalogne la réputation que sa conduite odieuse avait si bien établie en Navarre.

Aussitôt que le baron d'Eroles eut connaissance de l'évacuation de Castell-Fullit, il se porta imprudemment de ce côté avec quatre ou cinq mille hommes, dans le but de recueillir la garnison et de tâcher de reprendre ce poste. Mina, qui avait des forces très-supérieures, marcha à sa rencontre, et, l'ayant joint entre Tora et Sanahuja, il le défit complètement. La

(1) Ici fut Castell-Fullit.

Peuples,

Prenez exemple :

Ne protégez pas les ennemis de la patrie.

faute que venait de commettre le général royaliste, lui permit de se diriger sur le fort de Balaguer, dont Zorraquin faisait déjà les préparatifs du siége, et, à sa grande surprise, son avant-garde le trouva ouvert et abandonné.

Il revenait de cette expédition, lorsqu'il sut par ses éclaireurs qu'un détachement ennemi occupait le village d'Artesa, sur la rive gauche du Sègre. S'applaudissant de cette circonstance, il se disposa à l'attaquer; mais à l'attaquer comme un guerillero, c'est-à-dire en lui tendant un piége. Il envoya près de celui qui commandait cette colonne, deux paysans dévoués, qui, tout en lui proposant de lui fournir des subsistances, devaient laisser échapper dans la conversation, que le baron d'Eroles venait par le même chemin qu'eux. Les insurgés, qui avaient recueilli avec joie ces paroles, voyant arriver des troupes, ne doutèrent pas qu'elles ne fussent des leurs; ils se portèrent à leur rencontre en criant: « Vive le roi absolu! meure la constitution! » et ils ne reconnurent leur méprise que lorsque déjà ils étaient

entourés par la division de Gurrea, à laquelle ils durent se rendre.

Gagnant la vallée de la Noguera, Mina remonta vers Talarn, où il fit abattre la maison paternelle du baron d'Eroles et ravager les propriétés de sa famille ; et, quand il se fut avancé jusqu'à la Puebla, il trouva l'armée de la Foi, en position sur les hauteurs qui séparent les rivières Flantisel et Paliaressa. L'action ne tarda pas à s'engager; mais le baron d'Eroles, dont les hommes ne pouvaient résister en ligne, fut encore une fois obligé de céder le terrain à son adversaire.

Pendant ces événements, le gouvernement provisoire, cachant sa frayeur sous de misérables prétextes, avait quitté la Seu-d'Urgel, et s'était retiré avec précipitation à Puycerda, sans même informer le baron d'Eroles de son départ. Celui-ci, qui craignait d'être chassé de l'Espagne s'il continuait à remonter la Paliaressa, crut de son devoir de protéger la régence, et, dans cette intention, il se porta rapidement sur la Cerdagne. Mina l'y suivit, et ce ne fut que près de

Montella qu'il parvint à l'atteindre. Cinq à six cents hommes se présentèrent alors pour lui disputer le passage, mais ils lâchèrent pied presque aussitôt, et il entra dans Bellver comme ils en sortaient. Arrivé à Puycerda, il trouva cette place évacuée, et, des contre-forts qui s'amoncellent en forme d'arêtes autour de la ville, il vit les royalistes s'éloigner découragés, franchir les limites de la France, et déposer leurs armes sur le territoire qui leur offrait un refuge.

Ainsi, la régence, loin d'avoir servi la cause absolutiste, lui avait au contraire porté préjudice. Sans elle le baron d'Éroles n'aurait pas été gêné dans ses mouvements et l'on se serait mieux entendu pour les opérations d'ensemble; car, tandis que ce prétendu gouvernement commandait en Catalogne, Ferdinand chargeait le général Eguia, qui se trouvait à Bayonne, de la direction de ses affaires; de sorte qu'il y avait deux autorités qui agissaient également au nom du roi, et qui, quoique unies d'intention, se voyaient pourtant avec jalousie et méfiance.

Après une excursion sur la frontière, Mina revint le 4 décembre à Puycerda, où il fut reçu avec le plus grand enthousiasme; puis, il s'établit successivement aux villages d'Arta et d'Adrell pour s'occuper de l'attaque d'Urgel, où le baron d'Eroles avait laissé Romagosa avec douze cents hommes. Zorraquin et Gurrea s'emparèrent bientôt de la ville; ce qui ôtait à la garnison tout espoir de secours : cependant, quelque temps encore, elle trouva les moyens de communiquer avec l'extérieur. Pour faire voir jusqu'où peut aller l'audace d'un guerillero, nous citerons à cette occasion le trait d'un partisan, appelé Eroles (1), qui alors avait embrassé les intérêts des constitutionnels.

Zorraquin, certain que, malgré sa vigilance, on introduisait des vivres dans la citadelle, finit par découvrir que l'auteur de ces manœuvres était un contrebandier, nommé Blasi, du village d'Andorra. On sait que le pays d'Andorre est

(1) Quoique portant le même nom que le général en chef des royalistes, il n'y avait entre eux aucun lien de parenté.

une vallée comprise entre l'Espagne et la France, et qui, par une singularité bizarre, n'appartient ni à l'un ni à l'autre de ces royaumes. Elle forme un petit État qui se gouverne lui-même, et qui peut être comparé à la république de San Marino, en Italie. Ce territoire neutre présentait donc, par sa position, toutes les facilités possibles pour réunir des approvisionnements, et en outre il assurait l'impunité à celui qui les portait aux insurgés.

Zorraquin fit venir Eroles, et lui demanda s'il voudrait aller s'emparer de Blasi dans sa maison. Blasi était appelé *l'Intrépide*, et il vivait avec son frère, qui passait aussi pour avoir beaucoup de courage. L'un et l'autre ne sortant jamais sans être pourvu d'armes de toute espèce, il fallait s'attendre à éprouver une résistance opiniâtre. Eroles savait cela; mais, nullement effrayé de l'entreprise, il s'en chargea sans faire la moindre objection, et, se mettant en marche pendant la nuit avec sa guerilla, qui se composait d'une vingtaine d'individus, il prit à travers

les montagnes, et arriva avant le jour à Andorra. Connaissant les localités, il va droit à la maison du contrebandier; place son monde à l'entrée des rues qui l'avoisinent, pour empêcher qui que ce soit de venir au secours; monte à l'aide d'une échelle à l'appartement de Blasi; enfonce la fenêtre d'un coup de poing; reçoit une balle dans son bonnet; saute dans la chambre; jette un des frères sous ses pieds; maintient l'autre avec la pointe de son poignard, et, donnant ensuite un signal, ses hommes arrivent, qui s'emparent des deux prisonniers et qui les enlèvent, sans que les habitants aient rien soupçonné et rien su.

A cette époque eut lieu aussi un fait dont nous devons parler, pour rendre à chacun la justice qu'il mérite. Horrible pendant du massacre de Castell-Fullit, nous l'aurions passé sous silence, s'il n'était nécessaire de rappeler sans cesse jusqu'où peuvent aller dans une guerre intestine et l'égarement et la fureur des partis.

Une centaine de jeunes gens de la Cerdagne, appartenant aux meilleures familles, s'étaient réu-

nis pour seconder l'armée constitutionnelle. Tombés au pouvoir d'une bande que commandait le prêtre Mosen-Ramo, ils furent attachés l'un à l'autre, conduits au bord d'un abîme profond, et après les avoir abreuvés d'insultes et d'ironies, on les précipita dans le gouffre au milieu des rires et des acclamations.

Cependant Mina s'impatientait de la résistance des forts d'Urgel (1) : soixante-quatorze jours de blocus s'étaient écoulés, et rien encore n'annonçait qu'ils dussent se rendre. La nomination de lieutenant-général et de commandant du septième district (2), qu'il avait reçue en récompense de ses succès, ne faisait que l'irriter da-

(1) Les fortifications d'Urgel se composent de trois ouvrages, construits sur une colline à une demi-portée de canon de la ville ; *la citadelle*, *le château* et *la tour de Solsona*. Le tracé de la citadelle, située au sud, est un carré; celui du château, placé au centre, un rectangle ; la tour de Solsona consiste en un redan, avec un réduit au milieu. Le torrent Balira coule au pied des hauteurs et en rend l'accès difficile. L'espace qui sépare le torrent du château est occupé par le village appelé Castel-Ciudad.

(2) La Catalogne.

vantage contre l'obstacle élevé devant lui ; car plus que jamais il lui semblait que rien ne devait s'opposer à sa volonté. Enfin, le 3 février, par une nuit obscure, un feu très-vif s'engagea : on courut aux armes; on pensa que Romagosa allait tâcher de s'ouvrir un chemin; mais quand on fut réuni pour s'opposer à sa tentative, on vit les royalistes déjà à l'extrémité de la plaine. Le canon entendu était un stratagème pour tromper les assiégeants : tandis que la garnison s'éloignait, des pièces d'artillerie, partant par intervalle au moyen d'une mèche préparée dans ce but, avaient continué à faire croire à sa présence dans la place. Gurrea se mit aussitôt à la poursuite des insurgés, mais pour la seconde fois, ils échappèrent à un ennemi qui, bien loin de s'être montré habile durant le cours de cette campagne, n'avait pas su, avec une grande supériorité numérique, profiter des chances favorables que la fortune lui avait souvent offertes.

Ainsi se termina l'expédition contre les rebelles de la Catalogne. Grâce à la rigueur de l'hiver,

qui rendait les montagnes impraticables et obligeait de rester constamment dans les vallées, les royalistes, sans instruction militaire et sans discipline, avaient été contraints d'aller demander un asile à la France; mais ils n'avaient perdu que peu d'hommes, et leurs forces, pour ainsi dire intactes, au lieu de se dissoudre, restaient soutenues par l'espoir, et ne songeaient qu'à prendre leur revanche. Quant à la population, loin qu'on eût gagné son affection, ou du moins son estime, elle frémissait au seul nom de Mina, et, sans confiance dans ses promesses, elle fuyait encore, alors même que ses proclamations parlaient en termes doucereux et cléments de récompenses et d'oubli.

XLIII.

REVERS.

Les souverains de l'Europe, qui déjà avec peine avaient consenti pour la France à l'établissement d'une Charte *octroyée* par un roi, ne pouvaient, à l'égard de l'Espagne, approuver des institutions proclamées par le peuple. Ils s'inquiétèrent de la révolution inattendue opérée chez une nation plongée naguère dans de profondes ténèbres, et, craignant pour eux-mêmes la

propagation des idées démocratiques, ils chargèrent leurs ambassadeurs de demander des modifications à la constitution de 1812. Sans s'inquiéter des suites de leur réponse, les cortès décidèrent qu'elles n'en admettraient aucune, et dès lors cette question devint la cause de l'absolutisme contre la liberté.

Louis XVIII, plus intéressé que personne, en raison du voisinage, à se déclarer contre un système qui menaçait son trône, consentit à se faire le champion de la sainte alliance. Il connaissait la situation morale de la Péninsule; il voyait la discorde l'agiter violemment; il savait que la plus grande partie de la population n'appréciait pas les bienfaits du régime nouveau, et, sûr de n'éprouver que peu de résistance, il accepta d'autant plus volontiers la mission de réduire l'Espagne, que cette guerre lui offrait l'immense avantage de réconcilier l'armée avec les Bourbons, et, sans risquer beaucoup, de prouver aux ennemis de son gouvernement que désormais il n'y avait pour lui ni embarras ni entraves.

L'invasion résolue, on pouvait aisément prévoir qu'elle aurait lieu par les deux extrémités de la frontière; aussi, Mina s'occupa-t-il aussitôt des préparatifs de cette seconde campagne. Les succès qu'il avait obtenus ne le portaient pas à envisager l'avenir avec une confiance très-grande. Loin de compter, comme la plupart des libéraux, sur la sympathie des troupes étrangères, il connaissait les Français pour ne jamais transiger avec leur devoir, et il était convaincu que, malgré la rancune qu'ils gardaient à la restauration, malgré leur secret penchant pour les principes qu'ils allaient combattre, ils ne resteraient pas moins fidèles à leur drapeau et le feraient triompher aux dépens même de leurs propres espérances.

Il ne s'abusait guère non plus sur le mérite de ses soldats; ils avaient vaincu, il est vrai, les royalistes; mais pouvait-on comparer ces forces irrégulières à celles qui allaient entrer en lice? Il n'espérait que dans les difficultés du terrain, qui opposent tant d'obstacles à l'attaque, et

qui donnent tant de supériorité à la défense.

La Catalogne est la province la plus montagneuse de l'Espagne ; néanmoins, quoique partout fortement accidentée, elle ne présente pas toujours le même caractère. Près des Pyrénées, elle a cette variété majestueuse qui est propre aux chaînes de premier ordre : ce sont les glaces du Canigou, les neiges du Camporelle : puis, ce grandiose s'efface peu à peu, et l'on ne voit alors qu'un pays tourmenté, déchiré par les eaux ; une contrée qui semble le produit d'un bouillonnement intérieur, d'une réaction vers la surface du globe. Là, point de collines aux contours mollement arrondis ; point de ruisseaux aux gracieux et tranquilles détours ; toutes les formes sont heurtées, toutes les pentes sont rapides ; les contre-forts se pressent, les roches s'amoncèlent, le moindre monticule dénote une force créatrice puissante. Même dans la partie méridionale, ne cherchez pas ces vallons solitaires, où l'ombre du saule, le murmure des roseaux, la fraîcheur du gazon, invitent à de douces rêveries : ici la

campagne n'offre que des gorges étroites, des vallées profondes, des rives sablonneuses, des torrents desséchés ou destructeurs, des fleuves qui grondent, et qui, par leur fracas, trahissent leur courte et inutile existence. Les sentiments qu'on éprouve au milieu de cette nature âpre, et pourtant féconde, c'est l'admiration, la surprise ou la crainte. . . . .

Sur trois points seulement, le pays, plus ouvert, permet à la culture de se développer sans un travail laborieux, sans une industrie qui soumet un sol rebelle. Les plaines du Lampourdan, de Vich et de Barcelonne présentent, sur quelques lieues de surface, d'abondantes moissons qui suffisent à la population des montagnes, et les villes du littoral échangent contre le grain qui leur manque, les récoltes de leurs oliviers et les riches produits de leurs nombreuses fabriques.

Le seul aspect de cette province suffit pour faire connaître ses habitants. Intelligents, vigoureux, irascibles, énergiques, ils supportent les plus dures fatigues et affrontent les plus grands

dangers. Quoique simples dans leurs goûts, le spectacle imposant offert sans cesse à leurs regards les dispose à l'exaltation, et, quoique modestes dans leurs désirs, l'activité que commande la constitution physique du pays leur fait trouver du charme dans une vie aventureuse.

Même leur costume porte l'empreinte du terroir : il est à la fois sévère et pittoresque. Un bonnet rouge qui retombe jusque sur la poitrine, une veste courte, un gilet qui laisse voir la chemise, une cravate nouée de manière à dégager le cou, une culotte attachée aux genoux par des cordons de diverses couleurs, une ceinture écarlate, des espardillas, qui rappellent le *caliga* antique (1), une couverture de laine placée sur l'é-

(1) Le *caliga* était la chaussure militaire des Romains. Celles qu'on nommait *solea*, *crepida*, *baxea*, *sandalium*, *gallicæ*, etc., n'étaient aussi, comme le *caliga*, que des semelles attachées par des lanières en cuir, et l'on ignore en quoi elles différaient entre elles. Le socque, *soccus*, dont le nom vient d'être retiré de l'oubli, semble avoir été une chaussure qui pouvait s'introduire dans une autre. D'après ce que dit Horace, elle était portée surtout par les acteurs comiques, tandis que le cothurne, chaussure des rois, des généraux et des magistrats de la Grèce, appartenait à la tragédie.

paule gauche, telle est la mise habituelle du paysan catalan. Ajoutez à ce costume une cartuchera et un long fusil, et vous aurez le *miquelet*, qui, de tous les soldats improvisés, est le plus hardi et le plus agile.

Indépendamment des ressources naturelles que présente la Catalogne contre une agression étrangère, cette province, long-temps hostile à la couronne d'Espagne, est hérissée de places fortes, qui, après avoir servi à maintenir la population, sont devenues des boulevards formidables contre les ennemis extérieurs. Cependant Mina, loin de tirer parti de cette circonstance si favorable, eut au contraire la maladresse de la faire tourner à son désavantage. Les forces dont il disposait se composaient de régiments de ligne et de miliciens; mais au lieu de mettre ces derniers dans les forteresses et de garder les soldats instruits pour tenir la campagne, il dissémina toutes ses meilleures troupes dans Barcelonne, Figuières, Tarragone, Lérida, Urgel, Tortose, etc., de sorte qu'il ne lui resta pour agir activement que six à

sept mille hommes habitués au service. Ainsi, d'un côté, il s'ôtait les moyens de combattre, tandis que de l'autre, il annulait entièrement les milices qui étaient fort nombreuses; car, s'il ne ne les avait pas mises dans les places, c'était pour les employer à contenir les habitants dont il connaissait les mauvaises dispositions, et sous ce rapport elles lui furent tout-à-fait inutiles : n'osant se compromettre, elles se tinrent dans la plus complète inaction, et elles n'exercèrent par conséquent aucune espèce d'influence sur les affaires du pays.

Mina organisa en quatre divisions ses troupes actives. La première était commandée par Milans et Llobéras, la seconde par Manso, la troisième par le colonel Myer, et la quatrième par Gurrea. Peu de jours avant les hostilités, Milans était du côté de Figuières; Myer se trouvait dans les environs de Vich; Gurrea assiégeait Mequinenza, que la population avait enlevée par surprise; et Manso, ainsi que dans la guerre précédente contre les insurgés, veillait sur les

environs de Tarragone, et gardait la basse Catalogne.

Le 18 avril 1823, le maréchal Moncey, à la tête de vingt-cinq mille Français et de neuf mille réfugiés, sous les ordres du baron d'Éroles, occupa la Cerdagne espagnole et s'empara de Puycerda, dont la garnison s'était enfuie à son approche.

Dès que Mina fut informé de ce mouvement, il se dirigea sur Olot, où il réunit Myer, Gurrea, des miliciens, et quelques guerillas; ensuite il envoya le colonel Myer à Tortella pour soutenir le général Milans, et il se porta de sa personne à Castell-Fullit (1) sur la Fluvia; mais les Français, n'ayant pas tardé à occuper Tortella et Vich, il dut songer à la retraite.

Le temps était si mauvais, que sa colonne s'égara; elle prit une direction qui la conduisait à Olot, et elle serait probablement arrivée jusqu'à cette ville, si un officier ne se fût aperçu de l'er-

(1) Il ne faut pas confondre ce Castel-Fullit avec celui dont il a été question dans le chapitre précédent.

reur et n'eût averti Mina, qui, s'empressant de changer de route, évita ainsi de débuter par un échec. Pendant ce temps, Milans abandonnait le Lampourdan et Girone, et les Français, ne trouvant personne devant eux, s'étendaient déjà depuis Puycerda jusqu'à Mataro, petite ville sur la Méditerranée, à six lieues de Barcelonne.

Mina, qui avait avec lui l'élite de l'armée espagnole, aurait dû chercher à harceler l'armée envahissante, à ralentir sa marche, à la diviser pour la battre en détail, laissant aux milices le soin de surveiller les troupes auxiliaires du baron d'Éroles; mais il aima mieux charger ses lieutenants de manœuvrer devant les Français, tandis que, fidèle à ses anciennes habitudes, et gardant le rôle le plus facile, il agirait en partisan sur l'ennemi le moins redoutable.

Informé que Romagosa était à San Quirse, il se porta sur lui rapidement, et lui fit éprouver quelque perte. Une autre fois il se glissa entre Ripoll et Olot, alors au pouvoir de l'ennemi, et parut tout-à-coup devant Vollfogona. Ce village se

trouvait occupé par une compagnie de volontaires royalistes, qui, après s'être réfugiés en France, venaient de rentrer à la suite du maréchal Moncey. Prenant les troupes de Mina pour celles de l'armée de la Foi, les habitants illuminèrent leurs maisons, et se livrèrent à de joyeux transports : ils devaient bientôt expier cruellement leur fatale méprise ! Officiers, soldats, paysans, tous furent passés par les armes. Un seul habitant, l'alcade, put échapper à cette exécution cruelle, et ce fut comme par miracle. Il était à genoux, vingt fusils se dirigeaient de son côté, lorsque, faisant un vigoureux effort, il se relève, s'élance dans un ravin, et gagne la campagne, malgré les coups de feu tirés sur lui de toutes parts.

Après cette expédition, digne plutôt d'un *cabalista* (1) que d'un général en chef, Mina fut à San Juan de las Abadessas et à Berga. Gep-dels-Estanys, qui était né dans cette dernière ville, essaya inutilement de la défendre ; il n'était pas en état de résister à trois mille hommes ; mais

(1) Voleur de grands chemins.

quand Mina y entra, il n'y trouva plus que des femmes; les vieillards mêmes avaient abandonné leurs foyers.

De Berga, Espoz se rendit à Cardona, où il fit laisser à ses soldats tous leurs bagages, afin de pouvoir entreprendre des marches plus rapides, et, allant d'abord à Sellent, il se porta ensuite tantôt sur un point, tantôt sur un autre, sans intention fixe, mais dans l'unique but de jeter de l'indécision sur ses mouvements; puis, quand il s'imagina avoir dérouté ses adversaires, il conçut le projet de se présenter inopinément devant Vich, où avaient été réunis des approvisionnements considérables, et où les Français, malgré le grand développement de l'enceinte, n'avaient laissé que quatre cents hommes et quatre compagnies du baron d'Éroles.

Mettant ses troupes en mouvement à l'approche de la nuit, il commença, suivant sa coutume, par leur faire prendre une route autre que celle qu'il voulait suivre, et, après une ou deux lieues, il changea brusquement de direction; mais, dans

cette circonstance, son stratagème faillit tourner contre lui. L'obscurité était profonde, les chemins difficiles; les hommes s'égarèrent, et à minuit il fut obligé de rallier sa colonne. Cependant il arriva sur les hauteurs de Vich, que le soleil n'avait pas trahi son approche. Zorraquin lui conseilla alors de partager son infanterie de manière à menacer plusieurs points, tout en se ménageant des réserves, et, ces dispositions préliminaires arrêtées, les constitutionnels s'avancèrent dans la plaine. Certains de réussir, ils s'approchaient avec ordre et hardiesse : de son côté, la garnison, surprise d'abord par cette apparition subite, ne tarda pas à se montrer calme et résolue.

Bientôt le feu s'engage, l'action devient vive et meurtrière : l'opiniâtreté est égale de part et d'autre; vingt fois les Espagnols parviennent jusqu'aux portes de la ville, et vingt fois les Français les repoussent avec vigueur. L'affaire, entamée à cinq heures du matin, est encore indécise à la moitié du jour. Les uns sont encouragés par

l'avantage du nombre, les autres par les murailles qui les protégent : pourtant les troupes de Mina se rebutent et fléchissent, leur ardeur n'est plus la même; déjà elles commencent à douter du succès, et elles combattent avec mollesse : Zorraquin, qui s'aperçoit de leur hésitation, se précipite à la tête des colonnes et les ramène à l'assaut; mais il est renversé près de la barrière qu'il pensait franchir, et une des personnes de sa suite, qui sait combien sa perte sera funeste, vole vers le général en chef pour l'informer de ce qui se passe.

Mina, dans ce moment, observait d'une hauteur voisine les chances du combat, et il n'en présageait que trop l'issue. Furieux d'échouer contre un si faible obstacle, c'est à peine s'il écoute l'officier qui lui parle. Il ne pense ni aux services rendus par son chef d'état-major, ni aux embarras que sa mort doit lui susciter; il se rappelle seulement que Zorraquin a dirigé l'entreprise, et il lui en attribue les résultats fâcheux. « Il l'a mérité ! » s'écrie-t-il, avec colère, pour seule

réponse. Cependant, un chirurgien, appelé Vicuna, a entendu ce qui s'est dit, et il est parti au galop de son cheval pour secourir celui qu'on sacrifie avec tant d'ingratitude : mais lui-même est frappé comme il arrive sur le terrain. N'ayant plus la force d'emporter le blessé dans ses bras, il gagne une maison peu éloignée de l'endroit où il se trouvait, revient sur le champ de bataille, place Zorraquin sur une couverture qu'il a pu se procurer, et, le traînant malgré une grêle de balles, il parvient à le mettre à l'abri de toute atteinte.

Mina, convaincu de l'inutilité de ses tentatives, se décida à renoncer à son attaque, et reprit le chemin des montagnes. Quand son effervescence fut calmée, et qu'il put envisager froidement sa situation, ses propres intérêts reportèrent sa pensée sur l'homme qui avait été son appui et son guide. Il est bien forcé maintenant de le reconnaître : si son chef d'état-major meurt, où trouvera-t-il des avis aussi éclairés, un dévouement aussi sincère?... Songeant alors aux moyens de

conserver ses jours, il veut qu'on le transporte à Cardona, où il trouvera les soins que son état réclame; mais Zorraquin, qui sent sa fin s'approcher, repousse cette pitié tardive. Il refuse de partir; il prie qu'on l'abandonne; et c'est malgré lui qu'on le met sous la protection d'une escorte fidèle. L'infortuné! on aurait pu se rendre à sa volonté dernière, car le délire s'empara presque aussitôt de ses esprits: « Donnez-moi ma carte! » dit-il à ceux qui l'accompagnaient; puis son regard devint animé, sa voix recouvra sa puissance: « quelle position magnifique!.. » et dans le désordre de ses sens, encore préoccupé du triomphe de la patrie, il expira, après avoir prononcé ce peu de mots. Ses dépouilles mortelles furent portées au cimetière de Gironella : sans pompe, sans honneurs, elles furent confiées en dépôt à la terre. Peu de jours ensuite, les soldats de l'armée de la Foi osèrent violer cette tombe, et, insultant aux cendres d'un brave, ils dispersèrent avec une joie féroce les restes d'un ennemi qu'ils n'avaient pas vaincu.

Mina, en quittant Vich, s'était retiré sur la Puebla de Lillet et Baja; mais, pour échapper au baron d'Éroles, qui s'était mis à ses trousses avec trois mille Français et quatre mille Espagnols, il se jeta dans les montagnes escarpées qui séparent le bassin du Llobrégat de celui du Sègre, dans l'intention de revenir à Urgel.

Cette course fut des plus pénibles : obligés de marcher sur des rocs dénudés et tranchants; forcés de franchir sans cesse des torrents et des fondrières; les soldats, sans vivres, sans chaussures, tombaient de lassitude et de besoin. Quand Espoz arriva sur le col de Furnuls, il lui manquait près de cinq cents hommes, et ses troupes n'auraient pu faire un pas de plus, si le gouverneur d'Urgel, instruit de son arrivée et de sa détresse, n'avait envoyé à sa rencontre des mulets chargés de vin et de biscuit.

Malheureusement Mina se trouvait dans l'impossibilité de rester long-temps dans la place où il était venu chercher protection et repos : c'eût été manger inutilement les vivres destinés à la

garnison en cas de siége. Il aurait voulu se porter sur Barcelonne; mais pour cela il fallait ou passer par la Conca de Tremp et Balaguer, ou franchir le Sègre et atteindre Solsona. Dans le premier cas, il s'exposait à tomber dans une division française; dans le second, il avait devant lui le baron d'Éroles, et Mina ne voulait se battre avec personne. Il se décida pour un troisième parti, le plus mauvais de tous, à coup sûr, car, même en réussissant, il ne pouvait en retirer aucun avantage; c'était de gagner Figuières par les montagnes qui séparent l'Espagne de la France. Ce mouvement, exécuté avec peu de monde, n'était pas de nature à inquiéter l'armée d'invasion, et Espoz devait songer que les motifs qui l'obligeaient à quitter Urgel l'empêcheraient également de séjourner dans la forteresse où il voulait se rendre. A cette détermination, on reconnaît le guerillero, qui n'est jamais retenu par la nature du terrain, et qui croit que la science de la guerre consiste à se montrer subitement là où l'on est le plus éloigné de l'attendre. O Zorra-

quin! que n'existes-tu encore pour l'empêcher de s'arrêter à une résolution si contraire à la prudence et aux intérêts du pays!

A sa sortie d'Urgel, Mina prit la route de Bellver, et, forçant Romagosa, qui se trouvait à Montella, de lui livrer passage, il fut camper le même soir entre Puycerda et les Guinguettes, sur le territoire de la France. Redescendant ensuite à Ribas, il continua sa route vers Figuières, en passant par Campredon; mais il ne s'avança pas long-temps dans cette direction, car à peine entrait-il à Tortella, qu'apprenant l'approche d'un corps français, il rétrograda précipitamment.

Pour éviter d'être enfermé dans les vallées, et pour dépister l'ennemi qui s'approchait d'un pas rapide, il voulut se réfugier vers les hauteurs inaccessibles qui avoisinent les sources du Ter. Gravissant des rochers qui n'avaient jamais été franchis, conduisant trois mille soldats là où ne se serait risqué qu'en tremblant le chasseur d'ysards le plus téméraire, il avait marché douze heures, et les difficultés ne faisaient encore que s'accroître.

Tantôt il fallait s'ouvrir un chemin à travers les neiges amoncelées; tantôt c'était des glaces décevantes qui menaçaient d'engloutir l'imprudent qui se fierait à leur secours : mais déjà les ombres empêchaient de mesurer la profondeur des abîmes; elles s'élevaient graduellement et allaient bientôt envelopper les plus hauts sommets : il fallait s'arrêter, ou l'on s'exposait à une perte certaine. La tête de la colonne arrivait alors à un espace resserré entre des aiguilles de granit et des précipices affreux : les troupes se réunirent dans cet endroit. Une pluie congelée vint mettre le comble à leur triste position. Les soldats, entassés sur une surface de quelques toises, passèrent la nuit, pressés comme un troupeau pendant l'orage, chacun étreignant son voisin avec force; l'un, pour se défendre contre le froid qui le saisissait; l'autre, dans la crainte de se perdre au fond du gouffre dont il touchait les bords. Malheur à l'imprudent qui s'écartait d'un seul pas! Celui-là, on ne devait plus le revoir. Quand l'aurore vint éclairer ce fatal bivouac, des cadavres rai-

dis, des corps mutilés, firent écouter dans une morne terreur les résultats de l'appel du matin. L'ami tressaillit à la voix d'un ami; le frère frémit du silence d'un frère; mais aussitôt que l'arrêt irrévocable fut connu, il fallut partir et le plus intrépide, en s'éloignant, n'osa reporter ses regards sur ce funeste lieu.

Après seize heures d'une marche si périlleuse, Mina arriva à Siete-Casas, et il apprit dans ce hameau que, tandis qu'il gravissait la haute chaîne au prix de tant de sacrifices, l'ennemi le suivait sans peine, en contournant la base des montagnes : il sut aussi que le baron d'Eroles occupait déjà Campredon. Cette nouvelle le mit dans la nécessité de continuer à se tenir sur les crêtes, et lorsqu'il les eut prolongées quelque temps encore, il aperçut à ses pieds, au-dessous des nuages, sur un plateau élevé, mais qui du point où il se trouvait lui semblait une plaine, le monastère de Nuria.

La vue de ce bâtiment combla de joie les soldats; c'était pour eux la source inespérée que

découvre le voyageur au milieu du désert. Ils se précipitèrent en désordre vers le couvent comme s'il allait être pour tous un refuge; comme s'ils devaient y trouver le terme de leurs maux. Mais que pouvait leur offrir un lieu de mortification et de pénitence!... Les troupes cependant couchèrent autour de la chapelle qui les abrita de la bise, et se savoir en un séjour habité, fut pour elles une consolation qui les aida à supporter avec plus de courage, et leurs souffrances et leurs besoins.

Mina voyait trop mal réussir ses combinaisons pour n'écouter désormais que sa volonté; il rassembla dans la nuit ses principaux officiers, et tint conseil pour savoir ce qu'il y avait à faire dans une circonstance si difficile. La position était effectivement des plus embarrassantes : sur la droite, un corps français observait les mouvements des Espagnols, en longeant la frontière ; sur la gauche, se trouvait la brigade du général Saint-Priest ainsi que le baron d'Eroles; et le manque absolu de vivres ne permettait pas de

suivre plus long-temps la cime des Pyrénées.

Gurrea, Ossorio, Linati, les plus résolus parmi les constitutionnels, parurent devant le général en chef, les traits altérés par la douleur et le reproche prêt à s'échapper de leurs lèvres; mais le danger était trop pressant pour permettre de laisser entendre des plaintes. Gardant un visage sévère, ils émirent leur opinion en peu de mots et avec fermeté, et quand les différents avis eurent été examinés tour-à-tour, on adopta sans discussion celui qui offrait l'espoir de sauver au moins une partie des malheureux compromis si inutilement. Il fut décidé que l'on formerait deux corps : Gurrea, avec quinze cents hommes, devait se diriger sur Palau et tâcher d'atteindre Urgel, en suivant la rive gauche du Sègre ; tandis que Mina, passant par Err, entre Puycerda et Mont-Louis, chercherait à arriver au même but, par la rive droite. Ce projet arrêté, les troupes se remirent en marche dès les premières clartés du jour, et avec le soleil, elles virent reparaître toutes les calamités qui les avaient accablées déjà.

Contraints de monter encore vers les sommets des Pyrénées, les soldats ne prévoyaient que trop le sort qui les attendait. Ils auraient préféré mille fois qu'on les conduisît au combat : avec du courage on peut réduire l'ennemi le plus redoutable; mais contre les élémens quelle résistance est possible!

Quoiqu'on fût au mois de juin, la neige tombait en larges flocons; la grêle lui succédait par intervalle, et les nuages dont on était enveloppé formaient un brouillard humide, qui, entraîné avec violence par les courants atmosphériques, empêchait de distinguer aucun objet. A chaque instant, on perdait dans cette tourmente les traces de l'avant-garde, et malgré soi l'on était saisi de terreur, lorsqu'au milieu du déchaînement de la tempête, on entendait les cris des infortunés qui, précipités dans les profondeurs de la terre, laissaient sur chaque saillie du roc des témoignages sanglants de leur affreux trépas. Un moment l'horizon s'éclaircit, et Mina, stupéfait, s'aperçut qu'il ne marchait pas dans la

direction qu'il devait suivre. Il fallait rétrograder; mais comment transmettre cet ordre aux dernières files? A peine si une seule personne pouvait se tenir en équilibre sur le sentier étroit dans lequel on se trouvait engagé. Galli, aide-de-camp du général en chef, se dévoue pour le salut commun. A chaque pas, il expose son existence; il faut son sang-froid, aussi bien que son agilité, pour échapper à la mort qui le menace; cependant il parvient au colonel Ossorio, qui commande l'arrière-garde; mais lorsqu'il veut parler, une sorte d'irritation nerveuse, produite par les efforts violents qu'il a dû faire, l'a frappé d'une prostration générale; ses jambes cessent de le soutenir; la parole expire sur ses lèvres, et ce n'est que par signes, qu'après quelques instants, il vient à bout de se faire enfin comprendre : alors on retourne, on descend, on se presse, on quitte avec bonheur les horribles solitudes des monts Vouri, et bientôt les murs hospitaliers de Nuria s'offrent une seconde fois aux regards. Là, comme dans le port ouvert à

un naufrage, les soldats, prompts à se flatter, recouvrent l'espérance : ils font sécher leurs vêtements, réparent leurs armes; et, tout en se rappelant le passé avec amertume, ils se créent déjà un avenir marqué par des plaisirs et des victoires.

Mina, effrayé des dangers qu'il a courus, n'ose plus les braver encore; il se décide à aller à Rivas; mais comme il se met en marche, on vient lui annoncer l'arrivée de l'ennemi dans cette ville. Obligé de revenir au monastère, il ne lui restait plus qu'un parti, c'était de franchir les hauteurs escarpées qui séparent la Cerdagne française de la Cerdagne espagnole; et quels que fussent les obstacles, il se vit contraint de s'arrêter à cette détermination. Heureusement, le temps s'était remis au beau; un air sec raffermissait les pentes; un soleil ardent faisait disparaître la blanche enveloppe des montagnes : par une transformation subite, l'été succédait à l'hiver, et ce changement inespéré préserva les constitutionnels d'une destruction totale. Les troupes,

que ranimait une chaleur bienfaisante, parvinrent jusqu'au village de Llivia sans avoir éprouvé de nouveaux désastres, mais dans un tel état de dénuement et de démoralisation, qu'une nouvelle qui les aurait consternées dans d'autres circonstances, fut en quelque sorte accueillie par elles avec satisfaction, parce qu'elle leur présageait un prompt dénouement à cette lutte. Gurrea et toute sa colonne était tombé au pouvoir de l'ennemi.

Cet officier, en laissant soixante-dix à quatre-vingts hommes dans les précipices, était parvenu à traverser la grande chaîne avant l'orage et à atteindre Vall Sevollera; mais un peu plus loin il s'était rencontré avec une brigade française, et, sans retraite possible, il avait dû mettre bas les armes.

Le héros navarrais fut atterré en apprenant cet échec. Menacé d'un sort semblable, il ne donna que quelques heures de repos à ses troupes, et, repartant à minuit, il arriva à Ur avant que le jour

eût paru. Des douaniers et une dixaine de gendarmes français, en station dans cette ville, firent feu à l'arrivée des Espagnols et se retirèrent aussitôt. Mina, que l'obscurité laissait dans un doute désespérant, crut que ce poste annonçait la présence de forces considérables, et il fut un moment dans l'anxiété la plus grande. Il craignait de se perdre s'il avançait, et d'un autre côté, il n'avait de chances de salut que dans la rapidité de son mouvement. Ossorio, par bonheur, vint le tirer de cet embarras cruel : chargé de conduire l'avant-garde, cet officier avait fait reconnaître le passage et il l'avait trouvé libre.

Espoz arriva à la Tour de Carol aux premières lueurs de l'aurore : il aurait bien voulu y rester un moment, car ses soldats, harassés, ne pouvaient plus le suivre; mais, se voyant sur le point d'être entouré, il n'osait s'arrêter une minute. Déjà les habitants de la frontière se réunissaient contre lui; Romagosa s'avançait par Sanége; un général français venait par le bassin de l'Arabor, et le

baron d'Éroles menaçait de lui couper la route d'Urgel ; il était donc indispensable de redoubler de vitesse.

Après neuf heures de marche, la colonne, dont les rangs étaient diminués de moitié, se forma en bataille dans un champ de bruyères, pour donner le temps de rejoindre aux soldats qui pouvaient à peine se soutenir, et Mina, dévoré d'inquiétude, profita de cette halte pour observer attentivement les environs. Comme il descendait d'une hauteur voisine, ses pieds glissent, il perd l'équilibre, et il roule parmi des roches aiguës, en maudissant le destin, et les hommes, et le ciel. Ses officiers s'empressent autour de lui; mais le sang coule à gros flots de sa poitrine, et une blessure à la jambe l'empêche de se relever. On le prend, on l'assied contre un arbre, on lui prodigue des secours : d'abord sa respiration est courte et irrégulière ; enfin la vigueur de sa constitution l'emporte, et, pressé par les circonstances, il donne l'ordre de se remettre en route.

Cette expédition, commencée sous de si fâ-

cheux auspices, n'avait pas épuisé toutes les vicissitudes de la fortune : une nouvelle catastrophe devait frapper les Espagnols, victimes de l'ignorance de leur chef. Au moment où ils descendaient dans la vallée de Llosa, quelques hommes de Romagosa, qui venaient d'y arriver, se présentèrent en tirailleurs. Les constitutionnels, accablés de fatigue et incapables de se servir de leurs armes, se crurent attaqués par des forces dont leur imagination affaiblie leur exagérait le nombre ; ils n'écoutèrent plus la voix de leurs supérieurs, se dispersèrent dans toutes les directions, et Mina, abandonné des siens, désespéré, furieux, se trouva dans la nécessité de prendre aussi la fuite. Suivi seulement des deux miquelets qui lui servaient de guides, il lança son cheval dans des buis et des cistes, où il fut bientôt dérobé aux regards.

Le chagrin, la rage, la douleur occasionée par sa chute, tout concourait en ce moment à accabler Espoz. Lui qui s'était cru un grand homme! lui que l'Espagne avait proclamé un foudre de

guerre ! Dès son début dans le commandement d'une armée, perdre sa réputation, sa gloire, et reparaître en fugitif aux yeux de ses compatriotes, qui ne le verront plus qu'avec dédain ou mépris... Cette pensée lui ôte le peu de courage qui lui reste, et il faut qu'on lui vienne en aide pour qu'il ne tombe pas comme une masse inerte. Les hommes qui l'accompagnaient, nés dans le pays, connaissaient jusqu'aux moindres ravines des montagnes; ils le conduisirent par des détours où personne n'aurait pu les suivre, et au bout de quelques heures, Mina, grâce à ses deux Catalans, se vit enfin en sûreté dans Urgel.

Des trois mille soldats partis de cette place avec le général en chef, c'est tout au plus si quatre cents rentrèrent dans ses murs : tous les autres étaient pris, tués, ou morts de misère.

Mina, quoique souffrant et affaibli, ne s'arrêta que peu de temps dans cette ville. Chaque individu était pour lui un témoin de ses fautes, et son amour-propre ne pouvait supporter cette

muette accusation. D'ailleurs, les Français, maîtres du pays, devaient se présenter bientôt devant Urgel, et il voulait profiter de ce que les communications étaient libres encore pour se rendre à Barcelonne. Il fit demander aux hommes échappés à la retraite de Nuria ceux qui, jusqu'à la fin, voudraient partager sa fortune; mais, parmi ces militaires, dignes d'une plus favorable destinée, pas un seul ne consentit à associer de nouveau son sort à celui du guerillero. Mina forma alors une petite colonne aux dépens de la garnison, et, deux jours après son arrivée, il s'éloigna à l'improviste du théâtre de ses revers.

Passant par Organa, Oliana et Pons, il parvint, sans mésaventure, à Santa Coloma de Queralt, où il trouva le général Manso, avec lequel il eut une courte conférence, et au lieu de se rendre à Barcelonne, où il craignait un accueil peu flatteur, il préféra s'établir à Sanz, petit village qui n'en est éloigné que de trois quarts de lieue. Une autre raison l'avait déterminé dans le choix de ce quar-

tier général; il pensait par là faire croire qu'il continuait à tenir la campagne, tandis qu'en cas de malheur, quelques minutes lui suffisaient pour mettre sa personne à couvert.

Par suite des événements que nous venons de retracer, il n'existait plus réellement en Catalogne qu'une seule division, celle du général Milans; car Manso, devant observer l'Aragon, ne pouvait rien contre le maréchal Moncey. Milans, quoique opposé aux Français dès leur entrée en Espagne, avait ménagé ses troupes; de sorte qu'avec les renforts qu'il avait reçus, il se trouvait commander encore à plus de sept mille hommes. Voyant qu'un succès devenait indispensable pour rétablir les affaires si mal conduites par le général en chef, il voulut essayer de surprendre Mataro, où l'ennemi avait quatre mille hommes et des magasins considérables; mais cette tentative échoua, et Espoz, dont la santé continuait à être mauvaise, prévoyant les conséquences de ce nouvel échec, se fit transporter sur-le-champ à Barcelonne.

Ce n'était plus un triomphateur qui entrait

dans la ville d'Amilcar (1), c'était un homme usé par la souffrance, amaigri par les chagrins, rongé de soucis et de regrets. Les fenêtres ne se paraient ni de riches étoffes, ni d'illuminations brillantes; les maisons restaient obscures, le ciel lui-même refusait sa clarté. Plus de cris de joie, de concerts harmonieux; les rues demeurent silencieuses et solitaires: point d'élégants coursiers, de chars couverts d'or; une litière et quelques domestiques avec des torches, composent tout le cortége du Navarrais, jusque là tant protégé par le hasard.

Le rôle de Mina, dans cette campagne, est désormais fini. Il avait laissé à Milans et à Manso toute liberté d'action au dehors; il confia à Rotten le soin de défendre le dernier boulevart de la province. Cependant, bien qu'il ne se mêlât plus des opérations de la guerre, il n'avait point abdiqué le pouvoir supérieur en Catalogne, et l'évêque de Vich, prisonnier depuis long-temps dans la citadelle, n'en eut que trop tôt la preuve.

(1) Barcelonne passe pour avoir été fondée par le père d'Annibal.

Ce vieillard, appelé Strauch, accusé d'avoir protégé l'insurrection royaliste, avait été enlevé de vive force de son diocèse dès l'arrivée d'Espoz dans le pays, et depuis lors, il n'était pas sorti d'un cachot. Conduit enfin devant un tribunal, et acquitté, on lui imposa cependant l'obligation de résider à Tarragone. Un détachement fut désigné pour le conduire dans cette ville, et au jour indiqué il se trouva prêt à le suivre.

L'évêque, plein de confiance dans la loyauté de ses juges, s'éloigna avec joie de Barcelonne, en compagnie d'un moine et d'un prêtre qui lui étaient dévoués. Arrivé dans un endroit où la route passe entre des caroubiers (1) qui forment

(1) Le caroubier, *ceratonia siliqua*, est un arbre qui semble appartenir aux rivages de la Méditerranée. On le trouve particulièrement en Italie, en Espagne, en Corse et en Syrie. Sa feuille luisante, toujours verte, un peu bleuâtre en dessus, et cendrée en dessous, lui donne le plus bel aspect; ses fleurs, d'abord rouge foncé, et ensuite d'un beau rose, répandent une odeur délicieuse; son fruit, en forme de gousse, longue de plus de vingt centimètres, a une saveur agréable et sucrée qui ressemble à celle de la châtaigne. Les anciens en faisaient un très-grand cas, mais aujourd'hui il est abandonné

un épais ombrage, le commandant de l'escorte fait arrêter la voiture, et ordonne au prélat de descendre. Le vieillard obéit aussitôt, quoiqu'il ne comprenne pas ce qu'on exige de lui. « — Prépare-toi à mourir! lui dit alors l'officier, en lui appuyant un pistolet sur la poitrine : — Moi! s'écrie l'évêque, et pourquoi? j'ai été déclaré non coupable : lisez mon jugement : voyez ce passeport. En parlant ainsi, il tirait d'une main débile des papiers de son sein. — Un passeport! reprend la créature du gouverneur avec un sourire atroce, voilà celui que je suis chargé de te délivrer. » A ces mots un coup part et la victime tombe. Le vieillard, les yeux ouverts encore, essaie de joindre ses mains pour implorer la grâce de ceux qui l'accompagnent; mais avant que la mort ait clos pour jamais ses paupières, il avait vu saisir et massacrer ses amis.

Barcelonne, défendue par d'excellents ouvrages, aurait pu résister long-temps aux Fran-

aux animaux domestiques, qui s'en montrent extrêmement avides. En Espagne, ce fruit est appelé *garroba* ou *algarroba*.

çais. Il fallait beaucoup de monde pour en faire le siége : ses magasins étaient pleins de munitions et de vivres : les habitants, plus éclairés qu'aucune population du royaume, s'étaient déclarés des premiers en faveur de la révolution et ne demandaient pas mieux que de combattre : Rotten, gouverneur de la ville, passait pour avoir de l'énergie : la garnison se composait de dix mille hommes de vieilles troupes et d'un nombre considérable de volontaires : une petite escadre formée avec des bâtiments de commerce, protégeait le port et la côte : néanmoins, tant de ressources se trouvaient annulées par les circonstances, et Mina, pour avoir si mal concouru aux opérations d'ensemble, devait maintenant éprouver le contre-coup des événements qui avaient eu lieu sur les autres points de la Péninsule.

Ballesteros, au lieu de couvrir la Navarre et la Biscaye, s'était retiré précipitamment sur Saragosse, Murviedro, Valence et Murcie; et après s'être fait battre à Campillo-de-Arenas, s'était soumis aux conditions du général Molitor: Mo-

rillo, l'ancien guerillero devenu comte de Carthagène, n'avait pas attendu de se mesurer avec l'ennemi pour faire sa paix particulière; et le comte de l'Abisbal, commandant de la réserve destinée à couvrir la capitale, s'était vu forcé de fuir devant le duc de Reggio et le général Bordessoulle. N'éprouvant de résistance nulle part, le duc d'Angoulême était arrivé le 16 août devant Cadix, où une régence, maîtresse de l'autorité souveraine, avait contraint le roi à se rendre, et le 1er octobre, cette ville, entraînée par l'exemple de l'Espagne entière, avait fini, après quelque hésitation, par ouvrir ses portes aux Français.

Dans cet état de choses, exposer la capitale de la Catalogne aux chances d'un siége, c'eût été prolonger la guerre sans autre résultat possible que la ruine d'une ville florissante. Mina, aussitôt la délivrance de Ferdinand, avait donc songé à traiter avec le maréchal duc de Conégliano; mais la crainte des miliciens, qui montraient une grande effervescence, l'avait empêché de réaliser

ce projet, et même, pour mettre ses jours à couvert, il avait prudemment transporté son domicile dans la citadelle. Enfin, le 2 novembre, les esprits paraissant plus calmes, des commissaires furent désignés pour traiter de la capitulation de Barcelonne (1).

Le lendemain de ce jour, à onze heures du soir, tandis que la consternation règne dans la ville; que les habitants effrayés s'enferment avec soin; que les familles réunies autour des braséros, s'entretiennent avec irritation de la reddition de la place; qu'on accuse de trahison et de lâcheté Mina, Rotten, La Torre, Galli, ou tous ceux qui ont pris part à un traité infâme; deux canots se dirigeaient en silence vers un joli brig, qui, entré le matin dans le port, venait de mouiller près du môle. L'un portait quelques officiers espagnols, l'autre des militaires étrangers; le capitaine du brig (2), l'amiral com-

(1) Du côté des Français, les commissaires étaient les généraux Berge, Curial et Desprez; du côté des Espagnols, deux lieutenants-colonels, et deux des principaux habitants.

(2) Le capitaine de frégate Le Blanc.

mandant la station française de Catalogne (1), et, avec eux, le général Espoz y Mina.

Ces embarcations, conduites par d'habiles nageurs qui leur imprimaient un mouvement cadencé et rapide, eurent bientôt accosté le navire. Il y eut sans doute en cet instant des adieux et une séparation, car, au bout de quelques minutes, les Français seuls regagnèrent le rivage. Alors le brig, qui s'était hâté de mettre sous voile, ne tarda pas à s'enfoncer dans la brume, et, quand les vapeurs qui s'élevaient se furent dissipées peu à peu, ceux qui regardèrent la Méditerranée crurent voir au loin une mouette légère, dont les ailes argentées reflétaient par intervalle la lumière vacillante de la lune.

(1) L'amiral Rosamel.

XLIV.

TRAVERSÉE.

En mer : sur le brig *le Cuirassier*, à la hauteur des îles Baléares.

SCÈNE I.

Le jour commence à poindre. Un enseigne de vaisseau se promène sur le gaillard d'arrière, enveloppé d'une houppelande bleue, la tête couverte

d'une casquette bordée d'un galon d'or. Il regarde tantôt la mer, et tantôt les agrès. Il est rejoint bientôt par un de ses camarades, qui arrive en baillant et se frottant les yeux, comme quelqu'un qui vient de s'arracher au sommeil.

CE DERNIER, après avoir jeté un coup d'œil vers l'Ouest.

Comment, mon cher! dans toute une nuit nous n'avons pu perdre de vue la côte?

L'ENSEIGNE.

Il est sûr que nous n'avons guère fait plus de chemin qu'une tortue sur un fond de vase. Il faut espérer cependant que ce calme cessera. (*Elevant la voix :*) Oh! de la grande hune.

UN MATELOT, au haut du mât.

Ohé!

L'ENSEIGNE.

Sentez-vous quelque chose là haut?

LE MATELOT.

La brise commence à se faire.

L'ENSEIGNE.

De quel côté?

LE MATELOT.

Nord-Nord-Est.

L'ENSEIGNE.

Attention à la barre. Timonier! range sur les lofs des basses voiles et sur les bras. (*A son ami, qui lui présente un cigare.*) Volontiers! ce sera le troisième que j'aurai fumé pendant mon quart..... Peut-être qu'en évitant ces maudites îles nous filerons enfin.

Le contre-maître donne un coup de sifflet : à ce commandement, les marins courent à leur poste : la brise approche et fait faseyer la misaine ; les focs décident l'abatée ; les voiles s'enflent, et le navire prend de la vitesse en s'inclinant jusqu'à ses dalots.

L'ENSEIGNE.

Je crois que voilà le vent fixé.

SON CAMARADE.

Si *le Cuirassier* s'est si mal conduit, ce n'est ma foi pas sa faute; jamais bâtiment ne fut mieux construit pour la course, il rendrait les perroquets au meilleur marcheur.

L'ENSEIGNE.

Nous allons le mettre à l'épreuve, car je n'épargnerai pas la toile. (*Au contre-maître.*) Faites gréer les bonnettes. (*Celui-ci transmet sur-le-champ l'ordre de l'officier.*)

LE CONTRE-MAITRE.

Maintenant qu'on y voit clair, il faut songer à sa toilette.

A un nouveau coup de sifflet, des hommes de corvée viennent avec tout ce qui est nécessaire pour le nettoyage du pont, et ils se mettent aussitôt à l'ouvrage.

LE CONTRE-MAITRE.

Allons! allons! dépêchons-nous. C'est aujour-

d'hui dimanche, et plus tôt l'on aura fini, plus tôt l'on sera quitte.

UN MATELOT, qui apporte du grès et du sable.

Soyez tranquille, maître! Avec de l'huile de bras et du savon de cette fabrique, le pont va devenir flambant comme le dos d'un marsouin.

Tous se mettent à brosser, gratter, laver et éponger.

LE CONTRE-MAITRE.

Dis donc, l'Antibois! on dirait que tu crains de chatouiller les planches.

L'ANTIBOIS.

Bagasse! si elles ne se plaignent pas, c'est que ça leur est défendu : elles auraient des rhumatismes que je ne les frotterais pas plus fort.

UN MATELOT.

Est-il farceur le Provençal!..... Ohé! père Robert!

ROBERT.

Qui me hèle là-bas?

LE MATELOT.

Vous savez bien ce que vous nous avez avez promis?

ROBERT.

Encore la même manœuvre! une histoire, n'est-ce-pas? Vous croyez donc, vous autres, que j'en ai une provision à fond de cale.

LE MATELOT.

Oh que oui, allez! Votre mémoire est comme le livre de loch, il y a toujours quelque chose dedans.

ROBERT.

Nous verrons plus tard. (*Frappant sur son ventre.*) Avant de s'embarquer, il faut d'abord du lest.

Le nettoyage fini, le pont paré, les seconds maîtres font l'appel du quart, et, à dix heures,

l'équipage se rassemble pour la revue du commandant. Les matelots sont dans leur tenue d'hiver; veste bleue, pantalon de même couleur, et un petit chapeau en cuir bouilli, très-bas de forme, mais assez gracieux, surtout quand il est placé un peu sur l'oreille. Lorsque le commandant a terminé son inspection et qu'il a distribué, avec une justice sévère, ou l'éloge, ou le blâme, il fait rompre les rangs, et chacun, oubliant alors les rigueurs du service, ne songe plus qu'à employer gaîment le peu d'instants dont il lui est permis de disposer.

Après le dîner, qui a lieu à midi, Robert, que son ancienneté a transformé aux yeux de ses camarades en une espèce d'oracle, s'assied sur la cage à drisse du petit hunier, avec le sérieux d'un président de tribunal, et bientôt mousses, novices, pilotins, matelots, gabiers, caliers et cambusiers, viennent se presser autour de lui, ou s'empiler sur les bastingages, pour entendre la narration qu'il a promise.

UN MATELOT, à son voisin.

Qu'est-ce qu'il va nous chanter aujourd'hui, le vieux corsaire?

ROBERT.

Premièrement d'abord, mon garçon, ferle ta langue : je ne suis pas de ceux qui aiment à naviguer dans le bouillon aux grenouilles.

Cette apostrophe est suivie d'un murmure approbateur, après quoi il se fait un profond silence. Alors, Robert tire de sa poche un long boudin de tabac, et, avec le même flegme que si personne n'était là pour l'écouter, il semble apporter une grande réflexion à en rouler un morceau entre ses doigts.

UN MATELOT, à voix basse.

Il lui faut plus de temps pour se mettre en train, qu'à un trois ponts pour changer d'amures.

ROBERT.

Bon! m'y voilà, mes enfants : finalement....

L'ANTIBOIS.

Tiens, « finalement! » vous n'avez pas encore commencé, notre ancien.

ROBERT.

Ah çà! veux-tu que mes idées aillent à la dérive avec tes observations?

PLUSIEURS MARINS, à l'Antibois.

Tais-toi donc! ou je te cogne.

Et de vigoureuses bourrades accompagnent cette menace.

ROBERT.

Finalement donc, je vas vous conter une chose que cette île là-bas, à l'horizon, vient de mettre à flot dans ma tête.

Tous se retournent du côté indiqué.

UN MOUSSE.

L'île Majorque?

ROBERT.

Non, pas celle-là.

LE MOUSSE.

Je n'en vois pourtant pas d'autre.

ROBERT.

Regarde à gauche du palan, bêta!

LE MOUSSE.

Quand j'ouvrirais l'œil aussi grand qu'un sabord.....

L'ANTIBOIS.

Est-ce par hasard ce brin de rocher, qu'on dirait un œuf de courlieu?

ROBERT.

Tout juste! cet œuf de courlieu, c'est l'île de Cabrera, où, du temps du petit caporal, tant de braves ont été si abominablement abandonnés par ces gredins d'Espagnols.

UN MATELOT, à demi-voix.

Parlez plus bas, père Robert: celui à qui on a

fait cet abri avec des prélats (1) pourrait vous entendre.

ROBERT.

Qui? le général Mina, comme on l'appelle; tant pis pour lui, mille bombardes! s'il craint d'être mouillé, pourquoi a-t-il voulu coucher sur le pont? D'ailleurs quand sa mâture fatiguera trop, il pourra virer le bord. (*Un gros rire prouve l'unanimité de cette opinion, et le vieux marin continue.*) Finalement, comme je vous le disais, vous saurez donc que cet œuf de l'Antibois a cinq quarts de lieue de long sur une lieue de large. C'est un rocher, lisse comme la culasse d'une caronade, et où la terre qui s'y trouve ne suffirait pas pour mettre de la poussière sur les écritures de notre commis d'administration. Or, croiriez-vous, camarades, que sept à huit mille des nôtres, qui auraient dû être renvoyés en France d'après ce qui avait été signé par les Es-

(1) Le mot français est *prélart*. On nomme ainsi, dans l'artillerie et la marine, une toile goudronnée, imperméable à l'eau.

pagnols et les Anglais, ont été jetés sur cette île déserte; soldats, officiers, marins; ni plus ni moins qu'une cargaison avariée!

UN MATELOT.

Les brigands!

UN AUTRE.

Des marins aussi?

ROBERT.

Et de la garde impériale encore! si bien qu'un de mes cousins, de Saint-Jean-de-Luz comme moi, et avec qui j'ai long-temps navigué de conserve, y est resté cinq années entières.

TOUS.

Cinq années!

ROBERT.

Et pourtant, comme vous l'allez voir, c'était un gaillard qui avait doublé plus d'un cap dans sa vie.

Ici Robert reste quelques minutes à se préparer une nouvelle chique; cependant tout le monde continue à garder le silence; seulement, on se rudoie et l'on se pousse, dans l'intention de se faire une place meilleure.

ROBERT.

Finalement, pour vous dire ce qu'ont souffert nos soldats sur ce satané rescif, il faudrait une histoire aussi longue que le câble de l'ancre d'affourche. Figurez-vous qu'il n'y avait qu'une source d'eau douce, grosse comme un fil de caret, et que bien souvent il fallait se battre pour en avoir une goutte. Mais ce n'est pas tout! les vivres n'étaient apportés que tous les quatre jours; et, quand le vent était contraire, ou la mer mauvaise, rien n'arrivait. Alors on était obligé de brouter les racines et les herbes sauvages, dont n'avaient pas voulu les chèvres qui ont donné le nom à cette île, à ce qu'assurent les savants. Une fois, on resta une semaine entière sans distribution, et l'on crut que les ennemis

avaient décidé de laisser mourir de faim leurs prisonniers.

UN MATELOT, montrant le poing.

Les bandits !

UN AUTRE.

Les gredins ! si je les tenais.....

Mina, qui depuis un moment se promène sur le pont, ayant entendu la dernière phrase de Robert, devine quel est le texte de son récit, et, retournant sur ses pas, il descend par le grand panneau.

UN MATELOT.

Oui ! rentre dans ton trou, vieux caïman, tu fais aussi bien.

ROBERT.

Mordez vos langues, les enfants ! ou je vas bosser la mienne... Donc, la troisième nuit, plus de cent cinquante malheureux périrent d'inanition ou de désespoir. Quand le jour parut,

chacun se traîna sur le rivage pour voir s'il verrait venir quelque chose : bernicle ! pas plus de voile que sur ma main. Pour lors, un sous-officier italien proposa de tirer au sort à qui servirait de ration aux autres; mais il manqua d'être assommé le premier, et l'on aima mieux continuer à se serrer le ventre; si bien, que dans la quatrième nuit, trois cents hommes furent encore rejoindre le Père éternel.

TOUS.

Ces gueux ! ces scélérats d'Espagnols !

ROBERT.

Quoique çà, si l'on n'avait pas voulu être des bêtes féroces avec des camarades et des amis, il fallait se décider d'une façon ou d'autre; car il n'y avait rien du tout dans la cambuse (1). Pour lors, on se dit, que puisque ceux qui étaient enterrés servaient de nourriture à tant d'animaux de toutes sortes, on ne serait pas trop criminel

(1) Magasin aux vivres dans l'entrepont d'un bâtiment.

pour en prendre sa part; et il y en eut d'aucuns qui se firent cette raison.

Tout l'auditoire grince des dents et trépigne de colère.

ROBERT.

Enfin des vivres arrivèrent; mais il ne faut pas croire qu'on tint compte de l'arriéré. Le commissaire prétendit que ceux qui n'étaient pas morts avaient mangé, et qu'ainsi la distribution ne se ferait que pour les jours qui allaient suivre (1).

(1) Tous les détails de ce chapitre sur les prisonniers de Cabrera sont de la plus stricte exactitude : le tableau se trouve même fort adouci par la forme de la narration. On croirait difficilement ce qu'ont eu à supporter les Français abandonnés dans cette île. Une fois, en effet, ils restèrent huit jours sans recevoir de vivres, parce qu'une contestation s'était élevée entre le fournisseur espagnol et l'agent anglais. Ces deux misérables savaient pourtant que chaque minute de retard faisait de nouvelles victimes. Sur huit mille hommes environ, il n'en revint, à la paix, que trois mille cinq cents, encore était-ce plutôt des spectres que des créatures humaines. Dans

UN GABIER.

Voyez-vous le pillard! le chenapan! il était gras, lui.

ROBERT.

Vous me direz peut-être, mes garçons, comment les nôtres n'essayèrent-ils pas de se sauver? Mais vous allez avoir la réponse à la chose. D'abord, parce que tout le monde ne sait pas faire quarante ou cinquante lieues à la nage pour gagner la terre ferme; ensuite, parce qu'il y avait un brig de vingt, de nos amis les Anglais, mouillé à la sortie du port, avec deux canonnières espagnoles, et que, de jour comme de nuit, des canots faisaient le tour de l'île. Plusieurs fois nos marins cherchèrent à surprendre ces bâtiments; mais attaquer, nus et sans armes, des équipages qui se tenaient sur leur garde, c'est comme si des

ce nombre, cinq cents seulement purent survivre à leur délivrance; les autres moururent sans sortir des hôpitaux de Marseille.

Ces prisonniers appartenaient, pour la plupart, au corps qui avait capitulé à Baylen; cependant, il se trouvait aussi parmi eux des hommes pris par Mina et par d'autres chefs de guerillas.

lement, il faut s'entendre. Ils appelaient le grand marché, le basar du Caire, le palais royal enfin, une douzaine de baraques, semblables à des cabanes de sauvages, où se vendaient quelques poissons pourris, des aiguillées de fil, des morceaux d'habits, et des prises de tabac en détail. Pour leur théâtre, c'était une citerne ruinée, arrangée avec des pierres et du gazonnage. On y descendait moyennant deux sous par personne, et la salle était éclairée avec des branches de sapin. Par exemple, je ne vous réponds pas qu'il y eut une musique, vu que les prisonniers ne possédaient pas un instrument.

UN MATELOT.

Cré coquin ! fallait-il en avoir de la gaîté !

ROBERT.

Ils étaient Français, quoi ! est-ce qu'un coup de mer nous empêche de rire ?..... Finalement, quoiqu'il n'y eût à Cabrera ni madriers, ni planches, ni cuivre, ni clous, ni cordages, ni grelins,

ni outils, mon cousin, né, comme je vous l'ai dit, à Saint-Jean-de-Luz, trouva le moyen de s'échapper, et pourtant il n'avait pas des ailes.

TOUS, avec la curiosité la plus vive.

Dieu de Dieu! c'était un malin celui-là.

PLUSIEURS ENSEMBLE.

Comment est-ce qu'il fit donc, ce vieux chien de mer?

ROBERT.

Figurez-vous....

Dans ce moment la voix de l'officier de quart se fait entendre : tout le monde est appelé à la manœuvre pour diminuer de voiles, et pour se préparer à recevoir un grain qui monte du Nord-Ouest. En quelques secondes, chacun est à son poste, et, en présence des vagues en courroux, les marins exécutent, avec autant de calme que de promptitude, les ordres qui leur sont transmis par le sifflet du contre-maître.

SCÈNE II.

Dans la chambre du capitaine.

Par le 8e degré 31' de longitude et le 38° 43' de latitude nord.

MINA ET LE COMMANDANT.

MINA.

Ainsi nous voilà devant l'embouchure du Tage et il ne nous est pas permis d'y entrer.

LE COMMANDANT.

Non : du moins tant que les vents d'Est souffleront avec cette violence. La seule chose que nous puissions faire, c'est de capeyer pour dériver le moins possible. Vous le voyez, nous avons ferlé nos voiles, excepté le grand hunier dont tous les ris sont pris, et pourtant la mer est si grosse que nous serons fort heureux si nous ne nous trouvons pas à une grande distance de la côte quand le mauvais temps cessera.

MINA.

En ce cas, quelque contrariété que j'en éprouve, il faudra nous en éloigner tout-à-fait. Lorsque je partis pour la Catalogne, j'engageai ma femme à aller à Lisbonne, si les choses tournaient d'une manière fâcheuse, et en quittant l'Espagne, je comptais la prendre à mon passage pour l'emmener avec moi à Londres; mais puisque vous croyez que ce temps doit se maintenir, je serai forcé de renoncer à mon projet; car depuis que vous êtes ce que vous appelez... à la cape, je souffre d'une manière extraordinaire; plus que dans toute notre traversée, et pourtant vous convenez vous-même qu'elle a été fort mauvaise.

LE COMMANDANT.

Oui, ma foi! assez rude; surtout pour quelqu'un qui n'avait pas embarqué encore.

MINA.

Maintenant, je vous l'avoue, j'ai beau chercher à me raidir contre le mal, je sens que j'y

succomberais si cela devait se prolonger quelques jours.

LE COMMANDANT.

Puisque cette allure vous fatigue à ce point, général, il faut renoncer à toucher à Lisbonne. Voulez-vous que nous nous dirigions sur l'Angleterre ? Vous savez que je suis à vos ordres : pour peu que vous le désiriez, je vais laisser porter, et nul doute qu'alors vous ne vous trouviez soulagé presque aussitôt.

MINA.

Oui : je vous serai obligé, commandant : c'est un parti qui me coûte, mais auquel il faut que je me résigne. Juana me rejoindra plus tard.

LE COMMANDANT.

Rien ne lui sera plus facile : elle trouvera mille occasions pour une.

Le commandant appelle le lieutenant de vaisseau et lui donne ses instructions. Il y a pendant

quelques minutes beaucoup de mouvement parmi l'équipage : les matelots montent, descendent, vont, viennent, se pressent, et bientôt le brig *le Cuirassier*, semblable à un coursier qui vient de se débarrasser de son frein, dévore rapidement l'espace. Il fait route grand largue, avec le petit foc, la misaine, et les deux huniers au bas ris.

SCÈNE III.

En rade de Plymouth, un mois après le départ de Barcelonne.

Le brig est dégarni de ses voiles. Ses agrès, avariés par la tempête, et que l'on rétablit en ce moment, pourraient le faire comparer à une jeune fille qui, surprise au milieu des flots, laisse pendre en désordre sa longue et noire chevelure. Excepté les hommes en faction sur le gaillard d'avant, tous les autres travaillent : tous sont occupés, soit à des réparations, soit à des manœuvres; mais on n'entend aucune chanson joyeuse, et il semble à voir *le Cuirassier* triste

et défait, que sa proue légère ne doive plus sillonner l'Océan.

UN MATELOT.

Dis donc, l'Antibois ! comment trouves-tu cette idée de nous faire faire quarantaine? Est-ce qu'ils s'imaginent par hasard que nous venons de Pékin ou de Maroc?

L'ANTIBOIS.

Ne m'en parle pas; j'aimerais autant qu'on me laissât six heures sur un bout-dehors.

LE MATELOT.

Ça commence à m'embêter solidement, et j'ai bien envie de nager quelques brasses pour aller faire connaissance avec les Anglaises.

UN AUTRE.

Le diable m'emporte si je ne suis pas ton sillage! nous avons l'air d'une bouée, au milieu de cette rade.

L'ANTIBOIS.

C'est pourtant ce général Mina qui est cause de notre vexation!.... Bagasse! à présent que je sais la manière dont les Espagnols traitaient leurs prisonniers, je voudrais lui voir faire le plongeon avec deux boulets de vingt-quatre en pendants d'oreilles.

UN MATELOT.

A propos de prisonniers! ça me rappelle une histoire qu'on ne nous a jamais finie.

L'ANTIBOIS.

Parbleu! je le crois bien : dès que ce requin d'eau douce a été à bord, on aurait dit que la mer voulait nous avaler.

LE MATELOT.

Justement, voilà Robert : il s'en vient les bras balants comme des pavillons par un calme plat. Rien ne l'empêcherait aujourd'hui de couler à fond son affaire.

L'ANTIBOIS.

Ohé! père Robert : quand est-ce donc que nous saurons comment l'ancien a levé l'ancre dans l'île de.... dans l'île de chose, qui appartenait autrefois à des chèvres?

ROBERT.

A présent, si vous le voulez, les amis : je suis en panne; je viens de finir de rouer mes cordages.

L'ANTIBOIS.

C'est dit! j'ai changé mes moques.

UN MATELOT.

Et moi, j'ai refait mes élingues.

ROBERT.

Alors je vas vous conter ça, avec volontiers, mes enfants, et en deux bouffées de paroles.

Les hommes, sur le pont, forment aussitôt un cercle, à la circonférence duquel viennent successivement s'agglomérer tous ceux qui ont achevé

leur tâche. Tandis que Robert prend sa chique, crache, tousse, et se donne un air d'importance, chacun remplit sa pipe et l'allume, de sorte qu'en peu d'instants, le groupe se trouve entièrement enveloppé d'une fumée épaisse.

ROBERT.

Finalement, vous voulez savoir comment mon cousin...

L'ANTIBOIS.

Celui qui est né à Saint-Jean-de-Luz, pas vrai?

ROBERT.

C'est ça même!... est parvenu à déraper de l'écueil où l'avait jeté une bourrasque : voici la chose. Pendant plus de trois ans, il avait amassé les morceaux de planches, les bois, les bris, que la mer amenait par hasard, et il les cachait aussi soigneusement que si c'eût été du fin or du Mexique. Il mettait aussi à fond de cale, la fi-

celle, les bouts de cordes, les vieilles chemises, enfin tout ce qui était jeté au rebut par les camarades, et, avec ces chiffes, il s'est ingénié à construire une barque.

L'ANTIBOIS.

Pas possible!

UN MATELOT.

Fallait qu'il en sût long, celui-là!

UN AUTRE.

Bien sûr qu'il ne se trompait pas dans son estime.

ROBERT.

Faut dire que son embarcation n'avait ni membrures, ni baux, ni gournables, ni un fifrelin de fer. C'était une carcasse, entrelacée comme le panier à marée, et qu'en la regardant au soleil, on aurait pu prendre hauteur à travers. Mais le malin fit du calfatage avec son vieux linge; et il avait lié ses copeaux de façon, que lorsqu'il lança

sa coquille, elle se comportait quasiment aussi bien que notre yole.

UN MATELOT.

A-t-on vu cette invention!

UN TIMONIER.

Quoique ça, j'aime autant qu'il tienne le gouvernail que moi.

L'ANTIBOIS.

Ce n'est pas l'embarras, il fera là-dedans un gredin de quart!

PLUSIEURS MARINS ensemble.

Sont-ils embêtants, eux autres, de parler toujours!

ROBERT.

Finalement, une fois son ouvrage terminé, il attendit une bonne brise d'Est-quart-Sud-Est, et quand il la vit souffler grand frais, il s'embarqua à l'insu des amis et des ennemis.

L'ANTIBOIS.

Sans compas ni voiles?

ROBERT.

Si fait, si fait; il s'était fabriqué une voile grande comme le quart d'un catacois : mes deux mains l'auraient empêché de prendre le vent; encore n'aurait-il pas fallu écarter beaucoup les doigts. Pour ce qui est de sa boussole (*montrant le ciel*), elle était là-haut.

QUELQUES VOIX.

Et des vivres, père Robert?

ROBERT.

Des vivres? Son ventre était sa soute à biscuit.

TOUS.

Cré coquin!... Nom d'un bon homme!... en v'là un lurron.

ROBERT.

Pousse au large! vent arrière, et au petit bonheur.

Il y a dans l'auditoire un flux et reflux qui prouve les efforts que chacun fait pour s'approcher, afin de mieux entendre.

ROBERT.

La nuit, et puis le jour après, il fila six nœuds par heure. Il n'osait pas remuer dans son écaille; car, pour peu qu'il bougeât, l'eau frisait son plat bord. Enfin, le soir du lendemain, comme il se croyait chair à poisson et se disait qu'il valait mieux, pour un marin, avaler de l'eau salée que mourir la barrique vide, il se trouva tout-à-coup affalé sur la côte de Tarragone, à deux brasses d'un poste français (1).

(1) Quelque invraisemblable que puisse paraître ce fait, il n'est pas moins de la vérité la plus exacte. Trois marins de la garde s'échappèrent ainsi vers la fin de 1811. La chose parut si merveilleuse au général qui commandait à Tarragone, qu'il acheta la barque de

TOUS.

L'a-t-il échappé celui là !..... Quel sort !..... C'est de la chance tout de même.

UN MOUSSE, qui se retourne du côté de terre.

Tiens ! ce sloop qui vient mouiller près de nous.

Les marins se dispersent pour regarder.

UN MATELOT.

Il envoie une embarcation.

ROBERT.

C'est ma foi vrai : enfoncé la quarantaine !

Un officier anglais monte à bord et est conduit dans la grande chambre. Quelques minutes après, on arme les canots du brig ; on place les tire-vieilles de cérémonie ; l'équipage se range sur le

ces malheureux, pour la conserver comme un témoignage de ce que peuvent l'intelligence, la volonté et le courage.

pont, et le général Mina, accompagné des personnes de sa suite, prend congé du capitaine.

L'ANTIBOIS, à voix basse.

Avez-vous vu, père Robert? il a donné une bague au commandant.

ROBERT.

Si elle est aussi fameuse que son bagage, je n'en voudrais pas pour une journée de solde.

L'ANTIBOIS, parlant entre ses dents.

Va rejoindre tes anciens compagnons, va! Espagnol de malheur! ce n'est pas moi qui te retiendrai.

Mina est conduit jusqu'à l'embelle, avec les honneurs dus à son grade, et à peine a-t-il gagné le sloop, que la plus grande activité règne sur *le Cuirassier*. On se heurte sur le pont; on s'agite au cabestan; les mâts, les vergues, les huniers, se couvrent de matelots qui tous ont leur tâche, et qui tous sont empressés à leurs devoirs. Déjà, le câble s'enroule, l'ancre se soulève, les garcettes

se détachent, et ce brig, qui semblait désemparé, condamné au repos, se montre tout-à-coup dans l'ordre le plus parfait et plein de vie. Bientôt les voiles tombent, elles se déploient, s'orientent; puis enfin un son aigu domine le sifflement de l'air dans les agrès, et le navire, comme s'il était soumis à une baguette magique, obéissant à la volonté du maître, se balance, s'incline, fend les flots et s'éloigne.

XLV.

1830.

Mina s'était établi à Londres. Éclairé par les tristes résultats de la campagne de Catalogne, il semble que la perspective d'un long repos aurait dû le convaincre de la nécessité de sortir de son ignorance; la résidence qu'il avait choisie lui en fournissait les moyens, et les ennuis attachés à la

proscription lui en faisaient presque une nécessité. Cependant, soit incapacité, amour-propre, ou apathie, jamais il n'éprouva le désir d'étudier et d'apprendre. Il ne chercha même pas à s'exprimer dans la langue du pays qu'il habitait, et au bout de sept ans de séjour en Angleterre, Dona Juana était encore son interprète obligé pour la moindre communication ou écrite ou verbale. La lecture des feuilles espagnoles, des récriminations sur le passé, une correspondance secrète toujours assez active, voilà quelles furent ses occupations habituelles pendant son nouvel exil. Aussi, malgré l'aisance dont il jouissait, malgré les amis que lui avait valu sa haine contre la France, le temps lui paraissait s'écouler avec une lenteur insupportable. Il était soucieux, emporté, grondeur, et l'absence de tout événement dans la Péninsule lui causait une irritation telle qu'aucune espèce de distraction ne pouvait entièrement la dissiper. Car, malgré ses revers, les reproches que méritait sa conduite, et l'expérience acquise par le parti qu'il avait trompé, il

restait convaincu que sa vie publique n'était pas finie. Il comptait sur les fautes de Ferdinand, sur l'esprit vindicatif de la nation, sur l'impéritie de certains conseillers, et, dans tous les cas, sur la mort du roi, qui lui présageait des embarras assez graves pour lui permettre de jouer encore un rôle dans le drame dont on attendait le dénoûment.

Sa constitution, altérée par les fatigues et par les inquiétudes, eut beaucoup de peine à se remettre; il fut même long-temps à ne pouvoir marcher sans secours; mais l'usage des eaux minérales et les soins d'une compagne attentive améliorèrent enfin sa santé, et, d'après les assurances des docteurs les plus en renom dans la Grande-Bretagne, il se flatta d'arriver peu à peu à un rétablissement complet. Tandis qu'il use péniblement une existence oiseuse et inutile, jetons un coup d'œil sur l'Europe, et voyons si nulle part n'apparaît aucun de ces signes précurseurs de quelque grande commotion politique.

La Russie, l'Autriche et la Prusse jouissent

du calme heureux qui accompagne des succès inouïs. Ces états croient n'avoir plus rien à craindre, puisqu'ils ont triomphé du héros des révolutions; de celui qui les écrasait de ses victoires. Leurs frontières restent sans défense, leurs soldats désarmés : ce n'est pas contre leurs voisins qu'ils doivent se tenir en garde, et leurs peuples sont trop enchaînés par des traditions séculaires pour qu'ils aient à les redouter encore. L'Espagne, replacée sous le bon plaisir d'un maître, subit sans se plaindre la peine de son aveuglement; et la France, contrainte d'obéir après avoir si long-temps commandé, attend avec impatience l'occasion de secouer un joug qui l'humilie et qui lui pèse. Cette dernière puissance, seule, pouvait donc troubler la douce quiétude des rois; mais tant de précautions avaient été prises contre elle, que, sans d'anciens souvenirs, on se serait ri volontiers de sa colère et de sa faiblesse. Les traités de 1815 avaient réduit son territoire; ses plus braves défenseurs étaient morts ou en disgrâce, et les Bourbons, trop heu-

reux, n'importe à quel prix, d'avoir retrouvé un royaume, offraient, pour la nullité de son avenir, toute garantie et toute sécurité.

En effet, Charles X, plus qu'aucun autre souverain, était disposé à soutenir les intérêts des trônes; mais, absolutiste chevaleresque, il ne crut pas, comme Louis XVIII, devoir recourir à la dissimulation pour arriver à son but: il marcha droit devant lui, sans regarder en arrière, sans daigner même se préparer contre une résistance inévitable. Ainsi celui auquel le passé et l'expérience avaient fait payer si cher leurs leçons, ne craignit pas de se lancer à l'aventure dans une route où il n'y avait qu'embarras et dangers. Entouré de courtisans d'autant plus hardis qu'ils croyaient moins au péril, ce prince, trop crédule et trop peu énergique, voulut imprudemment se mesurer avec la nation; mais les Français, menacés dans leurs droits, n'eurent besoin que de trois jours; et le 29 juillet 1830 le règne de la légitimité était fini.

Cette explosion soudaine jeta la consternation

parmi la sainte alliance : elle voyait déjà le grand Empire reprendre ses limites, se porter en masse sur le Rhin, organiser ses armées à l'abri de cette puissante barrière, planter sans efforts ses drapeaux sur les places qui gardent le cours de ce fleuve, et reparaître d'autant plus redoutable, que son ambition, d'avance justifiée, en quelque sorte, n'irait pas au-delà des bornes que lui imposait la nature. Elle voyait bien plus encore! la nécessité de consentir à ces conquêtes, si elle voulait éviter la guerre des peuples contre les rois; guerre dont elle n'envisageait les résultats qu'avec terreur.

Mina, en apprenant ces nouvelles, jugea facilement sa position. La France allait être conduite à se chercher des alliés contre les gouvernements absolus, par conséquent, selon lui, elle devait protéger les ennemis de Ferdinand VII. Convaincu de ce principe, il se rendit à Paris en toute hâte. Il croyait d'ailleurs qu'une révolution venue d'en bas ne pouvait conserver ses avantages qu'en excitant des révolutions semblables

autour d'elle; et cette pensée, bien d'autres encore l'avaient eue; car, dans toutes les parties de l'Europe, les libéraux s'étaient réveillés pleins d'espoir. Éblouis par une lumière éclatante, ils avaient pris les éclairs de juillet pour l'aurore de la liberté, et, à leurs yeux, cette cause n'était pas seulement celle de leur patrie, mais de l'humanité entière.

Dans ces importantes circonstances, les Espagnols expulsés de la Péninsule après la campagne de 1823, choisirent parmi eux quelques hommes, également recommandables par leur caractère et leur talent, pour les charger des intérêts du pays, et cette espèce de junte décida bientôt que les réfugiés, réunis dans le Béarn, entreraient immédiatement en Espagne. Un corps, commandé par Espoz, devait pénétrer en Navarre; un autre, conduit par le général Plasencia, était destiné à envahir l'Aragon. Pour faciliter ces deux tentatives, le général Torrijos, qui se trouvait à Gibraltar, eut pour instruction de tenter un débarquement sur les côtes de l'Andalousie.

Mina consentit à se charger de la mission qu'on lui confiait, et il ne tarda pas à se rendre à son poste. D'après le plan arrêté, on dirigea sur les Pyrénées-Orientales tous ceux qui voulurent prendre du service; des souscriptions furent ouvertes; des préparatifs commencés, et des Français haut placés dans l'Etat, s'associèrent à cette entreprise en apportant leurs offrandes.

Cependant, deux mois s'étaient écoulés, et Mina, qui depuis long-temps aurait dû envahir les provinces basques, n'avait pas encore quitté Bayonne. Cette hésitation inexcusable souleva l'opinion publique contre lui : les plaintes, les reproches, l'assaillirent de toutes parts; mais il restait sourd aux représentations aussi bien qu'aux injures, et semblait s'attacher davantage à ne pas laisser pénétrer ses desseins. Personne, jamais, n'a expliqué clairement cette conduite singulière. Les uns ont prétendu qu'il s'était laissé tromper par les ministres de France; les autres, qu'il avait voulu servir le cabinet britannique; nous ne déciderons pas cette question,

il est assez d'écrivains qui mettent leurs conjectures à la place de la vérité; nous nous contenterons de dire que ces deux suppositions ne blessaient en rien la vraisemblance; car Mina n'avait qu'une ruse étroite et vulgaire à opposer à l'adresse diplomatique; et les sentiments des Anglais à l'égard d'une nation rivale s'étaient manifestés trop de fois pour qu'on ne fût pas autorisé à les suspecter toujours.

Dupe, ou fourbe, Espoz n'avait pas moins perdu une occasion précieuse, et, ne pouvant répondre à des accusations méritées, il se trouva dans la dure alternative, ou de passer pour un traître aux yeux de ses compatriotes, ou d'être forcé d'agir quand tout aurait dû l'en empêcher. L'exemple du colonel Valdès, qui venait de franchir la Bidassoa plutôt que de déposer les armes, contribua sans doute aussi à le faire sortir de son inaction; mais quand il se décida, comme à son corps défendant, les choses en France avaient changé de face; une politique nouvelle désapprouvait sa résolution tardive, et au lieu des

succès dont on s'était flatté, avec raison peut-être, il n'y avait plus à attendre que des revers et des malheurs.

Le 19 octobre, trois ou quatre cents hommes, dispersés dans les environs d'Ascain et de Sarre, reçurent secrètement l'ordre de se trouver au Puerto de Véra, le lendemain, à la naissance du jour, et tous obéirent à l'appel de leur chef, sans se permettre d'en discuter l'opportunité ou l'imprudence.

Le lieu choisi pour rendez-vous détermine en cet endroit la démarcation de la frontière. C'est un col fort peu élevé; un plateau tapissé d'une pelouse ondoyante, d'où l'on voit fuir à ses pieds la Bidassoa, limpide comme le cristal. De ce point, on domine les collines qui se pressent sur la rive gauche, et l'œil s'égare dans des vallons sinueux où le printemps ramène la gaîté et la vie. Mais quand Mina, à la tête de sa petite troupe, descend par la route rocailleuse qui gagne le bord de la rivière, les pâturages sont silencieux, la campagne est déserte; un froid pré-

ence a fané sa fraîcheur; déjà les feuilles tombent; leurs pétioles flétris abandonnent la branche qui se dessèche, et le sol, recouvert de ces dépouilles parées des plus riches nuances, se cache sous des couleurs empruntées que bientôt à leur tour auront ternies les frimas. La nature est triste enfin; triste comme les hommes qui savent leur dévouement inutile, et qui vont combattre sans oser chanter la victoire et le retour.

La route suivie par Espoz remonte la rive droite de la Bidassoa, et forme constamment un défilé étroit entre la rivière et des hauteurs escarpées. Mais à Véra, gros bourg de quinze à dix-sept cents âmes, les montagnes s'écartent un peu et laissent entre elles une petite plaine, qui, quoique fort resserrée, permet cependant à une population sobre et industrieuse d'obtenir de la terre le maïs et le seigle nécessaires à sa subsistance. Ce bassin n'a que trois issues faciles : au nord le chemin qui mène en France; au couchant celui qui va à Lésaca; et au midi la communication qui, continuant à longer la Bidassoa, à travers

des masses schisteuses et granitiques, conduit dans la vallée de Santestevan dont il a été question déjà.

Une fois en Espagne, Mina s'imagina sans doute avoir assez fait pour sa réputation, car il resta encore plusieurs jours immobile, et sans essayer la moindre entreprise. Ses partisans prétendent que son but était d'attirer sur lui les forces de la Navarre et de l'Aragon, tandis que le général Plasencia se rendrait maître de Saragosse, qu'on trouverait alors dégarnie de troupes; mais il n'est pas besoin d'être militaire pour apprécier une semblable excuse. Peut-on croire que quelques centaines d'hommes obligeront de laisser deux provinces sans défense? Dans tous les cas, avec peu de monde, on n'opère pas une diversion puissante en se tenant timidement en observation: pour exciter des craintes sérieuses, il faut, ou montrer une audace qui étonne, ou aller assez droit au but pour contraindre ses adversaires à recourir à de grands moyens.

L'apparition de Mina ne causa donc aucune

alarme dans le royaume. Le général Llaudor, qui commandait à Pampelune, se contenta de réunir un ou deux bataillons; et, avec ces forces, il marcha sur ceux qui venaient, pour ainsi dire, s'offrir en holocauste. Espoz, quand il fut informé de son approche, prit aussitôt une position défensive, et, quoiqu'il dût s'apercevoir combien sa troupe avait été démoralisée par une indécision sans motif apparent, il fit mine de vouloir se mesurer avec l'ennemi. Llauder ne comptait pas sur cette bonne fortune; mais, avant d'accepter le défi, il envoya occuper les passages qui restaient pour retraite à son imprudent antagoniste; de sorte que lorsque Mina reconnut le piége, combattre ne lui offrait aucune chance favorable, et déjà il était trop tard pour fuir.

Comme on le pense bien, la lutte ne fut pas longue: d'un côté, l'avantage du nombre et le sentiment de sa supériorité; de l'autre, la certitude de ne pas réussir, et le manque d'assurance qui naît d'une situation critique. Quelques minutes suffirent pour disperser les soldats de Mina,

et beaucoup de ces malheureux restèrent au pouvoir du général royaliste, qui, au mépris des lois de la guerre, ne fit grâce à aucun de ses prisonniers.

Espoz, plus que personne, craignait de tomber entre les mains de Llauder : il n'ignorait pas que Ferdinand avait d'avance décidé son supplice. Seul, sans point de ralliement, il ne pouvait se soustraire au sort qui l'attendait qu'en se jetant dans la montagne. Laissant son cheval, il gagna un des immenses contre-forts de la Rune, et, se confiant au hasard, il tâcha de se dérober à tous les yeux. Cependant, quoiqu'il franchît des obstacles regardés comme infranchissables; quoiqu'il atteignît à des sommets réputés inaccessibles; rien non plus ne décourageait ceux qui s'étaient mis sur ses traces. Lorsque le roc, comme une muraille, le forçait à s'arrêter pour chercher un passage, il voyait sans cesse, près de lui, des soldats sur le point de le saisir. Haletant, hors d'haleine, il s'élançait alors de nouveau à travers des escarpements rapides, et sa vie dépendait

souvent du secours que lui prêtait un brin de mousse, ou la tige la plus frêle. Parvenu ainsi à une élévation considérable, il crut, par tant de périls, avoir acheté un instant de répit : vain espoir! toujours apparaissaient ces hommes, qui, autant que lui intrépides et tenaces, s'acharnaient à le poursuivre. N'ayant plus la force de gravir davantage, il allait céder à la fortune, s'en remettre à ce que voudrait le destin, lorsqu'il aperçut une touffe d'ajoncs (1) et de ronces, qui, par leurs piquants acérés, formaient un massif presque impénétrable. Il se traîne vers ces arbustes qui réveillent en lui un dernier espoir; ses mains écartent leurs rameaux épais; mille dards aigus le percent et le déchirent; mais n'importe, on dirait que plus il se livre à leurs atteintes, et plus il devient avide de douleurs. C'est qu'au physique, comme au moral, l'excès de la souffrance

(1) C'est *l'ulex europæus*, appelé aussi *jonc marin* et *genêt épineux*. Ce sous-arbrisseau, très-rameux, à feuilles raides, et hérissé d'épines, acquiert en Espagne jusqu'à quinze pieds de hauteur.

détruit toute sensation; c'est qu'on tient tant à la vie, lorsque le coup qui la menace est au moment de frapper!... Enfin, il s'ouvre un passage; et quand, défiguré, méconnaissable, ruisselant de sang et de sueur, il est défendu par une barrière que la crainte de la mort pouvait seule faire franchir, ses idées se troublent, tout se confond autour de lui, et il tombe lourdement sur la terre.

Mina demeura long-temps sans connaissance; et ce fut peut-être ce qui préserva ses jours; car, dans ces lieux déserts et silencieux, le moindre bruit, la plus légère agitation du feuillage, aurait suffi pour le trahir. Ranimé par l'air glacé du soir, il ne recueillit ses esprits qu'avec peine; mais les blessures dont il était couvert lui rendirent le sentiment de sa situation, et il ne tarda pas à reconnaître que le seul moyen d'échapper à ses ennemis, c'était de rester dans l'asile qui l'avait soustrait si heureusement à leurs regards. En effet, sa disparition subite excitait la surprise la plus grande, et, sans la supposition généralement accréditée, qu'il

s'était perdu dans quelque ravine profonde, on n'aurait pas renoncé sitôt à s'emparer de sa personne; plusieurs fois même, il entendit la voix de ceux qui s'opiniâtraient à continuer leurs recherches; mais la peur de s'égarer dans ces solitudes dangereuses finit par rappeler les soldats avant la fin du jour; et, dès que les ombres eurent enveloppé la Rune, Mina put voir briller au-dessous de lui, du pic isolé d'où il dominait la plaine, les feux des postes qui gardaient les avenues de la montagne.

Quelques heures d'un sommeil tranquille l'auraient remis de ses fatigues; mais, en proie à l'agitation la plus vive, blotti dans une excavation du rocher qui ne le protégeait ni contre l'humidité, ni contre le froid, la nuit ne fit qu'ajouter à son accablement, et, quand le soleil éclaira les cimes qui l'entouraient, c'est à peine si ses membres engourdis lui permirent de visiter les abords de sa retraite.

Espoz n'osa quitter son abri que lorsque la

journée était déjà fort avancée, et, ayant découvert pour descendre un sentier assez facile, il marcha alors vers la France. Il s'avançait avec la précaution d'un condamné qui se dérobe à ses fers; malheureusement cette prudence, indispensable sans doute, l'empêchait de faire beaucoup de chemin, et quand vint l'obscurité, il lui fallait une heure encore pour atteindre la frontière. Affaibli par le besoin, accablé par les secousses de la veille, le courage était sur le point de l'abandonner, lorsque quelques rayons de lumière, s'échappant d'une porte mal jointe, lui apprirent qu'il n'était pas éloigné d'une *caseria* (1).

Malgré les dangers qui l'environnaient, il se dirigea de ce côté. La nécessité lui en faisait une loi; il se sentait chanceler, défaillir, et sans secours il ne pouvait faire quelques pas encore. Après avoir écouté un moment, le silence qui régnait dans cette métairie dissipa ses craintes, et, levant le loquet en bois qui tenait lieu de ser-

(1) Ferme isolée.

rure, il entra dans une grande pièce, noire, enfumée, dont tous les meubles consistaient en une table, un coffre vermoulu et deux bancs à pieds inégaux, éclairée seulement par la flamme expirante du foyer.

« Est-ce toi, Tonio? » demanda d'une voix rauque, une vieille femme couchée dans le coin le plus obscur de cette misérable demeure.

—Non, mère, répondit Mina; c'est un pauvre *mulatero*, qui, portant une charge de marchandises, s'est trouvé, sans s'en douter, entre deux *partidas* qui s'attaquaient. Arrêté, pillé, battu, menacé d'être traité comme un espion, j'ai été obligé de leur laisser ma mule et je me suis sauvé dans la montagne, bien heureux, en sacrifiant tout, d'avoir échappé à des enragés qui ne voulaient rien entendre.

— Bien heureux! comme tu le dis; car, dans ces guerres maudites, Dieu sait qui perd et qui gagne. J'espère que mon fils aura suivi mes conseils, et qu'il ne lui sera rien arrivé; autrement, que deviendrais-je, Santa Maria! moi qui ne peux

plus travailler, plus bouger, plus rien faire?

— Où est-il donc allé, votre fils? est-ce à Véra, par hasard?...

— Oui, mon garçon! chercher quelque chose qui doit, selon lui, me rendre la santé et les jambes. Mais il va bientôt revenir, et si, comme j'en ai l'idée, c'est du vin qu'il me rapporte, tu en boiras un coup : en attendant, chauffe-toi..car je trouve la saison plus froide que de coutume; il est vrai que j'aurai soixante-dix ans à la Conception, et à mon âge l'hiver s'annonce de bonne heure.

Mina n'avait pas attendu cette invitation pour s'approcher du feu et pour le raviver; déjà même il éprouvait son influence bienfaisante; mais à mesure qu'il se sentait ranimé par sa douce chaleur, son estomac, au contraire, lui causait d'horribles souffrances. C'était comme si la membrane qui l'enveloppe eût été saisie et arrachée par des tenailles ardentes. Attribuant à la faim ce mal extraordinaire, il demanda un morceau de pain

à la vieille. — « Du pain! mon garçon, s'écria celle-ci; il y en a rarement chez nous : on voit bien que tu habites la plaine; mais regarde là-bas, à droite, sur la planche au-dessus du bahut. »

Mina court à l'endroit qu'on lui désigne; apercevant un reste de gâteau de maïs, il s'en saisit et le dévore avec l'empressement d'un homme qui, depuis deux jours, est resté sans nourriture.

— « As-tu mis la main sur quelque chose?

— Soyez tranquille, mère, grand merci! j'ai maintenant ce qu'il me faut; je ne désire rien autre.

— Mon fils, je l'espère, rapportera des châtaignes, et, peu ou beaucoup, tu en auras ta part, je te le promets..... Mais déjà il devrait être ici : Jésus! s'il ne m'avait pas écoutée; si, malgré ses promesses, lui aussi avait voulu se venger de Mina.

— De Mina! répète Espoz avec surprise et en retirant la main qu'il allait porter à sa bouche.

— Oui : de ce *bribon*, qui est revenu, à ce qu'on assure, de nos côtés, au lieu de rester

chez les mécréants, à présent ses protecteurs.

— Et qu'a donc fait Mina à votre fils, femme! pour qu'il lui en veuille tant?

— Ce qu'il lui a fait!.... écoute, mon garçon, écoute : je peux te le raconter puisque nous sommes seuls. (*Mina, tout en se remettant à manger, prête néanmoins une grande attention à un récit qui excite vivement sa curiosité.*) Du temps des Français, Tonio avait rejoint les volontaires de Navarre; moi, avec deux garçons plus jeunes, je vivais à Aranaz, en gardant des troupeaux et en filant du lin. Un jour, les ennemis, qui étaient dans notre village, eurent à expédier une lettre à leur général, et ils me chargèrent de la porter. Je ne le voulais pas absolument, comme tu peux le croire; mais ils me dirent que je ne devais rien craindre des brigands puisque nom fils servait avec eux, tandis que si je refusais de faire cette commission, on brûlerait ma maison et on emmènerait ma famille. D'après cela, il fallait bien obéir : mes pauvres enfants! à quoi n'aurais-je pas consenti pour empêcher

qu'il ne leur arrivât le moindre mal!..... Je me mis donc en route; et ce n'est pas la faute de santa Marciana, vierge et martyre, car elle m'envoya bien de mauvais pressentiments. A moitié chemin, je fus prise par les *aduaneros*; ils fouillèrent dans mes poches, et, s'étant emparés du papier que je devais remettre, ils me conduisirent à Espoz. Le misérable! croirais-tu qu'il voulut me faire pendre à un arbre... Si j'avais été seule au monde, je ne me serais pas humiliée devant lui; j'aurais eu du plaisir, au contraire, à le laisser répondre au Seigneur de ce crime; mais j'étais mère; sans moi, que seraient devenus deux malheureux orphelins! Je me jetai à ses genoux; je lui dis que, puisque Tonio servait dans sa division, je n'étais pas une *afrancesada*; je lui demandai ce que pouvait une pauvre veuve, seule, sans appui, au milieu des étrangers; *el malvado* ne voulut rien entendre.....

— (*Mina, avec impatience.*) Au bout du compte, il vous a pardonné cependant, puisque vous voilà? . . . .

— Oui, en effet, j'existe, je vis encore; mais veux-tu savoir la grâce qu'il m'accorda, l'infâme?.... tiens, viens! viens voir..... »

A ces mots, la vieille se soulève sur son lit en s'aidant de ses bras décharnés, et, arrachant avec violence la coiffe qui couvre une partie de son visage, elle montre à l'ancien guerillero une tête hideuse, desséchée par l'âge et le chagrin; qui, à la place des oreilles, tombées sous le tranchant du fer, n'offre plus que des cavités profondes et ulcéreuses; et dont les yeux, à force de larmes, se sont en quelque sorte dissous et liquéfiés (1). Espoz, malgré lui, tressaille et se recule.

« Eh bien! ajoute la pauvre femme, en s'efforçant de sourire, crois-tu que mon fils ait tort de détester Mina?..., tu ne réponds rien; ma figure t'effraie, je parie (*elle s'empresse de replacer son*

(1) Le trait rapporté ici n'est point exceptionnel : beaucoup d'habitants des deux sexes ont été traités de cette manière pour s'être chargés de quelque message des Français.

bonnet) ; je vais la cacher, mon garçon, je vais la cacher ; ne crains rien, va ! (*Tandis qu'elle rajuste sa coiffure.*) Je suis laide, bien laide, je le sais (*et un soupir accompagne ces mots*), mais, au moins, on ne m'accusera pas d'être méchante ; car, je ne cesse de le répéter à Topio, le temps, à lui tout seul, aurait pu me rendre aveugle et sourde ; ainsi ce n'est pas moi qui suis à plaindre à présent, mais l'homme qui a été si cruel.. Malgré ça, vois-tu, j'ai beau le sermonner, il suffit qu'on prononce le nom d'Espoz pour qu'il se mette d'une colère..,.... Chut ! n'est-ce pas lui que j'entends ? »

Mina, que ces dernières paroles tirent de sa stupeur, cherche sur sa personne, comme pour s'assurer s'il n'a pas quelque moyen de se défendre : complétement désarmé, il promène alors autour de la chambre un regard inquiet et animé.

« Non ! reprend la vieille. Il n'est pas étonnant que je me trompe ; cela m'arrive tous les jours ;

pourtant il doit être bien tard. *Dios padre!* pourvu qu'ils ne se soient pas rencontrés.

— Soyez en repos, femme! je suis sûr qu'Espoz n'est plus à Véra maintenant. Mais, vous avez raison, il se fait tard, et c'est pour cela qu'il faut que je vous quitte.

— Déjà, mon garçon? tu n'attends pas mon fils?..... »

Dans ce moment, un énorme chien noir, le poil long et frisé, accourt, et d'un seul saut s'élance près du lit de la vieille. Il se dresse sur ses grosses pattes, pour la caresser et mieux exprimer sa joie. Puis, à l'aspect d'un étranger, il gronde, et se précipiterait sur lui si sa maîtresse ne le retenait en se suspendant à son cou.

« Tais-toi, Negro! ne vois-tu pas que c'est un ami! à bas! paix! couchez là, méchant. (*A Mina.*) Quand je te disais que Tonio serait bientôt de retour : voilà le compagnon qui ne s'en éloigne

jamais d'une *vara* (1). Ne t'en va pas, reste; il t'accompagnera si tu crains de te perdre.

— Non, femme! non, c'est impossible; adieu. »

Mina gagne vivement la porte, qu'il a soin de refermer sur lui, et, rencontrant un sentier qui se dirige vers le nord, il ne balance pas à le suivre. Long-temps encore les aboiements de Negro parviennent à son oreille; il distingue aussi, par intervalle, la voix de la vieille, qui cherche inutilement à apaiser son chien et à l'empêcher de creuser le seuil avec rage; mais, peu à peu, le bruit cesse, le calme renaît, et notre fugitif, soulagé par un moment de repos, marche aussi rapidement que le lui permettent les difficultés du terrain et les lueurs incertaines d'une nuit brumeuse et opaque.

(1) Mesure de longueur, égale à peu près au mètre.

XLVI.

TESTAMENT.

Le 2 août 1833, à Paris, sur les neuf heures du soir, un homme, vêtu fort simplement, le visage caché dans un foulard, comme s'il eût craint l'impression de l'air, se dirigeait du boulevard des Italiens vers la rue de Richelieu, en com-

pagnie d'une femme jeune, petite, négligée dans sa toilette, enveloppée d'un grand schall, et qu'à sa mise, aussi bien qu'à sa tournure, on reconnaissait aisément pour une étrangère. Ces deux personnages, c'étaient Espoz et Dona Juana, qui se rendaient chez un de leurs amis, et qui cherchaient, autant que possible, à échapper à la surveillance dont ils se savaient entourés.

Parvenus à la maison où on les attendait, Gaston, qui les y avait précédés depuis longtemps, s'empressa de les annoncer au maître du logis, et il se retira ensuite près de la porte, mais sans quitter l'appartement, ayant sans doute été prévenu à l'avance qu'on aurait besoin bientôt de ses services. En effet, après un court entretien, Mina ôta sa redingote; en fit revêtir son domestique; montra à celui-ci comment il fallait qu'il tînt son mouchoir; et, lorsque rien ne manqua plus au travestissement, il renvoya Juana à sa demeure, sous la conduite du serviteur intelligent et discret dont le costume devait met-

tre en défaut, grâce à l'obscurité, des yeux prévenus ou peu observateurs.

A peine Juana s'était-elle conformée aux instructions de son mari, que Mina lui-même, sortant par un passage qui communiquait avec une autre rue, montait dans une calèche légère, et, emporté par deux chevaux de poste, gagnait l'avenue des Champs-Élysées et la route qui mène au Havre.

Espoz, depuis sa déconvenue de Véra, c'est-à-dire depuis trois ans, suivait avec soin les phases diverses de la querelle entre Don Pedro et Don Miguel, quand la défaite de Bourmont (1), qui présageait la fin de cette guerre, lui inspira l'idée de se rendre à Porto. Le libéralisme de l'ancien maître du Brésil lui faisait espérer de trouver en lui un soutien; d'ailleurs, il pensait que ce prince, irrité de l'appui que prêtait Ferdinand à son compétiteur, n'hésiterait pas à accorder son

(1) Le 25 juillet 1833, le maréchal Bourmont, qui avait pris le commandement de l'armée de Don Miguel, forte de vingt-un mille hommes, essaya d'enlever Porto de vive force, mais il fut vigoureusement repoussé. Le même jour, un mouvement en faveur de Don Pédro avait lieu à Lisbonne.

secours à l'ennemi le plus déclaré du roi d'Espagne; et si Don Pedro protégeait son établissement dans le nord du Portugal, c'était le mettre en mesure d'insurger la Galice. En rapport avec les mécontents de cette province, qui sait ensuite où un succès le conduira!

Ce projet conçu, il ne fut arrêté ni par l'altération progressive de sa santé, ni par les observations de Juana; et c'est pour le mettre à exécution que nous venons de le voir s'échapper furtivement, sans négliger aucune des précautions qui pouvaient faire ignorer son départ. Arrivé au Havre, avec un passe-port sous un autre nom que le sien, il s'embarqua le jour même, et ses mesures avaient été si soigneusement prises, que deux mois après, au commencement d'octobre, il était de retour à Paris, sans qu'on eût eu le moindre soupçon de son absence.

Mais tout n'avait pas répondu si bien à ses désirs: trompé dans son attente, il avait reconnu, aussitôt son arrivée en Portugal, qu'on y était trop occupé des intérêts du pays pour se mêler

des affaires des autres, et, peu encouragé, d'ailleurs par ses amis de Galice, il était revenu en France immédiatement, n'ayant rapporté de ce voyage inutile que des ennuis, de la contrariété et de la fatigue.

Écoutons-le se parler à lui-même, tandis que, assis devant un grand feu, la tête penchée sur sa poitrine, le corps affaissé sous le poids d'un mal qui altère de plus en plus sa constitution, autrefois si robuste, il se livre sans réserve à l'acrimonie de ses pensées.

« — Juana avait raison ! je me ressentirai longtemps de cette course... Me voilà retombé dans le même état qu'après la campagne de Catalogne. Encore si cette démarche m'avait valu quelque avantage ! mais j'ai trouvé Don Pedro parti pour Lisbonne, et je n'ai pas eu besoin de le rejoindre pour savoir à quoi m'en tenir sur son compte.... Un véritable Don Quichotte ! un héros de roman ! qui, au lieu de penser à accroître sa puissance, est assez fou pour vouloir abdiquer le pouvoir, lorsqu'il aura mis sa fille sur le trône. Pourtant,

s'il ne méprisait la couronne que parce qu'il ne l'a pas encore conquise?.... Non! il n'y a rien à attendre d'une tête qui s'enthousiasme sans raison; qui, au Brésil, se fait reconnaître empereur, après avoir arboré un gage d'indépendance (1), et qui, en Portugal, se crée régent en dépit d'une population qui le repousse. Je croyais Don Pedro un ambitieux, cherchant dans l'ancien ou dans le nouveau monde un royaume à sa convenance, et ce n'est qu'un extravagant qui court après une gloire imaginaire.... La gloire! elle n'est jamais que pour les grands: quant aux hommes que ne décore pas le titre de *majesté*, l'on s'en sert ainsi

(1) En 1822, les Brésiliens ayant demandé une déclaration positive de leur indépendance, Don Pedro, alors prince régent et protecteur constitutionnel du Brésil, consentit à proclamer leurs droits. Pour consacrer ce souvenir, il se décora d'une fleur verte dans un triangle d'or, et rendit un décret qui expulsait tous ceux qui refuseraient de porter cet emblême. Nous croyons, au reste, n'avoir pas besoin de faire remarquer combien est injuste l'accusation portée ici par un homme mécontent de son sort et jaloux de toutes les réputations. Il n'est personne qui ne sache quel beau caractère a montré Don Pedro, depuis son débarquement en Portugal, jusqu'à sa mort, arrivée le 27 septembre 1834.

que d'un cheval un jour de bataille; on les pousse en avant, on les aiguillonne, on les sacrifie, et, tombés, on les remplace, sans daigner même se rappeler qu'ils ont vécu. Il faut aller haut, bien haut, si l'on ne veut pas rester tout-à-fait en bas, confondu parmi les misérables. Ferdinand, ce prince lâche et hypocrite, qu'a-t-il fait pour son pays? Il menait joyeuse vie en France dans un château, et songeait à s'allier à Napoléon; lorsque nous, nous tous, qui portions l'épée dont il n'aurait su se servir, nous n'avions d'autre abri que le ciel, et d'autre alliance à espérer qu'avec la mort. Eh bien! il est roi, et l'on s'incline en sa présence, comme devant un grand monarque; tandis que moi, Mina, qui ai fait quarante mille prisonniers aux ennemis, dont les actions ont été proclamées par l'Espagne, par l'Europe entière, on me refuse jusqu'au grade que j'ai gagné par tant de dévouement et de travaux... Un jour, j'ai cru pourtant parvenir à quelque chose! Un souverain tremblait en entendant mon nom; deux fois sa volonté a dû fléchir devant la mienne;

et deux fois, semblable à ces jouets d'enfants qui s'élèvent dans les airs, et que le vent tout-à-coup précipite, j'ai vu ma fortune naître, croître, et s'anéantir.... Maintenant, tout est fini! ce n'est pas au bout de sa carrière qu'on peut rien entreprendre : ma jeunesse n'est plus; ma vigueur est éteinte; et quand je devrais jouir de mes succès, recevoir le prix de mes services, je ne suis qu'un proscrit, oublié par les uns, et maudit par les autres : mille damnations! » (*Élevant la voix.*) Juana! Juana!

SCÈNE II.

MINA ET JUANA, ENSUITE GASTON.

JUANA.

Me voilà! je viens.... A quoi bon s'impatienter de la sorte?

MINA.

C'est cela! Je m'impatiente parce que j'ap-

pelle. Je ne peux supporter cette manière de me blâmer toujours.

JUANA.

Mon Dieu! je ne blâme rien : je crains seulement que tu ne te tourmentes sans raison.

MINA.

Ah! je n'en ai aucun sujet, n'est-ce pas? c'est bien ainsi que parlent ceux qui envisagent tout avec froideur et insouciance.

JUANA.

Tu souffres, Mina, je le vois; aussi ne répondrai-je plus à tes reproches.

MINA.

Parbleu! ce n'est pas d'aujourd'hui que je souffre! depuis Véra, ai-je jamais cessé d'aller de mal en pis?

JUANA.

Tu guériras, si tu veux obéir à ce qu'on exige

de toi. Ne te souvient-il plus de l'assurance si positive des docteurs Gaitskell et Atsley Cooper? mais, ce qu'on te recommande avant tout, c'est une grande tranquillité d'esprit, et je parierais que tout-à-l'heure tu ne te conformais pas à l'ordonnance.

MINA.

Moi? personne maintenant ne s'occupe moins des affaires publiques. N'ai-je pas renoncé même à lire les journaux! le plus grand événement politique me trouverait aujourd'hui d'une complète indifférence, tu peux en être sûre.

JUANA.

A la bonne heure! c'est ainsi que j'aime à te voir. Désormais, tu ne dois penser qu'à une chose; à ta santé. Une fois rétabli, je ne te chicanerai en rien; tu iras et viendras à ta guise; on te permettra des excursions au dehors; tu seras libre, si tu le veux, de t'immiscer dans les querelles de l'Espagne.

MINA, avec véhémence.

Et alors, je refuserai d'y prendre la moindre part ; je ne m'en suis que trop mêlé!

JUANA.

Le Seigneur t'entende!

GASTON, qui accourt.

Grande nouvelle, excellence! grande nouvelle!

MINA, vivement.

Quoi? qu'arrive-t-il?

GASTON, sans remarquer les signes que lui fait sa maîtresse.

Ferdinand VII est mort.

MINA, se levant brusquement.

Ferdinand mort! de qui tiens-tu cela?

GASTON.

Du senor Don Joaquin, que je viens de rencontrer, et qui va venir en causer avec vous.

JUANA, affectant une grande indifférence.

Ce n'est, je gage, qu'un bruit comme il en circule sans cesse.

MINA.

C'est possible; cependant, Joaquin, parent d'un des secrétaires de l'ambassade, doit savoir ce qui se passe d'une manière assez positive.

JUANA.

En 1823, tout le monde n'était-il pas convaincu que Ferdinand avait succombé à Saint-Ildephonse? on citait même une foule de particularités relatives à ses derniers moments.

MINA.

J'en conviens.

JUANA.

Cela n'a pas empêché qu'en 1830, il se portait assez bien pour rendre le fameux décret qui, malgré Philippe V, appelle les femmes au trône.

GASTON.

Allez! allez! senora, c'est pour tout de bon cette fois. Tenez, voici quelqu'un qui va vous le certifier.

SCÈNE III.

MINA, JUANA ET DON JOAQUIN.

MINA.

Joaquin, devons-nous croire à ce que nous dit ce garçon?

DON JOAQUIN.

Rien n'est plus vrai; c'est le 29 septembre que le roi a été emporté par une apoplexie foudroyante.

MINA.

Une apoplexie! alors, il lui a été impossible de révoquer ses dispositions antérieures, et l'on n'a

pas eu le temps de renouveler la tentative de Calomarde (1)?

DON JOAQUIN.

L'infante Isabelle lui succède, et il a nommé la reine *régente* et *gouvernante*. Déjà, à ce que disent des lettres officielles, Christine de Naples a adressé, en vertu de ce double titre, un manifeste à la nation espagnole.

MINA.

Ainsi, une femme, une étrangère, jouira tranquillement d'un héritage qu'elle doit à la violation des lois du royaume et à l'empire qu'elle avait su prendre sur un esprit égoïste et faible.

DON JOAQUIN.

Pourquoi pas? Votre excellence est, je crois,

(1) Le 17 septembre 1832, Ferdinand ayant été atteint d'une attaque de goutte dans la poitrine qui donnait lieu de craindre pour ses jours, Calomarde voulut profiter de l'affaiblissement de ses facultés, pour le faire revenir sur l'abolition de la loi salique; mais la reine déjoua cette manœuvre, et le ministre fut envoyé en exil.

dans l'erreur relativement à la reine; tous les titres, à mon avis, se trouvent de son côté. D'abord, la mère d'un enfant du roi n'est plus une étrangère; en second lieu, vous invoquez les statuts du royaume; mais Ferdinand, en révoquant une disposition introduite en 1713 par une sorte de violence, est revenu, au contraire, aux anciens usages du pays; et, en abolissant la loi salique, il s'est en outre conformé à une décision secrète des cortès, obtenue par Charles IV en 1789. Bien plus encore! si je voulais vous battre avec vos propres armes j'ajouterais qu'il n'a fait que ce que voulaient les libéraux eux-mêmes; car les cortez de 1812, la seule autorité légitime à leurs yeux, ont proclamé également le retour aux premières coutumes de la monarchie, qui rendent la couronne héréditaire sans distinction de sexe.

MINA.

Avec la constitution de 1812, peu importait qui occupât le trône; un mannequin aurait gouverné.

DON JOAQUIN.

Cela peut prouver en faveur de telle ou telle forme de gouvernement, mais ne change rien à la question de droit qui nous occupe. Le principe, en ce cas, me paraît tout-à-fait inattaquable.

MINA.

Attaquable ou non, je doute fort que Don Carlos se trouve satisfait de la disposition, qu'à son détriment, son auguste frère a voulu faire revivre.

DON JOAQUIN.

A mon tour je dirai que, satisfait ou non, le chef du parti apostolique sera bien forcé de se soumettre.

MINA.

Vous parlez presque en secrétaire d'ambassade, ami Joaquin.

DON JOAQUIN.

Et votre excellence, permettez-moi de le dire,

en homme habitué à se trouver en opposition avec le pouvoir.

MINA.

Je sais comme vous que Don Carlos n'a ni l'énergie ni la capacité nécessaires pour devenir un personnage dangereux; mais sa femme ne manque pas de caractère, et, dans l'intérêt de ses enfants, elle pourrait bien, sinon le contraindre à quitter le Portugal où on l'a invité à se rendre, au moins l'obliger à avouer les démarches plus hardies de ses partisans (*avec un sourire de satisfaction*), et vous concevez qu'il n'en faudrait pas davantage pour allumer une guerre.....

DON JOAQUIN.

Qui profiterait à d'autres, n'est-ce pas?

MINA, qui se promène de long en large vivement préoccupé.

C'est possible.

DON JOAQUIN.

Malheur! mille fois malheur à notre pays, s'il

se jette jamais dans les querelles de famille! L'esprit ardent et vindicatif de nos compatriotes rendra ces discussions interminables et cruelles.

MINA.

Bah! bah! il viendrait un homme fort qui saurait dominer les partis, et le peuple espagnol, éclairé par ses sottises, serait alors aussi facile à conduire que des moutons.

Mina, incapable de supporter plus long-temps l'excitation qui le domine, se rapproche de son fauteuil et s'y laisse tomber malgré lui, en murmurant tout bas quelques mots inintelligibles.

JUANA.

Tu te sens affaibli? Je ne le prévoyais que trop!.... La moindre agitation t'est extrêmement préjudiciable.

MINA.

Ce n'est rien; ce n'est rien; cela va se passer.

DON JOAQUIN.

J'aurais dû, en effet, éviter une conversation qui ne pouvait que réveiller votre imagination active. D'ailleurs, ce n'est pas quand on est forcé de s'occuper de sa santé, qu'on tient beaucoup à être au courant des événements politiques.

MINA, avec effort.

Certainement non : et vous répétez là les paroles dont je me suis servi tantôt avec ma femme. Peu m'importe désormais ce qui arrive! la seule chose qui m'intéresse aujourd'hui c'est mon rétablissement. (*Après un silence.*) Déjà je sens que je vais mieux.... Dites-moi, Joaquin, sait-on en détail les dernières volontés du roi?

DON JOAQUIN.

On connaît toutes les clauses de son testament; mais la plupart d'entre elles ne présentent aucune espèce d'importance : la dix-neuvième, par exemple, ordonne de dire vingt mille messes pour lui et les trois femmes qui l'ont précédé dans la tombe.

MINA.

Diable! c'est se montrer généreux. S'il n'avait pas craint pour son âme, il ne se serait jamais tant intéressé au salut des défuntes.

JUANA, à voix basse.

Don Joaquin, je vais vous prier d'abréger votre visite; autrement, Mina ne pourra s'empêcher de vous remettre sans cesse sur ce chapitre, et je crains....

DON JOAQUIN.

Vous avez raison; je vois en effet qu'il faut que je m'éloigne. (*A Mina.*) Je vous baise les mains, senor général.

MINA.

Déjà! vous nous quittez?

DON JOAQUIN.

Oui, j'y suis forcé; mais je reviendrai plus tard; dans un autre moment: au revoir!

MINA, se parlant à lui-même.

Si au moins, à présent, je me trouvais près des Pyrénées!....

XLVII.

INSURRECTION.

Mina ne s'était pas trompé en pensant que la mort de Ferdinand VII pourrait agiter la Péninsule; toutefois, la crise se trouva retardée par l'éloignement du prétendant, et elle se serait bornée peut-être à des intrigues ténébreuses, si des circonstances étrangères à la succession au trône,

et plus encore les fautes qui furent commises, n'avaient pas concouru à lui imprimer une direction différente.

C'est sur les rives de l'Ebre que la rébellion éclata d'abord, et Santos-Ladron, le premier de tous, osa ouvertement se prononcer contre la reine. Ce chef venait d'être vice-roi de la Navarre; mais ses débats avec les autorités de Pampelune avaient nécessité sa révocation. D'une imagination déréglée et fougueuse, il se faisait remarquer par l'extrême violence de ses idées libérales, quand tout-à-coup, il se déclara en faveur de Don Carlos. Né dans la Navarre (1), il connaissait l'esprit turbulent de cette province; il savait qu'une foule de jeunes gens ne demanderaient pas mieux que de lever l'étendard de la révolte, sans même s'inquiéter de sa couleur; et peu de jours en effet lui suffirent pour rallier autour de lui trois à quatre cents individus, beaucoup moins enthousiasmés par des intérêts dynastiques que par la

(1) Il était de Lumbier, et avait été lieutenant de la cavalerie de Xavier Mina, que commandait un nommé Severino Iriarte.

perspective d'une vie indépendante et aventureuse.

Lorsqu'un événement imprévu vient troubler l'ordre social, les hommes d'état, ceux qui se croient penseurs et profonds, ne manquent jamais d'en pénétrer les motifs; et plus les suites en sont sérieuses, plus ils s'attachent à leur trouver une origine importante. La levée de bouclier de Santos-Ladron ayant amené de grands désastres, il fallait d'après cela qu'elle fût la conséquence de quelque cause grave. Les publicistes l'ont attribuée à l'attachement du pays à ses *fueros* ou priviléges; les administrateurs, à une centralisation contraire à de certains intérêts; les personnes pieuses à l'esprit religieux des provinces du Nord. Cependant, pour les gens qui ont vu les choses de près, ces soi-disant griefs ont fort peu préoccupé ceux qui, dans le principe, ont pris les armes contre Christine et contre sa fille Isabelle.

Depuis l'invasion de Napoléon, la Navarre est restée extrêmement remuante et belliqueuse. L'amour-propre national, qui s'est grandi des

résultats obtenus en 1814, a fait oublier à cette population moins éclairée que brave, et la présence de l'armée anglo-portugaise, et le secours de l'Europe entière réunie alors contre la France. Exaltée par ses souvenirs, elle croit, à elle seule, avoir amené l'affranchissement de l'Espagne, et ce sentiment a pris une telle force, qu'aujourd'hui encore appartenir à une guerilla, organisée comme l'étaient autrefois ces corps francs, lui semble un gage assuré de succès et de considération. Il faut entendre un habitant des provinces basques, pour se faire une idée de sa fierté et de son orgueil lorsqu'il parle d'un capitaine de *partidas*, ou même du simple volontaire engagé parmi les rebelles. Il se pose, il prend un air de hauteur et de dédain; et dans son ton comme dans ses manières, tout prouve l'estime singulière qu'il accorde à celui qui a eu le courage de rompre, au risque de sa vie, avec l'autorité et avec la puissance. D'un autre côté, le Navarrais a sans cesse pour exemple les anciens chefs de bandes, qui, grâce à ce seul titre, sont devenus colonels,

généraux, vice-rois; et quel empire n'exercent pas sur de jeunes ambitions ces fortunes presque fabuleuses!..... Sans se flatter d'un sort égal; sans attendre autant de gloire; l'homme, guerrier par inclination, entreprenant par instinct, ne préférera-t-il pas cent fois une existence qui, tout en le grandissant aux yeux de ses compatriotes, servira sa paresse et le préservera du besoin, à une vie de travail, de privations et de misères?..... Sans doute le clergé, qui tient à ses prérogatives, a tâché de soulever l'opinion publique contre l'*Estatuto real* (1); sans doute aussi quelques partisans de Don Carlos ont voulu prouver combien les anciennes coutumes du royaume étaient plus favorables au pays, qu'un régime bâtard, fondé sur la déception et le bavardage, qui n'a ni la régularité d'une monarchie absolue, ni l'entraînement et la force d'une république; mais le peuple s'occupe peu de questions gouvernementales; ce qui frappe surtout son imagination, c'est de voir le laboureur ou

(1) La constitution donnée par la reine.

l'artisan parvenir en quelques jours à un grade militaire; c'est d'apprendre qu'un des leurs, pauvre la veille, s'est trouvé riche le lendemain, par le fait de sa solde ou de ses rapines. Qu'on ne cherche pas ailleurs la cause première d'une insurrection, long-temps sans force et sans crédit, et à laquelle, pour devenir menaçante, il fallait des adversaires qui n'eussent que de la présomption et de l'ignorance.

Santos-Ladron ne devait pas occuper long-temps la scène : trop inconsidéré pour ne pas se compromettre, il se livra comme un insensé au colonel Lorenzo (1), qui s'était mis à sa poursuite. Ce dernier aurait pu détruire les rebelles, découragés par la perte de leur chef; il préféra revenir à Pampelune avec son prisonnier, pour réclamer le prix de sa victoire. Santos-Ladron paya de ses jours sa malheureuse tentative, mais il fut aussitôt remplacé par un nommé Iturralde, et, un peu plus tard, ce dernier céda le com-

(1) Devenu général, il a été envoyé à Cuba, en qualité de chef politique lorsque Mina a pris le commandement de l'armée du nord.

mandement supérieur au fameux Zumalacarreguy, ancien colonel, qui, mis en non activité, se rangea parmi les mécontents.

Quoique fort au-dessous de la réputation qu'il s'est acquise par la suite, Zumalacarreguy possédait néanmoins les qualités nécessaires à sa position. Dépourvu de véritables talents militaires, il eût été incapable de concevoir et de diriger de grandes opérations; mais son esprit actif et adroit convenait à merveille pour surprendre des postes, enlever des garnisons et tendre des embuscades. Ayant été long-temps major d'un régiment d'infanterie, il avait surtout des connaissances en administration extrêmement précieuses dans un moment où il ne s'agissait que d'organiser des troupes, et, chose difficile, de les organiser en courant le pays, sans pouvoir s'établir jamais nulle part. C'est sous ce rapport, particulièrement, que Zumalacarreguy a rendu d'immenses services à sa cause; mais, après avoir créé une armée à Don Carlos, il est mort très à propos pour sa mémoire; car, à la tête de forces consi-

dérables, il n'aurait été encore qu'un partisan habile. Continuant son même système, il se serait porté rapidement, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, satisfait d'obtenir de faibles avantages sans se compromettre; mais jamais il n'aurait tenté une entreprise de nature à terminer la guerre. Plusieurs fois, il a eu l'occasion de battre complètement les généraux envoyés contre lui, et il n'a pas su profiter de ces chances heureuses.

D'une bravoure fort équivoque, sa cruauté ne connaissait aucun frein. Féroce par tempérament, il l'était aussi par calcul : il se rappelait les débuts de Mina, et, se voyant dans une position exactement semblable, il s'attachait à l'imiter en toutes choses. Comme lui, il avait des douaniers qui surveillaient ses adversaires; il nommait les autorités civiles; pendait les alcades de la reine; mettait des impôts sur les christinos; et, comme lui surtout, il cherchait à établir son pouvoir par la terreur. Ainsi, quand des prisonniers tombaient entre ses mains, il ne se pressait

pas d'ordonner leur supplice; il les promenait dans la Navarre, pendant plusieurs jours, pour bien les montrer aux habitants; et, lorsque ces infortunés commençaient à croire qu'on leur accordait la vie, il les faisait fusiller dans les villages qu'il tenait le plus à convaincre de son caractère inexorable et de son autorité sans bornes (1).

Ses épaules larges; ses formes musculeuses; ses traits fortement accusés; son teint olivâtre; son regard dur; ses sourcils épais et rapprochés, annonçaient en le voyant qu'il ne fallait attendre de sa part ni pitié ni pardon. De même aussi que celui qu'il avait pris pour modèle, il portait rarement un uniforme et s'habillait avec beaucoup de simplicité. Son costume habituel con-

(1) Il s'est conduit de cette manière, même à l'égard du comte de Vimanuel, fils d'un grand d'Espagne. La famille de cet officier, sachant qu'on avait épargné ses jours sur le champ de bataille, se hâta de faire des démarches pour sa délivrance, et c'est au moment où elle se flattait de réussir, qu'elle apprit l'exécution du malheureux jeune homme qui avait à peine vingt ans.

sistait en une *zamarra*, sorte de veste noire, en peau de mouton, dont le poil est en dehors.

Pour n'avoir plus à revenir sur le compte de ce personnage, qui est pour nous épisodique, nous ajouterons que quoiqu'il se fût fait le champion du parti légitimiste et religieux, ses sentiments pour son roi allaient à peine jusqu'au respect, et ses mœurs n'étaient rien moins qu'exemplaires. Lorsque Don Carlos, à la grande surprise de ceux qui le connaissaient, apparut inopinément en Espagne (1), Zumalácarreguy, peu satisfait de son arrivée, affecta de garder toute son indépendance. Le prince était pour lui une bannière sainte qu'il livrait à la superstition du peuple, mais dont le rôle devait se borner à celui d'une image. La phrase suivante, extraite d'une lettre adressée par ce chef à un de ses inférieurs, fera connaître l'espèce de dédain qu'il témoignait à son égard, même dans sa correspondance officielle : « Oraa se trouvant à Zubiri,

(1) Don Carlos passa secrètement à Paris le 4 juillet 1834, et le 8 du même mois il avait franchi les Pyrénées.

» et Cordova dans la Burunda, j'ai décidé un mou-
» vement sur la rivière : j'emmènerai avec moi
» la cavalerie, les mulets de bât, et la personne
» royale. »

On conçoit, d'après cela, que Don Carlos n'ait pas témoigné un chagrin bien vif en apprenant la mort de son généralissime, car elle le délivrait d'une tutelle d'autant plus pénible à supporter, qu'il se sentait incapable de jamais oser s'en affranchir.

Pendant que Zumalacarreguy augmentait le nombre de ses bataillons, les vice-rois, ou les commandants militaires, étaient remplacés avec une promptitude qui prouvait l'embarras du gouvernement. On avait vu se succéder tour-à-tour, le brigadier Antonio Sola, modèle d'aveuglement et d'apathie : Sarsfield, général instruit et distingué, mais qu'une maladie nerveuse rendait inabordable et fantasque : Valdès, dont le grand tort était de s'être compromis dès le principe avec un ennemi qu'il fallait toujours battre : Quesada, vieillard indolent et irrésolu : Rodil, homme

actif et probe, mais qui s'imaginait que l'art de la guerre consiste à ne s'arrêter jamais, et que pour ressembler à Napoléon, il suffisait de se coiffer comme lui.

Tous ces généraux, au lieu d'éteindre l'insurrection, avaient au contraire contribué à lui laisser prendre un développement rapide, et c'est alors, qu'en désespoir de cause, les ministres songèrent à appeler à leur secours le héros de la Navarre.

Personne ne leur semblait réunir autant de conditions qu'Espoz pour étouffer la révolte. Il avait des relations nombreuses dans les provinces dévouées aux rebelles; il connaissait le pays mieux qu'aucun contrebandier; et lui-même, s'étant trouvé, vis-à-vis des Français, dans la position de Zumalacarreguy avec les troupes de la reine, il devait déjouer aisément les ruses du chef carliste et parvenir enfin à le réduire. Quelques esprits plus clairvoyants firent bien entendre que les succès de Mina avaient tenu au concours de la population entière, et que, sous ce

rapport, les circonstances étant fort différentes, il fallait mettre à la tête de l'armée un général qui réunît à l'instruction militaire des vues politiques et administratives; mais les conseils de la sagesse sont rarement écoutés dans les moments difficiles, et, malgré ces représentations, on persista à croire qu'il était réservé à l'ancien guerillero de devenir le pacificateur de la Péninsule.

Lorsque le cabinet de Madrid s'arrêtait à cette résolution, Mina habitait encore la France. Tous les Espagnols, victimes des événements de 1823, avaient depuis long-temps été amnistiés par la reine; Espoz seul vivait isolé et triste loin de la terre natale. On connaissait son ambition insatiable, son caractère remuant et dissimulé, et quoique plus d'une fois il eût été renié par les républicains, la crainte que ce parti ne l'adoptât de nouveau pour se rallier à un nom populaire, avait empêché jusqu'alors de finir son exil. Tandis qu'on formule le décret qui doit le rendre à sa patrie, transportons-nous là où il traîne son im-

patience et ses ennuis et voyons dans quelle situation le trouvera cette faveur intéressée et tardive.

Lorsque, en sortant de Bayonne, on remonte la Nive, petite rivière qui se réunit à l'Adour sous les murs de cette ville, on parcourt le plus joli vallon que jamais ait rencontré voyageur dans ses pérégrinations lointaines. Pourquoi aller par delà l'Atlantique, et jusqu'aux limites du monde, chercher des sites imposants et pittoresques, quand sur les confins de l'Espagne et de la France, au pied de ces monts majestueux qui semblent servir de soutiens à la voûte étoilée, la nature se montre et si grande et si belle? De tous côtés les regards s'arrêtent sur des prairies dont les herbes, hautes et flexibles, obéissant à la moindre impulsion de l'atmosphère, courbent et relèvent tour-à-tour leurs têtes légères et élégantes. Aux ondulations de ces flots éclatants, on croit voir une mer cachée sous des masses de fleurs, et qui, mollement agitée, déploie les plus riches nuances de sa parure. Un moment, ce sont des

ophrys qui balancent leurs épis roses et ferrugineux; l'instant d'après, des paturins qui étalent leurs grappes panachées de violet et de blanc : de ce côté, le jaune de l'ononis contraste avec le pourpre de la brize, et plus loin, le vert azuré de la fétuque s'harmonie avec le bleu saphir de l'iris.

A travers cet Océan diapré, la route trace un tortueux sillage, et quand on suit ses détours, tantôt on parvient avec elle sur le sommet de ces vagues étincelantes, tantôt on descend dans des profondeurs où la végétation, plus active encore et plus fraîche, exhale constamment de délicieux parfums. Dans ce paysage, digne de l'Albane, tout concourt à l'effet général. Là, vous ne voyez pas de ces plaines immenses, de ces steppes sans bornes, qui, faute d'exciter l'imagination, vous laissent vide de pensées et plongent votre âme dans une tristesse involontaire. Là, vous n'êtes point enfermé au milieu des montagnes gigantesques, qui vous pressent, vous étouffent, et vous diminuent tellement à vos pro-

pres yeux, que, ne rêvant qu'au néant, vous êtes conduit à mépriser votre existence même. Dans ces lieux, au contraire, tout est jouissance et bonheur; les sentiments qu'on éprouve ne sont mêlés d'aucuns regrets : entraîné par le plaisir, plus encore que par la surprise, on se sent sous le charme d'une impression indicible. Les Pyrénées, qui dessinent l'horizon, semblent n'avoir été créées que pour terminer la perspective et vous montrer jusqu'où vous pouvez atteindre : sans cesse des accidents divers occupent votre esprit, préviennent vos désirs; vous allez de collines en collines, qui, en s'élevant peu à peu, vous conduisent par degré à dominer ce qui vous entoure; l'homme se grandit alors aux dépens de ce qui s'est abaissé sous ses pas; il est glorieux de son pouvoir, content de son empire, et, satisfait de lui-même, il ne voit plus la vie qu'à travers le prisme qui la colore.

Si des bois couronnent les hauteurs, ou festonnent les coteaux, ce ne sont pas des sapins au feuillage sombre et funèbre, ni des mélèzes à la

forme pyramidale et mélancolique; mais des arbres abandonnés à une négligence pleine de grâce, et dont l'aspect varié, dont les teintes brillantes, animent et égaient le paysage. Quand le soleil se joue dans leurs branches capricieuses, mille surfaces décomposent et réfléchissent ses rayons, et lors même que l'obscurité succède à la lumière, l'œil découvre encore le chêne de la montagne qui reflète, en dépit des ombres, les clartés d'un ciel méridional.

Après cinq heures de marche, au milieu de ces champs embaumés, la vallée s'ouvre circulairement, et l'on arrive à un piton isolé sur lequel des maisons se groupent et s'entassent. Longtemps la population, refugiée autour de ce sommet, y est restée réunie; mais, prenant de l'accroissement, il a fallu qu'elle se décidât à s'étendre; de sorte que Cambo se compose aujourd'hui de deux villages : l'un sur la rive gauche de la Nive, au haut du mamelon d'où l'on domine la campagne environnante; l'autre, en bas, sur la rive droite, accompagnant en désordre les dé-

coupures d'une berge émaillée de flouves et de renoncules. Un pont en bois fait disparaître l'obstacle qui les sépare, et une longue avenue de châtaigniers, qui descend du Cambo supérieur, offre, pour la communication des habitants, la protection de son ombrage.

Dès les premiers jours de l'été, Mina était venu s'établir dans ces contrées solitaires. Ce ne sont pas les beautés de la nature qui l'y auraient jamais conduit; bien moins encore l'amour de la tranquillité et du repos; il a fallu, pour l'y amener, l'espoir de guérir du mal qui le tourmente.

Non loin de Cambo, s'échappent, du sein de la terre, des eaux bienfaisantes que les Romains avaient placées sous la protection d'une de leurs divinités. Des ruines nombreuses attestent encore l'hommage qui leur a été rendu par les vainqueurs des Gaules. Oribase et Aétius (1) n'ont pu en parler dans leurs doctes écrits, mais une

(1) Tous les deux ont traité des eaux minérales naturelles. Le premier vivait sous l'empereur Julien ; l'autre vers l'an 475.

longue suite de siècles a prouvé leur puissance. Par une singularité remarquable, il y a en cet endroit, et séparées seulement par un intervalle de quelques toises, deux sources qui n'ont aucun rapport entre elles, ni comme composition, ni comme propriétés. L'une est sulfureuse et chaude (1); l'autre ferrugineuse et froide. La première jaillit en flots abondants et pressés, tandis qu'on voit la seconde sourdre doucement sous la forme d'un mince filet.

La réunion, sur le même point, de moyens curatifs si différents, a donné à Cambo une célébrité fort grande. À peine la campagne s'est-elle émue aux douces caresses d'une température morbide, que les Espagnols, aussi bien que les Français, accourent dans ces montagnes y chercher un remède à leurs souffrances. Peu importe qu'ils attribuent au gaz hydrogène sulfuré ou au

(1) Sa température s'élève constamment à [illegible] de Réaumur. Ces deux sources étant très-voisines de la Nive, les grandes crues de cette rivière leur sont parfois nuisibles. On retrouve, sur la rive droite, des traces de ces eaux minérales.

carbonate de fer un bien-être que souvent ils ne doivent qu'à d'autres habitudes et à l'air pur qu'ils respirent; ce n'est pas moins à leur séjour dans cette partie des Pyrénées qu'ils sont redevables d'une existence nouvelle.

Mina, lui-même, sorti de son cercle d'intrigues et de projets insensés, commence à ressentir les effets de cette influence heureuse. Assujetti à des promenades quotidiennes, il oublie par moment et Madrid, et la cour, et l'Espagne. Distrait des affaires publiques, il se plaît à arrêter ses regards sur les points de vue remarquables; il lui arrive de se rappeler son jeune âge; de comparer la vallée âpre et sévère de Monréal avec le pays si gracieux qui l'environne: forcé de se conformer à certaines exigences hygiéniques, il se rapproche de ceux qui cherchent sous des tilleuls odorants et touffus un abri contre la chaleur du jour: plus communicatif, il devient moins préoccupé, moins taciturne; que cet état se prolonge, et sa guérison paraît certaine. Mais un courrier lui apporte des dépêches; il les ouvre

avec l'empressement d'un condamné qui attend sa grâce; ses yeux s'éclaircissent; son teint se colore, et déjà il a senti dans son cœur toutes les passions qui l'ont agité si long-temps. Appelant sa femme d'une voix forte et brève, il lui annonce que l'Espagne le réclame, que son grade de lieutenant général est reconnu, et que, sachant enfin ce qu'il vaut, on lui donne le commandement d'une armée.

Dona Juana est ravie de ces nouvelles; cependant, l'expression de sa figure indique une préoccupation secrète. Cherchant à lire dans les regards de son mari, elle lui dit d'un ton qui décelle quelque doute : « Les deux premières faveurs ne sont qu'une juste réparation du passé; mais pour la troisième, ta santé et tes opinions t'ont probablement dicté d'avance ta réponse?

— Assurément! reprend Espoz; assieds-toi, Juana, nous n'avons pas de temps à perdre : tu as là ce qu'il te faut; écris au ministre......

— Que tu refuses?

— Non, certes! As-tu perdu l'esprit? que

JUANA.

On va les amener.

LE COLONEL, avec un accent anglais très-prononcé.

A la veille d'entrer en campagne, il me semble, général, que vous devriez vous ménager davantage.

JUANA.

C'est le conseil que je lui donnais tantôt.

MINA.

Au contraire, il faut se tenir en haleine; sans cela j'éprouverais plus de fatigue encore, lorsque je serai obligé de faire de longues courses.

JUANA.

Mais n'est-il pas déjà un peu tard pour notre promenade? Il nous sera impossible d'aller jusqu'à Itsassu.

MINA, impatienté.

Nous irons jusqu'où nous pourrons. On dirait

en vérité que tu cherches tous les moyens de me retenir...... Demeure! si cela t'arrange : je n'ai pas besoin qu'on me tienne compagnie.

JUANA.

Puisque mes observations sont inutiles, je vais dire que l'on se dépêche. (*Elle sort.*)

LE COLONEL.

Et moi, général, je vous demande la permission de vous accompagner : il me tarde d'entrer près de vous en fonctions : car, vous en êtes instruit sans doute, mon gouvernement désire que je reste constamment près de votre personne.

MINA.

Je serai fort aise de vous avoir pour témoin de mes opérations en Navarre : cependant, je vous en préviens dès aujourd'hui, afin que plus tard vous ne m'accusiez pas ; quand je devrai partir pour quelque expédition, vous ne le saurez jamais à l'avance. Ainsi, tenez-vous constamment en

mesure de me suivre, car ma femme elle-même ne connaîtra mes intentions que lorsque j'aurai la bride en main et le pied à l'étrier.

LE COLONEL.

Dans une guerre comme celle que vous allez entreprendre, je conçois la nécessité du secret le plus rigoureux ; mais je saurai me tenir sur mes gardes, et quelques minutes me suffiront toujours pour mes préparatifs de départ. La seule chose que je vous demande, général, c'est d'être convaincu du zèle que je mettrai à servir près de mon gouvernement les intérêts de la cause que vous allez défendre.

MINA.

Il suffit, colonel, que lord Melbourne vous ait choisi, pour que je sois sûr de vos sentiments à notre égard. D'ailleurs, vous savez combien j'aime la nation anglaise : l'accueil que j'en ai reçu ne peut que me faire voir avec plaisir l'homme destiné à la représenter à mon quartier-général.

LE COLONEL.

Vous aurez sans doute près de vous des envoyés de tous les souverains qui composent la quadruple alliance.

MINA.

Oui : on m'a dit que déjà, depuis plusieurs mois, il y avait à l'armée du nord un colonel français, et je sais que la cour de Lisbonne a annoncé à la reine l'officier d'artillerie Barreiros.

LE COLONEL.

Combien il me tarde de juger de l'effet que va produire votre arrivée en Espagne ! Je gage que votre nom suffira pour disperser et anéantir toutes les forces des rebelles.

MINA.

Si l'on m'accorde ce que je demande, je crois en effet que je ne tarderai pas à soumettre le pays.

JUANA, qui arrive en costume de cheval.

Tout est prêt, et l'on n'attend que nous.

MINA.

En ce cas, dépêchons! car la journée s'avance.

SCÈNE II.

A Pampelune.

Dans la soirée du 29 octobre 1834.

Cent cinquante à deux cents *urbanos* (1), réunis sous les fenêtres d'une maison de la place del Castillo, chantent et se réjouissent en criant: « vive Mina! » tandis qu'une musique militaire exécute des marches nationales. Quelques habitants, enveloppés dans leurs manteaux, forment çà et là différents groupes; mais ils se contentent d'observer ce qui se passe, et ne songent nullement à mêler leurs acclamations à celles qui retentissent

(1) Soldats de la milice urbaine; gardes nationaux.

en l'honneur du nouveau général en chef. Le dialogue suivant s'établit parmi les militaires et les curieux :

— Quel bonheur ! Le voilà donc enfin !

— Les gredins de carlistes ne sont pas si contents que nous, je t'en réponds.

— Sois tranquille ! quoiqu'il y en ait beaucoup ici, Don Francisco saura les mettre à la raison. Ce n'est pas à lui qu'ils feront jamais peur.

— Oh non ! pour sûr !..... Et comme, malgré toutes ses grandeurs, il est resté sans façon ! on voulait qu'il descendît au palais, mais il a préféré le logement d'un simple plébéien.

Un habitant, bas, à son voisin. Il doit trouver l'enthousiasme bien froid : ce n'est pas comme en 1820.

— Tous les libéraux de la ville s'égosillent pourtant de leur mieux. Ce qui m'étonne, c'est de voir Espoz chez la veuve de Don Angel Vidarte, qu'il a si indignement traitée à l'époque où son mari, conseiller du gouvernement de Navarre, a quitté le pays avec les Français. Il a persécuté

cette malheureuse femme de toutes les manières, l'a tenue en prison, l'a fait promener de village en village avec des filles publiques, ne lui a accordé sa liberté qu'au prix d'une somme énorme, et aujourd'hui, il ose impudemment venir s'établir chez elle, et en user à son égard comme avec une ancienne amie!...

— La Vidarte n'a pas craint de lui rappeler sa conduite; mais il s'est contenté de lui répondre: « qu'alors ils étaient en guerre, tandis qu'ils sont en paix aujourd'hui. »

Un urbano à un de ses camarades. Je voudrais savoir ce que diront maintenant ceux qui le croyaient presque mort; il faut être fièrement vigoureux, au contraire, pour avoir marché plus de quinze heures sans faire une halte.

— Est-ce qu'il est parti ce matin de Saint-Jean-Pied-de-Port?

— Ce matin, et il est ici déjà depuis longtemps.

— Quelle troupe avait-il donc pour escorte?

— Quelques *tiradores* (1). Ce n'est pas comme Rodil, qui ne bougeait jamais sans avoir six ou sept mille hommes sur ses talons : il irait seul, lui, si on le laissait faire. Tu verras comme les factieux (2) vont se sauver maintenant...... Tiens ! le voilà qui s'approche de la fenêtre : Vive Mina !

Un grand nombre de voix. Vive Mina ! vive notre vaillant général !

Un bourgeois, d'un ton goguenard. Ils ont pris l'ombre d'une bassinoire pour leur héros.

— Je crois en effet que Mina a été obligé de se coucher en arrivant, car j'ai rencontré les officiers du régiment de la princesse qui s'en retournaient sans avoir été reçus.

— C'est positif ! il n'a voulu voir personne. Le régent et le fiscal en ont été aussi pour leur visite. Il croit de cette manière parvenir à cacher son état... (*Parlant tout-à-fait à l'oreille.*) mais je

(1) *Tirailleurs ;* compagnies formées pour la guerre contre Don Carlos et composées des meilleurs marcheurs de la Navarre.

(2) On appelle généralement *facciosos* (factieux) les soldats du prétendant.

sais de source certaine qu'il est atteint d'une maladie incurable et qui pour l'ordinaire fait des progrès rapides.

— Quelle est cette femme qui entr'ouvre la croisée ?

— C'est la mère de Mina, Teresa Lludin ; cette vieille tigresse de quatre-vingts ans, qui habitait encore Idocin. On l'a fait venir à Pampelune quand on a su la nomination de son fils ; car Zumalacarreguy n'aurait pas manqué de la prendre pour otage.

Le jour finit et la nuit commence. Le bâtiment de l'*Ayuntamiento*, qui fait face à la maison habitée par Mina, s'illumine à tous les balcons. Quelques lumières se montrent aussi aux alentours, mais elles deviennent de plus en plus rares à mesure que l'on s'éloigne du point qui a été le centre du rassemblement.

Un des curieux. Adieu, Ramon ! j'ai assez de la fête.

— Est-ce que tu vas faire mettre des bougies à tes fenêtres ?

— *Hombre!* la cire est trop chère, et mes oncles se portent trop bien.

Les urbanos recommencent leurs acclamations bruyantes : ils chantent en chœur l'hymne de Riégo et répètent surtout à diverses reprises le refrain : « Soldats, la patrie nous appelle au combat; jurons de vaincre ou de mourir pour elle; » mais lorsque les nombreuses horloges de la ville font entendre la onzième heure, les groupes s'éclaircissent, on se dit adieu, on se sépare, et chacun regagnant son logis, on n'entend bientôt plus sur la place que le bruissement de la fontaine et les cris de *Centinela alerta!* (1) répétés à intervalles égaux par les factionnaires du rempart.

(1) Équivalent de *Sentinelle, prenez garde à vous!*

SCÈNE III.

Le surlendemain.

Mina, recouvert d'une mauvaise redingote, les pieds dans de vieilles pantoufles, et la tête enveloppée d'un mouchoir de couleur, reçoit les militaires de la garnison et les autorités de Pampelune, qui, pour cette présentation de cérémonie, se sont mis dans la tenue la plus brillante. Chacun, suivant l'usage, vient protester au général de son dévouement et de son zèle; et suivant l'usage aussi, ces assurances sont agréées avec ce flegme qui annonce que si l'on a peu de foi dans les promesses, on a une confiance sans bornes dans ses propres ressources.

Le maréchal-de-camp Don Manuel Lorénzo, qui a commandé l'armée, par intérim, depuis le départ de Rodil, conduit par la main son fils, âgé de cinq ans, que la reine a nommé *cadete* (cadet) dans un de ses régiments d'infanterie. Le général

va s'éloigner, après avoir fait un salut plus compassé que gracieux; mais Mina le retient en lui disant qu'il a à l'entretenir. Juana, assise à l'un des coins de la cheminée (1) avec Dona Teresa, sa belle-mère, et quelques dames de la ville, s'empare alors de l'enfant qui porte épaulettes, hausse-col, épée, schako, etc., et, l'asseyant sur ses genoux, elle s'amuse des gentillesses de cet officier au maillot.

MINA.

Don Manuel, tout le monde est-il prévenu que j'ai pris le commandement des troupes?

LORENZO.

Tout le monde, général; j'ai même depuis deux jours les réponses d'Oraa et de Cordova.

MINA.

Sait-on aussi que pour mon chef d'état-major mon choix s'est porté sur le colonel Sanz?

(1) [illegible] il n'y avait pas une seule cheminée à Pampelune, mais depuis l'occupation française, on en trouve dans la plupart des grandes maisons.

LORENZO.

Egalement.

MINA.

Fort bien! quant aux fonctions de vice-roi......

LORENZO.

Les fonctions de vice-roi, général, sont indépendantes de celles de général en chef. On m'a prescrit de remettre à votre excellence le commandement de l'armée, et j'ai obéi à cet ordre, quoique, peut-être, je dusse mieux attendre de mes services; mais on ne s'est pas expliqué à l'égard des pouvoirs civils, et votre excellence trouvera bon que je les conserve jusqu'à ce que je connaisse les volontés du gouvernement.

MINA.

Comment! vous voulez qu'ici l'autorité se partage?

LORENZO.

Je ne veux rien, général; seulement je dois me

conformer à ce qui m'a été prescrit, et c'est une obligation que votre excellence comprendra sans doute mieux que personne.

Mina devient pourpre de colère; on voit qu'il cherche à se contenir, mais il est sur le point d'éclater lorsque des détonations lointaines le forcent de porter son attention sur un autre sujet.

MINA.

Qu'est-ce que cela? (*Il appelle un de ses aides-de-camp.*) Narvaëz, allez voir ce qui peut donner lieu à cette fusillade.

NARVAEZ.

Oui, mon général.

LORENZO, d'un ton ironique.

Ce sont probablement les factieux qui viennent joindre leurs compliments aux nôtres.

MINA, qui comprend l'intention du général.

Eh bien! j'aurai réponse pour tout le monde,

et tout le monde, je l'espère, apprendra avant peu à me connaître.

Lorenzo retire son fils des mains de Dona Juana, et sort en laissant voir son mécontentement. Les dames, impatientes de savoir d'où proviennent les coups de feu qu'elles entendent, regardent aux croisées qui donnent sur la place, et Mina, contrarié et pensif, se promène dans l'appartement, jetant aussi un coup d'œil au dehors, chaque fois que ses allées et venues le ramènent vers les fenêtres.

MINA, à part.

Zumalacarreguy voudrait-il me narguer et faire voir que ce n'est pas moi qui l'empêcherai de venir jusque sous les murs de Pampelune?

JUANA.

J'aperçois Narvaëz qui revient en courant.

MINA, sans l'écouter.

Ce ne peut être qu'un détachement très-faible,

car les carlistes sont tous aujourd'hui dans les Amescoas.

NARVAEZ.

Mon général, un bataillon des factieux attaque le poste qui a été placé à Villaba.

MINA.

Dites aux carabiniers (1) de prendre les armes; voyez si parmi les *urbanos* il en est qui consentent à venir avec moi, et réunissez sur-le-champ toutes les ordonnances de cavalerie qui se trouvent en ville.

JUANA.

Tu veux aller toi-même?......

MINA, avec humeur.

Sans doute je le veux.

(1) *Los carabineros de costas y fronteros* sont les douaniers de l'Espagne; mais le gouvernement devant user de toutes ses ressources, les avait réunis en bataillons pour renforcer l'armée active.

DONA TERÈSA.

Oui, oui, Francisco! vas-y; va, mon garçon; tues-en le plus que tu pourras de ces brigands; tues-en beaucoup.

Mina ne répond pas à la recommandation de sa mère, mais il quitte l'appartement, et laisse les dames discourir entre elles sur l'audace des carlistes et sur le blocus rigoureux auquel ils sont parvenus à réduire la ville de Pampelune.

SCÈNE IV.

Mina, installé au palais des vice-rois (1), est

(1) L'ayuntamiento fit alors des dépenses considérables pour mettre en état cette demeure. Les alcades et regidores ayant en cette occasion dépassé leurs pouvoirs, s'excusèrent auprès de leurs concitoyens, en disant qu'ils préparaient un logement pour tous les vice-rois futurs, et qu'ils épargnaient ainsi aux habitants des embarras et de grandes charges : mais ils furent trompés dans leurs calculs, car Espoz, lorsqu'il partit de Pampelune, regarda comme sa propriété ce qui avait été réuni pour son usage, et il emporta sans scrupule la plus grande partie du mobilier qu'on s'était procuré à très-grands frais.

assis dans un cabinet de travail. Il paraît souffrant, abattu. Il signe différentes lettres qu'il remet ensuite à son secrétaire Victoriano; ce dernier s'en va lorsque toutes les affaires sont expédiées.

MINA, LE COLONEL GURREA ET IRIBARREN,

CHEF D'ESCADRON DES LANCIERS DE LA GARDE.

MINA.

C'est vous, amis!

IRIBARREN.

Oui, excellence.

GURREA.

Nous nous rendons à vos ordres.

MINA.

Asseyez-vous...... Lorenzo s'est-il enfin décidé à partir?

IRIBARREN.

Il l'a bien fallu; les instructions du ministre étaient positives.

GURREA.

Je serai fort aise de ne plus rencontrer cette figure refrognée et boudeuse.

IRIBARREN.

Et moi de ne plus obéir à ce caporal, maréchal-de-camp par hasard.

MINA.

Je voudrais que tous les embarras fussent aussi faciles à terminer; mais il n'en est malheureusement pas ainsi.

IRIBARREN.

Votre excellence aurait elle reçu quelque nouvelle fâcheuse?

MINA.

Oui, et j'ai voulu vous en instruire des pre-

miers; vous qui tous deux êtes mes compagnons les plus anciens et les plus fidèles.

GURREA, bas à Iribarren.

Il faut qu'il soit bien malade pour être devenu si communicatif.

MINA, après un assez long silence.

En voyant l'empressement qu'on avait mis à me nommer vice-roi, malgré les réclamations de Lorenzo, je devais croire qu'on était disposé à seconder franchement mes efforts. En effet, vous le savez, on a réuni presque aussitôt à mon commandement, non-seulement les provinces basques, sous les ordres de Carratala, mais encore tout le haut Aragon. Il ne me manquait plus que quelques renforts pour que je me trouvasse en mesure d'agir, lorsqu'une disposition, qui vous surprendra autant que moi sans doute, me fait connaître aujourd'hui et la méfiance du gouvernement à mon égard, et le peu de secours que je dois désormais attendre. On vient de changer

le ministre de la guerre; et devinez quel est celui qui a été élevé à ce poste.

GURREA.

Je ne sais : Valdès, Rodil, Sarsfield?

MINA.

Tu en es loin!

IRIBARREN.

La Torre, Ezpeleta?

MINA.

Mieux encore : Manuel Llauder.

GURREA ET IRIBARREN.

Llauder!

GURREA.

Lui, qui en 1830 s'est montré si chaud partisan du pouvoir absolu!

MINA.

Lui, qui, à cette époque, a mis à prix ma tête.

D'après cela, mes amis, je viens d'écrire à la reine, ou qu'elle daigne confier à un autre le portefeuille de la guerre, ou qu'elle veuille bien accepter ma démission.

IRIBARREN.

Llauder!.... mais on veut donc ouvrir aux carlistes le chemin de la capitale?

MINA, avec un sourire forcé.

Il est sûr que ce nom offre peu de garantie aux partisans de l'Estatuto.

GURREA.

Raison de plus pour ne pas abandonner la partie, mon général. Songez combien vous êtes nécessaire ici avec un gouvernement qui tend à rétrograder sans cesse; songez à l'empire que vous exercez sur les troupes et aux suites incalculables de cette autorité. Qui vous dit que les rebelles une fois vaincus, l'armée ne sera pas la première à vous demander de la conduire à Ma-

drid pour faire justice des misérables *saynetes* (1) dont les chambres nous donnent le dégoûtant spectacle? Qui vous dit que le nom de Mina ne sera pas proclamé une seconde fois, comme celui du libérateur de l'Espagne; celui de l'homme auquel la nation doit confier le soin de son avenir?

MINA, d'un ton de découragement.

J'ai pensé à tout, Gurrea! et les chances sont loin de me paraître si favorables. J'ai vu l'armée, composée de soldats vigoureux, dévoués et braves; mais commandée par des vieillards indolents et cacochymes, ou par des enfants qui ont aussi peu d'instruction que d'expérience. J'ai reconnu que la plupart des officiers servaient pour avoir un grade et une solde, mais qu'il en était peu qui fussent conduits par l'amour du pays ou le sentiment de ses devoirs. Je ne parlerai pas de ceux qui ne songent qu'à trahir; cependant, j'en

(1) Un *saynete* est une petite pièce de théâtre, pour l'ordinaire grivoise et bouffonne.

pourrais citer plus d'un, surtout dans les rangs élevés. Crois-tu qu'avec de telles ressources le succès soit encore facile?... J'ai vu aussi la population : elle est divisée en trois partis bien distincts. L'un, audacieux et énergique, ne demande qu'à se sacrifier pour les libertés nationales; mais celui-là, je l'ai compté sans peine. Ici, par exemple, dans une ville de quinze mille âmes, de quoi se compose-t-il? de deux cents individus dont les démonstrations refroidissent plutôt qu'elles n'entraînent les esprits irrésolus. A Tolosa, à Vitoria, à Sarragosse même; Sarragosse la glorieuse! qui a combattu si vaillamment pour son indépendance; presque tous les habitants s'effrayent au seul mot de république. Le parti carliste, il faut bien en convenir, a l'avantage du nombre sur celui dont je viens de parler, et, ce qui fait surtout sa force, c'est qu'il ne redoute ni découragement ni défection. Enfin, le reste de la nation, cette masse devant laquelle tout fléchirait si elle avait une volonté, se compose d'individus apathiques, intéressés, person-

nels; qui ne veulent, disent-ils, que la tranquillité et la paix; qui soutiennent aujourd'hui la reine, comme ils soutiendraient tout autre gouvernement établi à sa place; c'est-à-dire avec des souhaits et des discours, mais qui craindraient de se compromettre pour quoi que ce soit au monde, et qui, plus lâches encore qu'égoïstes, ne prendraient pas les armes quand il s'agirait de défendre leur fortune ou leur existence. Maintenant, croyez-vous encore que je doive compter beaucoup sur les événements?

IRIBARREN.

Le tableau que votre excellence vient de faire n'est que trop vrai, et j'ajouterai pour le compléter qu'il règne parmi les troupes, comme dans la société entière, une soif de faveurs et de richesses, qui fait que chacun se déteste par envie, et se dénigre par système. Plus d'affections ni d'estime! mais de l'ambition et de l'intrigue; et, au lieu de cette confraternité qui, dans l'armée, faisait oublier autrefois jusqu'aux liens de

famille, on ne voit plus que des amis qui se déchirent dans l'espérance d'obtenir quelques lambeaux de leurs dépouilles.

MINA.

Eh bien! Gurrea, persistes-tu à me conseiller de conserver le commandement si on élève au pouvoir mes plus mortels ennemis?

GURREA.

Je crois que, plutôt que de vous laisser partir, on renverra bien vite et Llauder et les siens.

MINA.

C'est ce que je saurai dans peu de jours..... Quel est ce bruit?

GURREA, regardant à la fenêtre.

C'est le corps de ville qui vient rendre ses hommages au vice-roi.

MINA.

Au diable leurs simagrées! il y a long-temps qu'ils devraient savoir que je les en dispense.

Les autorités municipales de Pampelune, dans l'ancien costume espagnol, qui se distingue, comme on sait, par son élégance autant que par le luxe des étoffes, arrivent précédées de hérauts d'armes et de deux timbaliers magnifiquement vêtus. La marche est fermée par une demi-douzaine de valets, recouverts de livrées fort riches, mais qui ne sont pas à la taille de ceux qui les portent, et qu'à leur vétusté on serait tenté de faire remonter au règne de Ferdinand le Catholique. Quelques enfants, attirés par la curiosité, accompagnent ce cortége, qui, quoique peu nombreux et ridicule dans certains détails, a cependant du pittoresque et de la grandeur. Les aides-de-camp du général en chef viennent le recevoir et l'introduisent.

XLIX.

DÉCEPTIONS.

Ce que Gurrea avait prévu, arriva effectivement : Llauder ne resta pas ministre, et Mina fut sollicité de conserver son commandement en Navarre. Lorsque les partisans de ce général prétendent attribuer ses échecs au mauvais vouloir du gouvernement à son égard, et aux diffi-

cultés sans nombre qu'on se plut à accumuler autour de lui, il y a donc de leur part ou erreur, ou mensonge; car à peine un mois s'était écoulé, qu'il avait l'autorité la plus entière, et que ceux qui lui portaient ombrage se trouvaient dans l'impossibilité de lui nuire. S'il n'a réussi en rien, c'est qu'il était trop ignorant pour asseoir ses actions sur des principes raisonnés, et que, déjà abattu par la souffrance, il ne pouvait même plus faire preuve des seules qualités qu'il eût manifestées jamais; l'activité et la vigueur.

On croyait que l'arrivée d'Espoz allait être le signal de poursuites vives et opiniâtres; on s'attendait à des mesures hardies et décisives; et, de même que sous ses prédécesseurs, deux colonnes commandées, l'une par le général Cordova, et l'autre par le brigadier Oraa, continuèrent à poursuivre les rebelles, sans avoir d'autre instruction que de tâcher de les atteindre et de les battre (1). Enfin, un jour que les troupes, après

(1) Oraa, ancien guerillero navarrais, avait acquis l'habitude du commandement et entendait bien la guerre; mais, quoique brave de

bien des marches et contre-marches inutiles, étaient revenues à Pampelune, et que les factieux se trouvaient, disait-on, dans la vallée de Lizoain, le général en chef se décida à se porter en personne contre l'ennemi.

Le moment du départ pour cette expédition offrit un tableau des plus singuliers. Callot lui-même, malgré sa verve féconde, y eût trouvé des détails que n'aurait pas imaginés son crayon.

On touchait à la fin de novembre; au milieu d'une brume épaisse, qui faisait douter des contours et de la grandeur véritable des objets, apparaissaient, comme des êtres fantastiques, une foule de personnages bizarres et grotesques. C'était Mina, enveloppé d'une grosse houppelande; coiffé d'un chapeau rond, recouvert d'un taffetas vernis; à cheval sur une grande mule blanche; les pieds dans des étriers en bois en

sa personne, les troupes lui reprochaient un peu trop de prudence. Cordova, au contraire, d'une ardeur bouillante et d'un courage chevaleresque, entrainait les soldats par son exemple et ses paroles. L'armée a dû le regretter plus d'une fois.

forme de sabots, et tenant dans ses mains des cordes qui lui servaient de rênes. A sa gauche, l'ancien chapelain Apestéguy, sa créature la plus dévouée, qui portait à un large ceinturon en cuir le sabre du général en chef; un peu en arrière, les aides-de-camp Clemente, Narvaëz, Bega, Cerrano, Ros, Pizarro, Gialecco et les officiers d'ordonnance, en assez grand nombre, habillés chacun d'une façon différente, et talonnant de misérables haridelles qui fléchissaient sous le faix du bagage amoncelé sur leur croupe amaigrie. On voyait sortir des porte-manteaux, fermés avec négligence, ici des haillons, des broderies; là, des sacoches graisseuses contenant des outres et des vivres; ailleurs des instruments de musique ou des ustensiles de cuisine. On aurait dit une horde nomade levant ses tentes pour se transporter en d'autres parages (1). Au milieu de

(1) Si la tenue de ces officiers prêtait à la critique, leur activité, leur dévouement et leur zèle méritaient au contraire les plus grands éloges. Plusieurs aides-de-camp du général Mina étaient aussi remarquables par leur instruction que par l'élévation de leurs sentiments.

ce groupe composé d'éléments si étranges, se faisaient remarquer quelques militaires étrangers, dont la tenue rigoureuse montrait, par un contraste frappant, la différence qui existe entre l'ordre et l'anarchie. Mais ce qui surtout attirait les regards, c'était un cavalier, d'une stature gigantesque, habillé en milicien, qui, par ses manières soumises et sa figure atrocement immobile, rappelait l'exécuteur des cruautés de Louis XI. Aux côtés de cet homme, marchait à pied, et les mains garrottées fortement, un individu que personne ne connaissait, et dont personne ne pouvait dire le crime. Ce prisonnier, qui semblait appartenir à la classe bourgeoise, ne laissait paraître ni trouble ni crainte; sa physionomie sévère exprimait la fierté, et on y lisait le mépris plutôt que la douleur. Obligé quelquefois de courir à perdre haleine, pour suivre celui qui tenait l'extrémité de ses liens, il ne proférait aucune plainte, et pourtant la sueur ruisselait sur tous ses membres, et ses veines

gonflées prouvaient la violence qu'il se faisait à lui-même.

Aux portes de Pampelune, le général en chef rencontra des paysannes qui venaient vendre à la ville des agneaux morts et dépouillés : il en demanda un; l'examina soigneusement; se mit à le marchander; et, se récriant contre la maigreur de l'animal, il le balança attentivement dans ses mains pour s'assurer si on ne le trompait pas sur le poids. Après être convenu du prix, qui fut assez long à débattre, il recommanda son emplette à l'un de ses officiers, qui en resta chargé jusqu'au gîte. Ce soin important avait arrêté et l'état-major, et les troupes; mais enfin on continua sa route et l'on se dirigea sur la vallée d'Egues, pays nu, accidenté, sans caractère et sans fraîcheur.

Arrivé à Urroz, l'un des villages les plus considérables du *Corregimiento*, Mina apprit que les carlistes avaient quitté, depuis plusieurs heures, les environs. Cette nouvelle renversait tous ses calculs; mais, se flattant encore de joindre

l'ennemi le lendemain, il voulut aller coucher, le même soir, à Zalva, misérable hameau situé dans les montagnes. Cinq ou six chaumières délabrées reçurent le général en chef et les officiers qui l'accompagnaient; quand aux soldats, ils bivouaquèrent dans les champs voisins, et n'eurent qu'une terre humide pour se délasser de leur longue marche.

Cependant, quoique la journée eût été accablante, que la saison fût froide, et qu'un morceau de pain, peu en rapport avec l'appétit, composât le seul repas que l'on eût fait encore, on n'entendit de toutes parts que des voix riantes et joyeuses. Aux accords mesurés de la guitare, au clappement vif et entraînant des castagnettes, aux modulations perçantes de l'octavin, il semblait que ce fût une nuit de plaisirs et de fêtes; une noce andalouse, où les *seguidillas* et les *tiranas* font oublier les heures du repos.

On a toujours prêté aux anciennes bandes espagnoles des figures rébarbatives, que ne pouvaient émouvoir ni la couleur rubiconde d'un fla-

oon des Canaries, ni la vue d'un trésor, ni même deux yeux noirs et agaçants : ce portrait a peu de ressemblance, ou il faut qu'il se soit opéré de grands changements dans les armées de la Péninsule ; car aujourd'hui leurs soldats, quoique très-dignes d'estime, ne seraient pas plus insensibles que d'autres à aucune de ces séductions. Légers, spirituels, d'une gaîté que rien n'altère, jamais ne sort de leur bouche ni un reproche, ni une plainte. Sobres et patients, ils supportent les privations, comme l'injustice, avec un stoïcisme qui tient de l'indifférence, et pourtant leur intelligence est prompte et développée. Point raisonneurs, toujours respectueux, les plus vieux serviteurs se résignent aux mauvais traitements d'officiers imberbes, avec une soumission qui prouve leur disposition pour la discipline. Braves, infatigables, dévoués à leur pays, que manque-t-il donc à ces hommes pour qu'ils soient encore ce qu'ils ont été sous Charles-Quint ?.... un gouvernement et des chefs.

Tous dormaient à Zalva, et sans le « qui vive »

des sentinelles, on n'aurait pu croire que ces lieux si tranquilles recélaient et la guerre et ses foudres, lorsqu'un coup de feu, affaibli par l'épaisseur de l'atmosphère, fit murmurer sourdement les échos des montagnes. Soit insouciance, ou habitude, nul ne s'inquiéta de cette alerte, et, laissant aux postes qui veillaient au salut commun, le soin de sa sûreté, chacun continua le rêve agréable ou fâcheux que lui envoyait l'agitation machinale de son cerveau.

A ce bruit, un seul individu était sorti du village. Enveloppé dans un vaste manteau, il aurait été impossible de distinguer ses traits, tant l'obscurité était profonde; mais les longues plumes de son panache, agitées par le vent, désignaient assez un des colonels étrangers qui suivaient le quartier-général. Ne pouvant trouver le sommeil, cet officier allait respirer hors de la masure enfumée qui lui donnait asile, quand l'explosion qu'il avait entendue lui inspira le désir d'en connaître la cause. Il gagne les limites du camp, va de grand' garde en grand' garde, et, malgré les

accidents du terrain et la difficulté de se conduire, il arrive enfin à la sentinelle, but de son investigation nocturne. Ce soldat lui dit avoir tiré sur un individu qui tâchait, en rampant, de gagner un buisson voisin. Selon lui, ce devait être quelque espion; mais il croyait l'avoir tué, car il n'avait plus entendu le moindre mouvement dans le feuillage.

Le colonel, curieux d'éclaircir la chose, poussé sans doute par un de ces sentiments vagues qu'on ne saurait expliquer, et auxquels on résiste pourtant rarement, se dirige, sans trop se rendre compte de sa démarche, vers le point qu'on lui indique. Il s'avance avec précaution, la main sur ses armes, de peur d'une surprise; il s'arrête au bruissement le plus léger; il examine les moindres traces; mais ses recherches ne le mènent à aucune découverte, et il se dispose à retourner sur ses pas, quand derrière des broussailles, il aperçoit un homme étendu sans connaissance. Sûr qu'il existe encore, il le soulève, l'appuie contre un arbre, et essaie de le ranimer en ver-

sant dans sa bouche quelques gouttes d'une liqueur spiritueuse. En effet, le moribond entr'ouvre un moment les yeux, et, quoique son regard soit terne, incertain, sa figure livide, le colonel a reconnu bientôt celui que conduisait le nouveau Tristan du général en chef. Croyant que le malheureux avait été frappé tandis qu'il s'enfuyait, il cherche la place de la balle pour savoir s'il n'est plus de chance de lui conserver la vie; mais, en ouvrant ses habits déchirés et couverts de sang, quelle est son horreur de voir le corps de cet inconnu criblé de blessures profondes! Le fusil de la sentinelle n'avait fait qu'achever un infortuné percé déjà de coups de baïonnettes, et qui, laissé pour mort, s'était traîné péniblement loin du lieu de son supplice. La justice de Mina, qui craignait la lumière, avait frappé dans l'ombre, et de manière à ce que les plaintes de la victime fussent seulement entendues de ses bourreaux. Cet homme voulut parler; mais ses lèvres tremblantes n'articulèrent que des sons inintelligibles. Dans l'impossibilité de s'exprimer, il porta la main à ses

blessures, sans doute pour montrer le crime, et il la leva ensuite vers le ciel, comme pour appeler sa vengeance. Épuisé par ce dernier effort, il tourna ses yeux vers celui qui l'avait secouru; puis ses membres se crispèrent, se raidirent, et bientôt il n'eut plus de douleurs à sentir, ni d'assassins à craindre. Le colonel revint le cœur serré et triste; mais il ne fit part à personne d'une aventure que sa position et la prudence lui commandaient de taire, et personne non plus ne sembla remarquer qu'un prisonnier avait cessé de suivre le cheval du milicien.

Mina, dans cette excursion, se rendit aux Aldudes, village appartenant à la France, et il regagna Pampelune en passant par le Bastan et le port de Belate. Ce col est le plus facile de cette partie des Pyrénées, et avec quelques travaux, on le rendrait même praticable aux voitures. Cependant, les montagnes ont du grandiose et leurs pentes sont fort raides. Il y a de ce côté quelques bois et d'assez beaux arbres, ce qui mérite d'être mentionné; car, sur le versant

de l'Espagne, les forêts auront bientôt entièrement disparu. Différents endroits de cette route offrent de ces points de vue qui ne se rencontrent que dans les chaînes de premier ordre; et souvent, au milieu d'une température qui change brusquement, suivant l'élévation à laquelle on se trouve, on est témoin de certains effets météorologiques que la nature sait varier toujours et rendre chaque fois plus admirables. Les soldats eux-mêmes ne purent se défendre d'une exclamation de surprise, lorsque, après avoir marché entourés d'un brouillard qui leur permettait à peine de distinguer leur chemin, ils se virent tout-à-coup dans une zône d'un air doux et pur, qui se prolongeait, mince et égale, jusqu'aux bornes les plus reculées de l'horizon, tandis qu'à leurs pieds, comme au-dessus de leurs têtes, des nuages lourds, épais, et d'une blancheur éclatante, ne laissaient voir nulle part ni l'infini du ciel, ni les profondeurs des vallées. C'était comme un plateau de cristal, pressé entre deux masses d'albâtre. Un peu plus bas, ils entrèrent dans des vapeurs con-

densées reflétant les couleurs de l'opale; puis à mesure qu'ils descendaient davantage, les objets se dépouillaient de leur enveloppe flottante, et quand ils atteignirent le village de Lanz, l'atmosphère avait repris sa transparence; seulement un voile grisâtre cachait les sommets des montagnes, et le soleil, dépouillé de ses rayons, n'éblouissait plus les regards.

Cette expédition, restée sans résultat, faisait désirer vivement à Espoz une occasion de combattre. Il n'osait plus se targuer de son influence ni du nombre de ses partisans, et pensait bien que ses paroles ne pourraient imposer à personne tant qu'il ne les aurait appuyées de quelque action marquante. Mais de son côté, Zumalacarreguy attachait une grande importance à prouver au pays la nullité d'un prétendu héros, et au lieu de paraître redouter ses attaques, il affectait au contraire de conserver l'offensive, sans néanmoins jamais se compromettre, ni même s'exposer au moindre désavantage.

Cette conduite adroite commença à désabuser

le gouvernement sur les succès dont il s'était flatté avec le secours de Mina, et, voulant employer tous les moyens pour terminer la guerre, il essaya de détacher Zumalacarreguy de la cause de Don Carlos, par l'intermédiaire de son frère, magistrat distingué, qui servait avec dévouement les intérêts de la reine. Le chef des absolutistes repoussa les propositions qui lui furent faites, mais il profita de ces avances pour demander une fille en bas âge, qu'il avait laissée à Pampelune; et, dans l'espoir de le gagner par de bons procédés, Espoz se fit un mérite de lui rendre un enfant que l'opinion publique aurait protégé dans tous les cas.

Deux mois s'était écoulés sans qu'il y eût eu d'engagements sérieux entre les deux partis: Cordova et Oraa avaient, il est vrai, attaqué les carlistes, d'abord au pont d'Arquijas, et ensuite à Sorlada, du côté des Amescoas, mais ces affaires, quoique honorables pour l'armée, n'avaient pas apporté de changement dans la situation des choses, et le général en chef n'en com-

densées reflétant les coule
mesure qu'ils descendaie
se dépouillaient de leur
quand ils atteignirent le
sphère avait repris sa
un voile grisâtre cacha
gnes, et le soleil, dép
blouissait plus les reg

Cette expédition,
désirer vivement à l
battre. Il n'osait pl
ni du nombre de
que ses paroles
sonne tant qu'il r
que action marq
lacarreguy attac
prouver au pay
et au lieu de p
affectait au c
sans néanmoir
s'exposer au

Cette con

vaincre, on se voyait obligé de reculer devant elle. Heureusement, la route, large et facile, permettait de marcher en masse, et malgré le déchaînement des éléments, les troupes s'avançaient en silence vers le but qu'il leur tardait d'atteindre.

Lorsque, après cinq heures d'une lutte pénible, elles traversèrent Idocin, un long chuchotement s'éleva parmi elles, et dans tous les rangs, on entendit circuler à voix basse le nom d'un chef parti simple laboureur de ce village. Il semblait que le souvenir de la naissance d'Espoz fût pour chacun le sujet d'un noble orgueil : peut-être aussi, plus d'une ambition secrète entrevoyait-elle dans cette destinée quelque motif d'espoir. Quant à Mina, quoique depuis vingt ans il n'eût revu le séjour de son enfance, il ne jeta pas un regard sur le toit paternel, et pas une de ses paroles ne fit connaître que ces lieux se rappelaient à sa mémoire. Ce n'est point que sa vanité rougît d'une origine obscure; mais les illusions du

jeune âge, les charmes de l'amitié, les joies de la famille, tout cela restait étranger à son organisation exceptionnelle; et, hormis la soif du pouvoir, la cruauté et la haine, rien, jamais, n'avait su trouver le chemin de son cœur.

Près de Lumbier, Espoz arrêta sa colonne, et, profitant de ce que l'obscurité régnait encore, il envoya des détachements s'emparer des différentes avenues de la ville. Ces dispositions faites, officiers et soldats attendirent avec impatience le retour de la lumière; car la réputation du général ne permettait pas de douter que les premières lueurs du jour n'éclairassent un succès. Pour mieux entretenir l'ennemi dans sa confiance, on avait laissé les voitures en arrière; on ne marchait qu'avec précaution, et c'est à peine si l'on osait confier à l'oreille du voisin ses conjectures et ses désirs.

Enfin, une teinte rougeâtre dessine les hauteurs d'Yessa; elle couvre d'un bandeau les sommets qui tracent le cours de l'Aragon; et peu à

peu l'on distingue à travers les ombres qui se dissipent, l'enceinte circulaire sur laquelle bientôt planera la victoire.

En ce moment, un signal est donné, les tambours battent; les trompettes sonnent; les hommes et les chevaux s'élancent; on franchit les barrières, les baïonnettes se croisent, le sabre menace, cependant aucun ennemi ne se présente encore, et les habitants terrifiés ne savent que penser de l'assaut qu'on livre à leurs foyers paisibles. Les troupes, entrées par trois points à la fois, arrivent toutes presque en même temps, devant l'église paroissiale placée sous l'invocation de la Vierge, et leur ardeur guerrière se change en stupéfaction, quand elles reconnaissent qu'au lieu de se rencontrer avec l'ennemi, il n'y a devant elles que des frères d'armes.

Les soldats ne tardèrent pas à rire de leur mésaventure, mais Mina ne pouvait se consoler si facilement. Rien ne manquait à sa mystification; ni le ridicule, ni la publicité. Depuis deux jours les factieux étaient partis de Lumbier, et il l'avait

ignoré, n'étant qu'à six lieues de cette ville, tandis que Zumalacarreguy savait à l'instant même ses moindres démarches. Qu'étaient donc devenues sa popularité, la puissance de son nom!.... Blessé dans sa réputation, humilié dans son amour-propre, Mina, accablé, ressentit alors de nouvelles atteintes du mal qu'il cherchait depuis long-temps à combattre. Il fut deux jours dans un état alarmant pour ceux qui l'entouraient; ne voulant rien entendre et ajoutant à ses souffrances par le dépit et la colère. Plus calme enfin, il se hâta de rentrer à Pampelune, et, aussitôt son retour dans cette résidence, il réclama les conseils d'un médecin français célèbre, le docteur Lallemand, qui ne craignit pas de venir de Montpellier, pour conserver des jours qu'il croyait utiles à une cause sainte, l'indépendance des peuples.

Occupé uniquement de sa santé, Mina laissa aux troupes qui couraient le pays la liberté d'agir comme il leur conviendrait, et, renfermé dans le palais des vice-rois, il ne fut plus abor-

dable que pour un très-petit nombre de personnes. Cependant des soins, du repos, les approches de la belle saison, semblèrent le ranimer un moment; et, au commencement de mars, à la grande joie de ses admirateurs incorrigibles, il annonça l'intention de se remettre en campagne.

Parmi les préparatifs ordonnés à cette époque, il en est un qui donna lieu à plus d'une observation maligne. Mina, craignant de ne pouvoir rester long-temps à cheval, fit construire, à son usage, une litière portée par deux mulets; mais, avant de s'en servir, il voulut la soumettre à quelques épreuves, et, pendant plusieurs jours, on promena sur les remparts, aux yeux ébahis de la population, l'équipage destiné à transporter dans un fauteuil celui que le gouvernement espagnol regardait comme étant le plus capable de faire une guerre active. Heureusement, la machine chavira, et l'armée fut préservée des plaisanteries qui, à cette occasion, n'auraient pas manqué de pleuvoir de toutes parts sur elle.

Cependant, le général en chef, instruit que

trois de ces bataillons se trouvaient enfermés dans Elizondo, crut qu'il lui serait facile de cerner à son tour les forces carlistes détachées devant cette ville. Pour réussir dans ce projet, il résolut de franchir le col d'Araiz avec la division d'Oraa, tandis qu'il appellerait à Zubiri et à Lanz les troupes du haut Aragon, commandées par le brigadier Vigo, pour observer le col de Belate et les montagnes d'Urtiagne. Il pensait qu'en arrivant inopinément à Santestevan, les factieux, contre lesquels ils marcheraient aussitôt, n'auraient aucun moyen de retraite : mais il avait à faire à un antagoniste mieux informé que lui, et qui devina facilement ses projets. A peine Vigo était-il entré en Navarre, que Zumalacarreguy rappelait ses bataillons du Bastan; et ces troupes l'avaient déjà rejoint quand Mina quitta Pampelune, convaincu qu'il allait les surprendre et les obliger à mettre bas les armes.

Le jour même de son départ, les carlistes prouvèrent à Espoz, par quelques légères escarmouches, qu'ils suivaient ses mouvements et ne

songeaient point à fuir. Celui-ci, dans l'ignorance où il était du déblocus d'Elizondo, n'avait alors que deux partis à prendre : ou se diriger sur Zumalacarreguy et le combattre, ou mépriser ses démonstrations, peu inquiétantes d'ailleurs, et tomber le plus promptement possible sur les troupes qu'il supposait compromises. Mais, en chef inhabile, il agit comme le feront toujours, sur un champ de bataille, les gens auxquels il manque ce qui constitue un général; il hésita, s'amusa à des reconnaissances sans but, perdit plusieurs heures précieuses, et finit par se décider à continuer sa route, lorsqu'il eut laissé à son ennemi le temps nécessaire pour se disposer à l'attaquer avec avantage.

Mina gravissait les sentiers étroits et difficiles qui conduisent au Puerto d'Araiz; sa mauvaise humeur, la multiplicité des ordres qu'il donnait à ses aides-de-camp, tout trahissait l'inquiétude qu'il cherchait à cacher. Son infanterie formait deux brigades : Oraa commandait la première; venaient ensuite les mulets de bât, qui tenaient

plus d'une lieue de terrain, à cause de la nature de la route; et, après les bagages, s'avançait la seconde brigade, en tête de laquelle marchait le général en chef.

Déjà les troupes d'Oraa avaient franchi les crêtes, et descendaient les longs zigzags du versant opposé, quand dix à douze bataillons carlistes, qui avaient suivi une direction latérale, se présentèrent tout-à-coup vers les sommités de la chaîne, et firent occuper par leurs tirailleurs le seul sentier qui fût praticable. A cette apparition inattendue, l'épouvante se mit dans le centre de la colonne, et les forces de Mina se virent alors coupées en deux portions, qui ne pouvaient ni se réunir, ni sortir des défilés dans lesquels on devait aller un à un. Au même instant, des coups de fusil tirés sur les dernières troupes firent supposer que la retraite n'était plus possible, et cette circonstance contribua beaucoup encore à ajouter à l'inquiétude. Si Zumalacarreguy avait eu le moindre talent militaire, c'en était fait de l'armée de la reine : les chemins

des Pyrénées devenaient pour elle ce qu'aux fourches caudines les lances Samnites furent pour les Romains; il ne lui fallait, pour cela, que porter tout son monde là où il s'était contenté d'envoyer quelques hommes; il détruisait alors, séparément et sans peine, chacune des brigades de Mina, qui se trouvaient isolées et dans la situation la plus critique. Mais, comme s'il eût été étonné de sa propre audace, il resta, à moins de deux portées de fusil, tranquille spectateur de la lutte partielle qui s'établit sur le plateau dont la possession était pour lui si importante, et, sans bouger d'un pli de terrain, couvert de neige, où il avait réuni ses soldats, il ne songea même pas à soutenir les faibles détachements qui tenaient en échec son adversaire et lui barrait le passage.

Pendant que Zumalacárreguy laissait échapper par son inexpérience, ou son manque de résolution, la plus belle occasion de vaincre, et que l'action se bornait à une fusillade insignifiante, Oraa, qui avait entendu un feu très-vif der-

rière lui, s'empressait de retourner sur ses pas; mais, au lieu d'imiter le lieutenant de Don Carlos, il se hâta de masser sa brigade, et ce fut avec elle, toute entière, qu'il revint à la position dont il comprenait qu'il fallait absolument être maître. Il lui suffit de quelques minutes pour chasser les tirailleurs ennemis, et, en présence du général en chef, qui, de l'autre côté d'un immense ravin, attendait dans une vive anxiété l'issue de ce combat, il rétablit la communication entre les deux parties de la colonne.

Grâce au sang-froid d'Oraa, l'affaire qui devait être si désastreuse fut dès lors terminée; car l'engagement, qui se prolongea jusqu'à la nuit, ne pouvait plus avoir de suites graves; cependant, Espoz harcelé long-temps, malgré l'obscurité, laissa au pouvoir de son adversaire tous les hommes qui s'égarèrent dans les montagnes.

Parvenu dans le Bastan, Mina apprit qu'on l'avait trompé encore, et que les troupes qu'il croyait contraindre à mettre bas les armes s'é-

taient retirées depuis plusieurs jours. Néanmoins, malgré ce nouveau mécompte, il continua sa marche et il arriva à Elizondo sans malencontre.

On sait que cette ville est le chef-lieu de la vallée; celle où réside l'alcade supérieur et où se réunissent les juntes particulières. Avant l'insurrection des Provinces du Nord, on y comptait un millier d'habitants; mais la guerre civile, qui comme une hydre dévorante se repaît de ses propres enfants, en a beaucoup diminué le nombre, et sa population ne s'élève guère aujourd'hui à plus de six ou sept cents âmes. La maison consistoriale, très-bien bâtie, est surtout remarquable par sa façade, où l'on voit sculptée sur la pierre les armoiries de toutes les familles du Bastan qui ont rendu quelque service au pays ou à l'état. L'église San Pedro n'offre rien de particulier, mais l'hospice mérite de fixer l'attention. C'est là qu'on recueillait les pauvres et les gens sans aveu, pour les employer à des travaux utiles; tels que des tissus et des mouchoirs, faits avec les produits indigènes.

Cet établissement, assez considérable, est situé à la sortie d'Elizondo, du côté du midi; il se liait à la ville par des constructions légères qui ont été abattues pour l'isoler de toutes parts; et depuis le commencement des troubles, le bâtiment élevé dans des vues philantropiques est devenu une caserne retranchée, qui, occupée tantôt par les troupes de la reine, et tantôt par les carlistes, a appelé la dévastation et le deuil dans les lieux ouverts autrefois à l'indigence et au malheur.

L.

FUREURS.

SCÈNE I.

A Élizondo, dans la chambre des aides-de-camp de service.

APOSTEGUY, GIALECCO; ENSUITE UN DES COLONELS ÉTRANGERS ET LE CHIRURGIEN EN CHEF.

GIALECCO.

Notre général qui veut que l'on ignore l'état

de faiblesse dans lequel il se trouve! c'est impossible : quand il est au lit, on ne peut pas dire qu'il est à cheval.

APOSTÉGUY.

Non, sans doute; mais avec un peu d'adresse, on sait tirer avantage d'une position fâcheuse.

GIALECCO.

Voilà ce que je ne comprends pas, je l'avoue. Il y a trois jours que nous sommes ici et qu'on s'étonne de notre inaction; or, personne n'ayant pu aborder son excellence, il est bien clair pour tout le monde que c'est la maladie qui le retient et qui l'empêche de recevoir.

APOSTÉGUY.

Tu n'y entends rien, Gialecco. Tiens! voici un des colonels étrangers qui vient probablement pour s'informer de ce qui se passe; je vais te prouver qu'on peut, sans beaucoup de peine, tromper même les diplomates.

LE COLONEL.

Bonjour, messieurs! comment se porte le général aujourd'hui?

APOSTÉGUY.

Parfaitement, mon colonel, parfaitement; il est, ma foi, moins fatigué que nous, et pourtant la saison n'est pas très-favorable (1).

LE COLONEL.

Je suis fort aise de ce que vous me dites; on m'avait donné des craintes sur sa santé, et je voulais......

APOSTÉGUY.

Sa santé! elle n'a jamais été meilleure, je vous le certifie.

(1) L'affaire d'Araiz avait eu lieu le 12 mars, et c'est quatre jours après que se passait cette scène; mais dans la haute Navarre, mars et avril sont souvent des mois froids et pluvieux. Mina, pour retourner à Pampelune, trouva deux pieds de neige sur le col de Belâte.

LE COLONEL.

En ce cas, je pourrai sans doute entretenir le général?

APOSTÉGUY.

A présent, c'est impossible, mon colonel, tout-à-fait impossible; Don Vicente vient d'entrer chez lui.

LE COLONEL.

Le chirurgien! est-ce qu'il aurait besoin de son secours?

APOSTÉGUY, d'un ton mystérieux.

Tenez! je ne veux rien vous cacher, mais n'en parlez à qui que ce soit; vous seul pouviez me faire trahir ce secret....... Son excellence a été frappée de deux balles au combat d'Araiz, et dans ce moment on change l'appareil de ses blessures.

LE COLONEL.

Ce que vous me dites m'étonne extrêmement:

ce jour-là je n'ai pas quitté le général d'une minute, et je ne me suis point aperçu qu'il ait été atteint par le feu de l'ennemi.

APOSTÉGUY.

Parbleu! je le crois bien. Vous ne le connaissez pas, je le vois; il n'aurait rien fait paraître, eût-il dû en mourir; il aurait craint de décourager ses troupes et de les compromettre. Au surplus, il va maintenant à merveille, et je suis sûr qu'il ne tardera pas à se remettre à cheval; car il a une force et un courage qui tiennent du prodige. Mais, je vous en supplie de nouveau, mon colonel, que personne ne sache ce je viens de vous confier.

LE COLONEL.

Soyez tranquille! (*A part.*) Ce bon Apostéguy qui me croit sa dupe. (*Haut.*) Adieu, messieurs! votre serviteur.

APOSTÉGUY.

Je vous baise les mains, senor colonel; à bien-

tôt. (*S'adressant à Gialecco.*) Tu as vu avec quelle facilité je lui ai fait prendre des sauterelles pour des bec-figues? profite de l'exemple, et glisse la même histoire à l'oreille de tous ceux que tu rencontreras; de cette manière tu rempliras les intentions du général, et sa réputation y gagnera au lieu d'y perdre.

GIALECCO.

Le diable hérite de mon âme si j'aurais eu pareille idée!..... J'en userai avec les questionneurs.

DON VICENTE, qui sort de chez le général.

Ma potion l'a beaucoup soulagé..... Je ne prétends pas être plus savant qu'un autre; mais si, au lieu de se confier à des mains étrangères, son excellence m'avait consulté dès le principe de sa maladie, sa situation serait aujourd'hui fort différente, je vous l'assure.

Il se dirige vers la porte.

APOSTÉGUY.

Où allez-vous donc si vite, Don Vicente? vous ne prenez pas le chocolat avec nous?

DON VICENTE.

Non, je vous rends grâce; j'ai à courir la ville pour me procurer une scie.

GIALECCO.

Une scie! quel bois avez-vous donc à couper?

APOSTÉGUY.

C'est là ce qui vous presse si fort?

DON VICENTE.

Sans doute! il faut bien que je recompose ma caisse d'instruments, qui m'a été prise dans la déroute de nos bagages au Puerto d'Araiz. Ayant plusieurs soldats à opérer, je ne veux pas qu'on m'accuse de n'avoir amputé personne. Oh! je connais mes devoirs, et il ne sera jamais dit, soyez-en convaincus, que j'ai négligé de les remplir.

GIALRCCO.

Quoi! vous vous servirez de la première scie venue?......

DON VICENTE.

Que voulez-vous! ces sortes de choses sont trop chères pour qu'on nous en donne de rechange; si elles se perdent, c'est un malheur! on s'en passe (1). Adieu! amis; vivez mille ans.

APOSTÉGUY.

Pour cela il ne faut pas avoir à faire à toi, maudit *tocinero* (2)!

(1) C'est seulement à son retour à Pampelune, chez un négociant appelé Campion, que le chirurgien en chef de l'armée parvint à se procurer non pas l'instrument; mais l'outil qui dans ses mains ne pouvait être qu'un moyen de torture. Ce trait fait voir avec quelle insouciance, en Espagne, on considère la vie d'un homme. La plupart des soldats frappés sur le champ de bataille n'avaient à attendre aucun secours, et souvent la moindre blessure était pour eux la mort. Cet oubli des devoirs les plus sacrés n'a pas peu contribué, comme on le pense bien, à accroître d'une manière effrayante le chiffre des pertes éprouvées par les troupes de la reine.

(2) Charcutier.

SCÈNE II.

MINA, ORAA ET OCANA.

Mina est pâle et défait. L'altération de ses traits prouve la lutte qui existe depuis longtemps entre une constitution vigoureuse et une affection organique dont les progrès, d'abord assez lents, deviennent maintenant plus rapides et plus sensibles.

MINA.

Qu'en pense Don Marcelino? conçoit-il qu'Ocana, avec les troupes sous ses ordres et la garnison du fort, ce qui faisait près de quatre bataillons, se soit laissé assiéger dans Elizondo par des forces tout au plus égales?

ORAA, s'adressant au troisième personnage.

Je suis obligé de convenir, colonel, que vous auriez pu vous dégager, et éviter ainsi de con-

sommer des approvisionnements que l'on ne se procure pas comme on veut.

OCANA.

J'ignorais le nombre des carlistes; tous les renseignements me disaient que Zumalacarreguy appuyait l'attaque dirigée contre moi, et que s'il ne me montrait pas plus de monde, c'était pour m'attirer dans un piége.

MINA.

Il fallait, Monsieur, vous assurer de la vérité de ces rapports.

OCANA.

Je craignais de compromettre mes soldats, Excellence : d'ailleurs l'ennemi avait placé de l'artillerie de gros calibre sur les hauteurs qui battent la ville, et je n'en avais point à lui opposer.

MINA.

De l'artillerie, de l'artillerie! belles pièces, ma

foi! vous pourrez en juger vous-même, car je suis parvenu à les découvrir dans les bois de Bertiz, où elles étaient cachées.

OCANA.

Elles peuvent être mal construites, excellence; mais cependant elles portaient assez juste.

MINA.

Et combien les carlistes en avaient-ils en batterie?

OCANA.

Quatre, mon général; deux obusiers et deux mortiers.

MINA.

En ce cas, il m'en reste une à chercher encore. Malheur aux habitants! s'ils ne m'apprennent pas où elle a été mise.

OCANA.

Les habitants des environs, excellence, sont tous dévoués aux factieux. Le jour que l'artillerie

a commencé à tirer contre moi, ils ont célébré cet événement par un banquet, qui a eu lieu en plein air sur la hauteur voisine. Chaque salve était suivie de nombreux toasts en l'honneur du Prétendant.

MINA.

Connaissez-vous ceux qui ont assisté à ce repas?

OCANA.

Plusieurs venaient de Lécaroz: on m'a même assuré que l'alcade et le régidor se trouvaient au nombre des convives.

MINA.

Colonel, demain, avant le jour, vous enverrez un détachement de votre brigade (1) cerner ce village, de façon que pas une personne ne fran-

(1) Dans cette guerre, on a donné le nom de *brigade* à une colonne, toutes les fois qu'elle se composait de plus d'un bataillon; de même, aussi, on a appelé *division*, des corps de deux à trois mille hommes, commandés souvent par un brigadier ou un colonel.

chisse le cordon que vous aurez établi. Je vous rends personnellement responsable de l'exécution de cet ordre. Plus tard, je vous ferai savoir ce que j'aurai décidé. Vous m'avez entendu? pas une seule personne!

OCANA.

Oui, excellence; j'y veillerai moi-même.

(*Il sort.*)

MINA.

Vous, Don Marcelino, vous mettrez de bonne heure les troupes en marche pour Santestevan.

ORAA.

Est-ce que votre excellence se propose de retourner par le Puerto d'Araiz?

MINA.

Non; je reviendrai ici, et prendrai le col de Belate; mais je sais que dix-sept bataillons carlistes se dirigent vers l'Ulzama, et j'ai peur qu'ils

ne tombent sur Gurrea, qui doit être maintenant à Elzo, ou à Orquin. Il faut, s'il est attaqué, que nous puissions le soutenir. D'ailleurs, puisque Zumalacarreguy a réuni la plus grande partie de ses forces, j'ai besoin de rallier aussi les miennes. S'il veut m'inquiéter dans ma marche sur Pampelune, je serai de cette manière en mesure de le recevoir.

ORAA.

Alors, il est probable que nous ne le rencontrerons pas; car il ne se bat jamais sans avoir toutes les chances en sa faveur...... Je vais voir si l'on a des nouvelles des cartouches que nous attendons de Saint-Jean-Pied-de-Port.

MINA.

Allez! vous me direz quand elles auront été distribuées aux soldats.

SCÈNE III.

A Lécaroz.

Ce village, situé au pied de la berge droite de la vallée de Bastan, se compose d'une quinzaine de maisons, grandes et bien bâties, séparées entre elles par une large rue qui se dirige perpendiculairement aux montagnes. A l'une de ses extrémités, celle du côté de la rivière, passe le chemin qui conduit d'Elizondo à Santestevan. Mina, accompagné de son état-major, s'arrête à la première habitation, tandis que les troupes continuent leur marche, et, comme une immense ruban qui se déroule, forment une longue colonne que l'on croit sans cesse voir finir, et qui toujours s'allonge et se développe. Dès que le colonel Ocana aperçoit le général en chef, il s'empresse d'accourir à sa rencontre.

MINA.

Mes instructions ont-elles été suivies, colonel?

OCANA.

Avec la plus stricte exactitude, excellence. Il était nuit encore lorsque je suis arrivé ici, et pas même un enfant n'a pu dépasser les postes que j'ai placés moi-même.

MINA.

Parfaitement : réunissez sur cette place tous les hommes de Lécaroz.

OCANA.

Il suffit, excellence.

Les paysans obéissent à l'appel du général en chef, et, croyant qu'il s'agit de quelque mesure administrative dont il veut les instruire, ils viennent, sans crainte aucune, se ranger successivement devant lui. On remarque parmi eux des vieillards et des jeunes gens qui touchent à peine à l'adolescence. Après un quart d'heure d'attente, l'alcade dit au général qu'ils sont tous en sa présence, et qu'ils sont prêts à entendre ses ordres.

MINA.

Bien !... (*A un officier.*) Qu'on garde maintenant les portes des maisons, et que personne n'entre ni ne sorte. (*Aux paysans.*) Vous êtes sûrs qu'il ne manque aucun des vôtres ?

TOUS, après s'être examinés et comptés.

Non, excellence ! aucun.

LE RÉGIDOR.

Excepté le vieux Pascual, qui va mourir, et qui n'a pu quitter son lit.

MINA.

En ce cas, colonel, comptez ces individus par cinq, et faites fusiller sur-le-champ tous ceux sur lesquels tombera ce nombre.

A cet arrêt foudroyant, les paysans restent d'abord consternés; puis, les uns pensent à fuir, les autres à implorer la clémence du général; mais des soldats impitoyables ferment de tous côtés le

passage, et Mina, sourd aux protestations d'innocence comme aux marques de repentir, repousse avec rudesse ceux qui veulent embrasser ses genoux. Au même instant l'exécution commence, et l'on tire à bout portant sur les malheureux, qui n'ont qu'à se laisser assassiner ou à se précipiter sur les baïonnettes qui les menacent. Les femmes, attirées aux fenêtres, font retentir l'air de leur désespoir : elles s'arrachent les cheveux, tendent leurs mains suppliantes vers Espoz; voyant qu'elles ne peuvent le fléchir, elles lui montrent leurs enfants; vont chercher leurs vieilles mères, qui, déjà anéanties sous le poids des années, regardent avec des yeux surpris et hagards, et semblent plutôt effrayées du bruit que de la scène terrible qu'elles ne peuvent comprendre. On dirait des spectres évoqués de leurs tombeaux pour assister à d'horribles funérailles. Les cris, les gémissements, les imprécations, les menaces, les explosions qui tuent, les infortunés qui expirent, le sang qui ruisselle, tout cela forme un épouvantable chaos, un spectacle dont il faut détour-

ner la vue, et que Mina, seul, pouvait contempler d'un air calme et d'un regard tranquille.

UN PAYSAN.

Grâce! grâce pour mon vieux père, qui n'est pas coupable.

UN AUTRE.

Une minute, senor! une seule minute avec le curé : vous me tuerez ensuite.

Un ecclésiastique, épouvanté du tableau qui s'offre devant lui, s'avance cependant au milieu des cadavres, soutenu par une voix qui lui parle du salut de ses ouailles. Parvenu près du général, il joint les mains, et ses yeux semblent lui dire : « L'espoir pour une autre vie!... »

MINA, avec colère.

Retirez-vous! et au lieu d'intercéder en faveur des coupables, estimez-vous heureux que je vous épargne. Vous auriez dû être fusillé le premier.

LE CURÉ.

Ma vie est à celui qui nous jugera tous.

UN JEUNE HOMME, qui se précipite vers Espoz, tandis que des soldats le poursuivent en le tenant en joue.

Miséricorde, senor! miséricorde! je ne suis ici que d'hier : demandez! deman....

Mina, pour toute réponse, fait faire demi-tour à sa mule; un coup de feu part, et le calme qui règne après cette dernière détonnation, lui apprend que ses volontés sont accomplies.

UN OFFICIER.

Il n'en reste plus, excellence.

MINA.

Très-bien. Maintenant, qu'on mette le feu à ces maisons, et que pas un brin de paille n'en soit détourné.

L'OFFICIER.

Et les femmes, mon général?

MINA.

Les femmes ! elles peuvent aller où elles voudront ; vous n'aurez pas à vous en occuper.

A peine ces mots ont-ils été prononcés, qu'avec un bruissement sinistre, des masses de fumée s'élèvent en tournoyant vers les cieux. On dirait de ces nuages noirs qui portent dans leur sein la tempête et la destruction. Bientôt les tourbillons se succèdent avec une rapidité plus grande ; ils s'amoncèlent, se confondent, s'étendent, et de leurs flancs qui s'entr'ouvrent, s'échappent avec furie des flammes dévorantes. Quand Mina est bien sûr que l'incendie peut défier tous les secours, il quitte le théâtre où il paraissait se complaire, et il poursuit sa route au petit trot de sa monture. Rejoignant à quelque distance les colonels français et anglais, qui n'avaient pu se résoudre à assister au dénoûment de la plus effroyable tragédie, il marche un moment à leurs côtés, comme s'il attendait quelque observation de leur part ; mais, voyant qu'ils gardent un

morne silence, il se décide, avec quelque embarras, à entamer la conversation.

MINA.

Vous avez dû être surpris, messieurs, de la mesure rigoureuse que je viens de prescrire?

LE COLONEL FRANÇAIS.

Nous en avons été profondément affligés, général.

MINA, qui feint de ne pas comprendre le véritable sens de ces paroles.

Que voulez-vous! je suis le premier à regretter de recourir dans mon propre pays à de pareils moyens : mais il est de ces nécessités auxquelles, malgré soi, il faut que l'on se résigne.

Les colonels étrangers continuent à se taire : Mina, peu satisfait de cette désapprobation tacite, fait retomber sa mauvaise humeur sur tout ce qui l'entoure. Il blâme la manière dont marchent les troupes; se plaint de ce que les officiers ne se tiennent pas à la tête de leurs compagnies, et, s'en prenant jusqu'à sa mule, il l'accable de coups

de fouet et d'éperon. Enfin, il la met au galop, et gagnant la tête de la colonne, il adresse sur son passage des réprimandes sévères à tous ceux qui lui en fournissent le plus léger prétexte.

SCÈNE IV.

Au village de Navarte, entre Lécaroz et Santesteran.

MINA, VICTORIANO, ET ENSUITE APOSTÉGUY.

Victoriano est occupé à écrire : Mina, assis près de lui, les coudes appuyés sur la table, suit des yeux son travail.

VICTORIANO.

Encore une ligne, et j'ai fini.

MINA.

Bon, relis-moi cela doucement, que je puisse en peser chaque phrase.

VICTORIANO.

« Navarrais! en me chargeant de la vice-royauté

» de cette province, et du commandement de l'ar-
» mée, je vous dis que je ressentais vivement
» les maux qui vous accablaient, et que je déplo-
» rais, comme votre compatriote, les malheurs du
» pays qui m'a vu naître. Je vous offris la paix, en
» vous assurant qu'un voile éternel couvrirait le
» passé, si, dociles à ma voix, vous mettiez un
» terme aux dissensions que fomentent ces hom-
» mes qui veulent s'enrichir de votre sang : enfin,
» je terminai, en vous déclarant que j'exercerais des
» châtiments exemplaires, si vous persistiez dans
» votre aveugle conduite. Malheureusement, ce cas
» est arrivé, et de ce jour commence véritablement
» la guerre en Navarre. Le village de Lécaroz,
» traître à sa majesté, protecteur avoué des enne-
» mis qui déchirent la patrie, a caché, malgré les
» lois en vigueur, des armes et des munitions ap-
» partenant aux factieux : fuyant à l'approche de
» nos troupes, sa population, au mépris de mes
» ordres, n'a jamais donné aucun avis aux auto-
» rités légitimes : Lécaroz a été aujourd'hui livré
» aux flammes, et ses habitants, un sur cinq, fu-

» sillés sur-le-champ, en punition de leur crime.
» Le même sort attend tous ceux qui sui-» vraient leur exemple, et, par la force des armes, » je mettrai fin à une révolte criminelle, obstinée » et honteuse, si vous ne vous réunissez à moi » qui suis encore disposé à pardonner.

» Navarrais! rappelez-vous que je sais remplir mes promesses.

» Quartier général de Navarte, le 14 mars » 1835. »

MINA.

Il n'y a pas un mot à changer : donne, que je signe..... Maintenant, fais-toi aider par mes officiers et par les fils de Gurrea pour expédier aujourd'hui même le plus d'exemplaires possible de cette proclamation (1). Je veux que toute la Navarre sache le sort que je réserve à ceux qui protégent nos ennemis. Quand mon voyage dans le

(1) On trouvera à la fin du 8e volume cette pièce originale, autographiée.

Bastan n'aurait eu que ce résultat, je m'applaudirais encore d'y être venu. Il était nécessaire de montrer au pays, qu'au besoin je sais retrouver ma vigueur d'autrefois.

VICTORIANO.

Les malintentionnés seront terrifiés par cet exemple. Il ne faudrait plus qu'un succès contre les factieux pour compléter votre ouvrage.

MINA.

Patience ! Victoriano : qui sait attendre sait arriver. D'ailleurs, de son côté, qu'a fait Zumalacarreguy depuis que l'armée est sous mes ordres ?

VICTORIANO.

Rien ; absolument rien : il est allé à droite et à gauche.

MINA.

Et sans obtenir le moindre avantage ; tandis que moi, je me suis emparé de l'artillerie qu'il

avait fait fondre avec tant de peine, et dont il espérait de si grands services pour l'attaque de nos postes. (*A Apostéguy, qui arrive un papier à la main et l'air décontenancé.*) Que viens-tu nous apprendre? A ta mine, on te croirait porteur de quelque mauvaise nouvelle.

APOSTÉGUY.

En effet, le commandant d'Irurzun nous en donne une à laquelle il était difficile de s'attendre.

MINA.

Qu'est-ce? parle!

APOSTÉGUY.

Les carlistes ont profité de votre séjour dans le Bastan pour s'emparer d'Echarri-Aranas.

MINA, *qui se lève en bondissant.*

Impossible!

APOSTÉGUY.

Votre excellence peut lire.

Mina lui arrache la lettre, et, après l'avoir parcourue, il marche à pas précipités, rouge de dépit et de rage.

MINA.

Il n'est que trop vrai!..... Une caserne des mieux fortifiées; occupée par deux cent cinquante hommes, avec trois pièces de canon..... Et cette garnison, qui, libre de me rejoindre, passe tout entière, les officiers en tête, au service de Don Carlos!... Après cela, à qui se fier? sur quoi compter encore?..... Qui sait même si je suis en sûreté au milieu de mes soldats! déjà peut-être ils m'ont vendu à Zumalacarreguy; déjà peut-être on a stipulé les conditions de cette trahison infâme...... Les habitants servent mes ennemis; les troupes désertent leurs drapeaux; et moi, moi, pour une cause condamnée à l'avance, j'aurai sacrifié, comme un imbécile, ma réputation et ma vie..... (*Il se laisse tomber sur une chaise.*) Car, je le sens, les forces m'abandonnent, et il n'y a plus maintenant à m'abuser,

je ne les recouvrerai jamais.... Ouvrez la fenêtre! ôtez-moi cet habit : ne voyez-vous pas que j'ai peine à respirer, que j'ai besoin d'air?..... Ne pas se défendre derrière des murailles! ne pas résister à de misérables paysans!... Laissez-moi! laissez-moi! votre zèle me fatigue... Je n'ai que faire de vos secours : éloignez-vous! éloignez-vous tous deux.

Pour le tirer de son accablement profond, Victoriano lui fait prendre une potion calmante qui le soulage dans ces moments de crise, et au bout de quelques minutes Mina se ranime peu à peu. Revenu tout-à-fait à lui, il regarde Apostéguy, qui, immobile et inquiet, cherche à lire sur sa figure, et il lui dit d'une voix altérée :

« Va donner l'ordre de partir dans une heure. »

LI.

MORT.

Revenu à Pampelune, Mina éprouva une humiliation nouvelle quand il sut qu'Echarri-Aranaz avait été assiégé pendant six jours, et que non-seulement il n'en avait point été informé, mais qu'Aldama, Seoane et Lopez, qui se trouvaient avec plus de dix mille hommes à

fort peu de distance de ce village, avaient ignoré également l'attaque dirigée contre lui.

Convaincu intérieurement de son impuissance, terrassé par un mal que rien ne pouvait combattre, Espoz comprit que s'il n'allait pas au-devant du coup qui le menaçait, c'était s'exposer à une disgrâce éclatante. Pour prévenir une chute trop lourde, qui eût achevé de le déconsidérer aux yeux de tous, il se décida à écrire à la reine; non pour résigner le commandement, cette résolution lui coûtait trop à prendre, mais pour l'informer des craintes que sa santé lui faisait concevoir. Il s'attendait à de vifs regrets, à des instances chaleureuses pour le retenir à son poste; quelle fut sa stupéfaction lorsqu'il apprit qu'on s'était empressé d'accueillir ses ouvertures, et que, sans autre explication de sa part, le ministre de la guerre Valdès avait été choisi pour le remplacer à l'armée du nord.

Après s'être montré imprévoyant, en chargeant de la pacification du pays un homme qui n'était pas à la hauteur de cette tâche, le gouverne-

ment espagnol fit preuve encore d'inconséquence lorsqu'il voulut lui donner un successeur. Sans considération pour le grade et la position d'Espoz, on ne daigna pas même le prévenir de la mesure prise à son sujet, et il ne la connut d'une manière officielle que lorsque Valdès, déjà arrivé à Logrono, lui envoya l'ordre de remettre le commandement provisoire à l'inspecteur Benedicto.

Blessé avec raison de ce manque d'égards envers un vice-roi, Mina partit sur-le-champ de Pampelune pour retourner en France.

Tandis qu'il se dirige vers les Pyrénées, sous la protection d'une force suffisante pour assurer sa marche, que de regrets amers, que de récriminations accablantes, le préoccupent et le torturent! Pour la troisième fois, il quitte la Navarre, sans qu'un témoignage d'affection l'accompagne : pour la troisième fois, la dictature, ce fantôme que toujours il croyait saisir, a disparu sans qu'il ait pu l'atteindre. Si déjà il avait été trahi par le sort, jamais, jusqu'à ce jour, il

vous aviez encore plus de vingt mille hommes pour tenir la campagne (1).

Abattu sous le poids de ces raisons puissantes, il laissait tomber sa tête sur sa poitrine, abandonnait les rênes de sa mule, et, sourd aux observations du commandant de l'escorte, il cheminait machinalement avec l'avant-garde, sans que le récit des périls dont on s'effrayait autour de lui pût le tirer un moment des réflexions qui absorbaient toutes ses facultés.

Dona Juana suivait à cheval, à côté de son mari; mais elle n'osait le distraire de ses idées

(1) Les forces actives à la disposition du général Mina avaient été réparties par lui, en dernier lieu, de la manière suivante :

La division du général Aldama.	5500 hommes.
Celle du brigadier Oraa.	4500
Celle du colonel Scoane	3500
Les brigades réunies du brigadier Lopez et du colonel Gurrea.	2500
La brigade du colonel Ocana.	2000
Les troupes du haut-Aragon, sous les ordres du brigadier Vigo.	2500
Total.	20,500 homm.

dont 1500 chevaux environ.

sombres, car déjà quelques tentatives à ce sujet avaient été repoussées d'une façon brutale. Le trajet de Pampelune à la frontière fut donc triste et silencieux, et ce n'est qu'après être arrivé à Cambo que Mina, se rappelant combien ce séjour lui avait été favorable, sembla un moment sacrifier au désir de la conservation les chimères qui l'avaient bercé jusqu'alors. Dominé par le besoin de vivre, il ne s'occupa plus que du soin de sa personne.

Cependant, malgré le calme de sa vie nouvelle et l'influence d'une atmosphère épurée, ses forces diminuaient chaque jour, et chaque jour aussi les douleurs qu'il ressentait devenaient plus fréquentes et plus vives. Effrayé par ces symptômes, il résolut d'aller d'abord aux eaux de Cauterets et ensuite à Montpellier, près du docteur Lallemand, qui, déjà une fois, avait su apaiser ses souffrances. En effet, grâce à ce médecin habile, sa santé parut un moment se remettre, et, quoique cette amélioration légère fût plutôt un temps d'arrêt dans la maladie qu'un véri-

table acheminement vers la guérison, il n'en fallut pas davantage pour réveiller chez Espoz l'envie de s'enivrer encore à la coupe des honneurs.

A cette époque (1), les libéraux de la Catalogne, mécontents de la mollesse du pouvoir et irrités des succès obtenus par les absolutistes, venaient d'organiser des juntes particulières, qui déclaraient vouloir agir en dehors des volontés du gouvernement. Cette détermination alarmait justement les ministres, qui craignaient de voir, comme dans la guerre de la succession, la Catalogne, se séparer du reste du royaume. Ils pensèrent que, pour vaincre cette résistance dangereuse, le plus sûr moyen était de paraître y céder; et puisque, dans cette province, une faction redoutable demandait à grands cris le chef qui avait combattu les carlistes en 1822, Mina fut désigné pour s'y rendre en qualité de capitaine général. On se flattait à Madrid qu'Espoz, éclairé enfin sur son propre compte, refuserait une faveur qui imposait de grandes obligations; mais

(1) Au mois d'août de l'année 1835.

c'était mal connaître l'ancien guerillero, et l'homme qui déjà touchait à la dernière marche de la tombe, aspira sans hésiter à monter les degrés d'un trône.

Sa vie entière, toute remplie de prospérité et de disgrâces, semblait être le résultat d'une lutte entre la fortune aveugle qui le protégeait, et le destin fatal qui décide tôt ou tard des conditions humaines. L'une, en dépit des difficultés, et en dépit de lui-même, lui faisait parcourir la carrière du pouvoir, en écartant tous les obstacles; l'autre, quand il croyait ses vœux accomplis, posait sur lui sa main de bronze, et le repoussait brusquement loin du but. Mais le combat touche à son terme; le destin l'emporte, et, haletant sous le joug qui l'écrase, Mina se voit délaissé de la protectrice mystérieuse qui, de la chaumière d'Idocin, l'a conduit au palais de Barcelonne.

L'arrivée d'Espoz en Catalogne n'empêcha pas la guerre de se continuer avec le même acharnement. Tous les jours c'étaient des postes pris ou attaqués, des combats partiels, des meurtres in-

utiles; et, suivant l'habitude, les deux partis s'attribuant la victoire, regardaient comme un triomphe le massacre de quelques infortunés, ou la ruine de quelque village. Du reste, Mina, hors d'état de conduire les opérations, s'en rapportait à ses officiers, et, pour diminuer sa responsabilité, aussi bien que pour se dispenser de tout travail, il finit par organiser une *junte de défense et d'armement* qui, en réalité, eut la direction des affaires, et réduisit le capitaine général à un rôle entièrement passif.

Mais, si Mina reconnut la nécessité d'abandonner les embarras du commandement, il ne laissa pas à d'autres le soin de sa fortune, et pour l'accroître, il ne recula devant aucun moyen. On le sait, plus l'homme est près de son dernier jour, plus il s'occupe de ses intérêts futurs. Cela tient à deux causes. Lorsque nous sentons se rompre, un à un, les liens qui nous retiennent à ce monde, nous cherchons, comme le malheureux naufragé, à saisir le moindre fil qui nous rattache à l'existence. De son côté, la nature a pris en pitié

notre faiblesse, et pour nous cacher le terme d'une carrière dont la vue nous épouvante, elle nous envoie des illusions et des pensées d'avenir.

Plus d'un an s'était écoulé sans amélioration dans la situation politique, sans événement qui offrît la moindre importance, lorsque, un jour, les cloches de plusieurs couvents invitèrent, par leurs sons lents et graves, les habitants de Barcelonne à invoquer l'Éternel pour une âme prête à se dépouiller de son enveloppe terrestre.

Tandis que les personnes pieuses accomplissent ce devoir, que les curieux interrogent les voisins, se communiquent leurs conjectures, et que les indifférents se plaignent d'un usage qui les oblige de songer à la mort, pénétrons dans la demeure du capitaine général, et voyons ce qui s'y passe, le 25 décembre 1836, au moment où, à l'apparition du soleil, les arbres secouent le duvet neigeux et étincelant déposé par la nuit sur leurs branches sans verdure.

Dans une chambre, dont les murs, jadis blancs et dépouillés de toutes décorations, sont mainte-

nant recouverts d'un papier chargé de dessins et de couleurs, est un vieux lit, qui, par ses proportions et ses formes sévères, fait une disparate choquante avec tous les objets qui l'entourent. Ses colonnettes torses, son baldaquin immense, ses draperies en raz de Venise, assombries par les années, jurent d'une façon singulière avec les chaises de paille et les autres meubles d'un goût moderne qui garnissent l'appartement. Quoique la brise soit froide et pénétrante, les deux fenêtres qui donnent sur la mer sont ouvertes, et les rideaux, écartés avec intention, laissent l'air extérieur pénétrer sans obstacle.

Plusieurs personnes marchent, parlent, agissent, dans cette pièce, et pourtant, pas le moindre bruit ne s'y fait entendre. A peine si les pieds pèsent sur le carreau, à peine si les paroles vibrent à l'oreille la plus attentive. Dona Juana, assise près du lit, où Mina est étendu sans mouvement et sans signe apparent d'animation, épie avec anxiété l'effet que produira sur lui une température glacée ; le médecin, debout devant une

table, prépare une mixtion contre l'aphasie; Victoriano visite des papiers, et en livre un grand nombre aux charbons ardents du brasero; Apostéguy, accablé par la fatigue et les veilles, interroge le docteur d'un regard inquiet; et un domestique, jaloux de prouver son zèle, déplace et range vingt fois chaque chose avec un empressement qui, à son grand regret, ne peut parvenir à attirer sur lui l'attention.

Dans ce moment, deux individus, enveloppés dans leurs manteaux, se présentent à la porte de la chambre. Dès qu'Apostéguy les aperçoit, il se précipite à leur rencontre, et, les obligeant à retourner sur leurs pas, la conversation suivante s'établit entre ces trois personnages.

Apostéguy. — Il est impossible, sènores, que vous parliez à son excellence : le capitaine général est maintenant hors d'état de vous recevoir.

*Le lieutenant-colonel Al***.* — Par tous les saints! jamais contre-temps ne pouvait venir plus mal à propos.

Vargonera. — En effet, il s'agit d'une affaire des plus importantes.

*Al***.* — Un Américain mouillé dans le port...

Vargonera. — Qui offre trente mille duros pour qu'on le dispense de la visite de la douane.

Apostéguy. — L'occasion est belle, assurément; mais ce bâtiment aurait dû arriver hier.

*Al***.* — S'il est nécessaire d'attendre, le capitaine s'y résignera. Il fera, s'il le faut, comme ce navire sarde qui est resté un mois avant que nous ayons pu le débarrasser de sa cargaison.

Apostéguy. — Hélas! amis, il ne s'agit maintenant ni de contrebande, ni de richesses; dans quelques instants peut-être, son excellence ne sera plus de ce monde.

Vargonera. — En vérité?

Apostéguy. — Le médecin espère lui rendre la parole; mais il ne croit pas qu'il survive à cette crise.

*Al***.* — Que dites-vous?

Apostéguy. — Vous l'entendez, on m'appelle:

fasse le Seigneur que ce ne soit pas pour assister à un douloureux spectacle !

Quand Apostéguy revient près de Mina, il le trouve dans un violent accès de délire. La voix du malade, depuis long-temps altérée et éteinte, a repris sa puissance et sa rudesse ; ses yeux, naguère caves et ternes, brillent d'un feu qui rayonne. Animé d'une vigueur nouvelle, il repousse loin de lui Dona Juana et le docteur. Sa figure, tantôt blafarde et tantôt ardente, obéit rapidement aux impressions qui bouleversent ses idées, et ses regards, qui ne se fixent sur rien, vont d'un objet à l'autre avec une curiosité avide et farouche. A la vue du vieux confident de ses actions les plus secrètes, il tressaille, montre de la surprise, s'efforce de rassembler ses souvenirs ; puis il sourit d'une manière effrayante, et, quoique toute sa personne soit dans une agitation convulsive, il lui parle cependant d'un ton calme et assuré. « Ces Français ! Apostéguy, en as-tu fini avec eux ?.. Chapelain du diable, leur as-tu donné ta bénédiction infernale ?... Et nos amis de Co-

rella! c'est toi qui m'as dit que les puits étaient profonds : c'était vrai! (*Il rit.*) Ah! Ah! Ah! Leurs plaintes n'ont jamais étourdi la junte. »

Tout-à-coup ses traits changent d'expression : d'abord on y lit la colère; ensuite ils peignent la terreur. Écartant ceux qui cherchent à le retenir, il se soulève sur une main, et l'autre étendue, comme s'il avait à se défendre contre quelque affreuse apparition, il s'écrie avec force : « Chassez cette vieille maudite !.... ce n'est pas une femme..... Ne voyez-vous pas sa tête hideuse?... L'entendez-vous! elle dit que son pain deviendra pour moi du poison... Oui, elle a tenu parole.... Je sens là, là, quelque chose qui me ronge; quelque chose qui me déchire..... Et ce sang qui coule, ces flammes qui me brûlent. J'ai soif! de l'eau, de l'eau..... Qu'est-ce? que me donnez-vous? laissez-moi, laissez-moi; j'étouffe... je suffoque.... »

Épuisé par les efforts qu'il vient de faire, Mina, défaillant, retombe dans une insensibilité qui annonce sa fin prochaine. Dona Juana, fidèle jus-

qu'au bout à ses devoirs d'épouse et de chrétienne, se hâte d'envoyer chercher le père Rafael, qui, déjà prévenu, accourt presque aussitôt, suivi de deux novices. Les portes se ferment, les rideaux s'abaissent; on allume des cierges de cire jaune à la tête du lit de l'agonisant, et, en attendant les cérémonies de la religion, chacun se prosterne, et récite la prière que l'on adresse au ciel, quand il n'est que le ciel qui puisse nous ravir au cercueil: *Deus misericors, Deus clemens, Deus qui secundum multitudinem miserationum* etc.

Cette chambre où la lumière du jour est combattue par la clarté vacillante des bougies, ces personnes agenouillées, la psalmodie du prêtre et de ses acolytes; tout cela a un caractère d'autant plus solennel qu'un homme, maudit de tous, va comparaître devant ses victimes; qu'une existence coupable va s'éteindre sans qu'on lui pardonne....

Près de cette couche sur laquelle repose un être qui n'appartient ni à l'éternité ni à la terre, il ne se verse pas une larme: la crainte remplace la

douleur, et c'est avec un sentiment d'effroi que se présente la pensée d'une autre vie. Il semble à certains témoins de cette scène lugubre qu'un châtiment terrible se prépare, et au cri de leur conscience, qui sans doute les accuse, ils croient entendre le juge suprême qui d'avance les condamne. C'est que lorsque la tombe s'entr'ouvre, le passé s'élève menaçant et redoutable : c'est qu'alors, ce qui à peine arrêtait la pensée, vous terrifie et vous foudroie.

Au milieu d'un silence qui n'est interrompu que par le râle de la dernière heure, l'horloge d'une église voisine résonne dix fois à intervalles égaux et mesurés : Mina, comme si les vibrations de ce timbre sonore l'eussent tiré d'un sommeil léthargique, est rappelé un moment à lui-même. Sans articuler un seul mot, il jette sur ceux qui l'entourent un regard surpris et incertain. Le père Rafael veut profiter de cette lueur de raison pour accomplir sa mission sainte; mais à son aspect, Mina détourne la tête et se couvre le visage : le prêtre, indulgent et charitable, ne se décourage

pas pour un moment d'erreur; d'autres aussi ont été éclairés tardivement par la grâce divine! Il s'approche avec des paroles consolatrices; il presse doucement la main qui lui cache peut-être le repentir.... Il la trouve froide et raidie. Espoz n'est plus! et pourtant ses yeux, restés ouverts, expriment encore la férocité et la haine. Même au dernier soupir sa cruauté survit.

Le peuple de la Navarre, crédule et disposé au merveilleux, s'imaginera peut-être un jour qu'une âme errante, ramenée dans la vallée de Monréal, y excite ces tempêtes furieuses auxquelles l'exposent sa direction et ses montagnes; mais si jusqu'à présent personne, au nom d'Espoz, ne se signe ou n'invoque le saint qui le protége, la plupart des familles ne se souviennent du héros d'Idocin que pour flétrir ses actions infâmes, et pour frapper sa mémoire d'anathême.

Dans le cas où le lecteur désirerait savoir quel a été le sort des personnages avec lesquels il a fait connaissance, nous allons le lui dire en peu de mots.

La veuve de Mina, dont la conduite est restée pure de reproche et de blâme, avait vu de trop près les tristes effets de l'ambition, pour ressentir jamais les atteintes de ce mal. Quoique décorée, par la reine, de l'ordre des dames nobles de Marie-Louise, elle a fui les honneurs et le monde, pour aller chercher dans la Galice, sa patrie, le repos si nécessaire après une vie plus tourmentée qu'heureuse.

Gurrea, devenu brigadier, est tombé victime de son courage dans un engagement contre les

soldats de Don Carlos. Sincèrement regretté de ses camarades, l'intérêt qu'ils lui montraient s'est reporté sur ses trois fils, qui, élevés avec soin en pays étranger, se montrent déjà des officiers de mérite.

Le brave Iribarren n'a pas eu une destinée plus favorable. Il a aussi été frappé de mort en attaquant un parti carliste, non loin des rives de l'Èbre.

Oraa, aujourd'hui général, expie dans la disgrâce un échec contre les bandes de Cabrera.

Gaston, Goris, Cruchaga, Dos Pelos, ont quitté cette terre sans y laisser le moindre souvenir de leur passage.

Quant à Apostéguy et à Victoriano, tous deux existent encore, mais ignorés et obscurs, et leurs noms, conservés à Pampelune, sont restés dans l'oubli hors des limites de la Navarre.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

EL TRAGALA.



De los pel-le-jos de los ser-vi-les
PIANO.
he-mos de ha-cer-nos por-ta fu-si-les y al que le
pe-se que roa el hue-so y un cor-de-li-to
par a el pes-cu-e-zo Traga-la tra ga-la traga la traga la



Des peaux des serviles nous devons faire des bretelles de fusil: Celui à qui cela déplait qu'il ronge son frein (Littéralement son os) et un lacet pour son cou. Avale-le, (Répété 12 fois) toi gros servile; avale-le (Rép. 8 fois.) Toi qui ne veut pas de Constitution. — Il est passé le temps ou l'on rotissait comme du saumoneau la chair humaine. Les libéraux disent à cela qu'il ronge son frein etc.

EL HIMNO DE RIEGO.





TRADUCTION LITTERALE.

Calme et joyeux, forts et hardis, chantons soldats l'hymne des combats. A nos accents le monde admire et reconnait en nous les descendants du Cid. Soldats la Patrie nous appelle au champ d'honneur, jurons de vaincre ou de mourir pour elle.

pei
como
D e
don
tiene
deba
creto
el

De la tranquilidad

Quiero de vosotros ten-
dra corazon para ne-
garse ha esto expreso que
nadie pues solo permitiria
se me quitase la vida si-
no q.l corresponderiais la buena
favor que espero de los
corazones vuestros siempre
apasionados por mi

Pamp.a 22 de Marzo
8104

Mina

para persegui

pues lo dixo

del Suplizo

dio ha un

con lo q tan

ta.

Saved

mios enlo

mi vido il

o

l

l

o

no

vz.

o

las

me

s

o.

o

r

tad

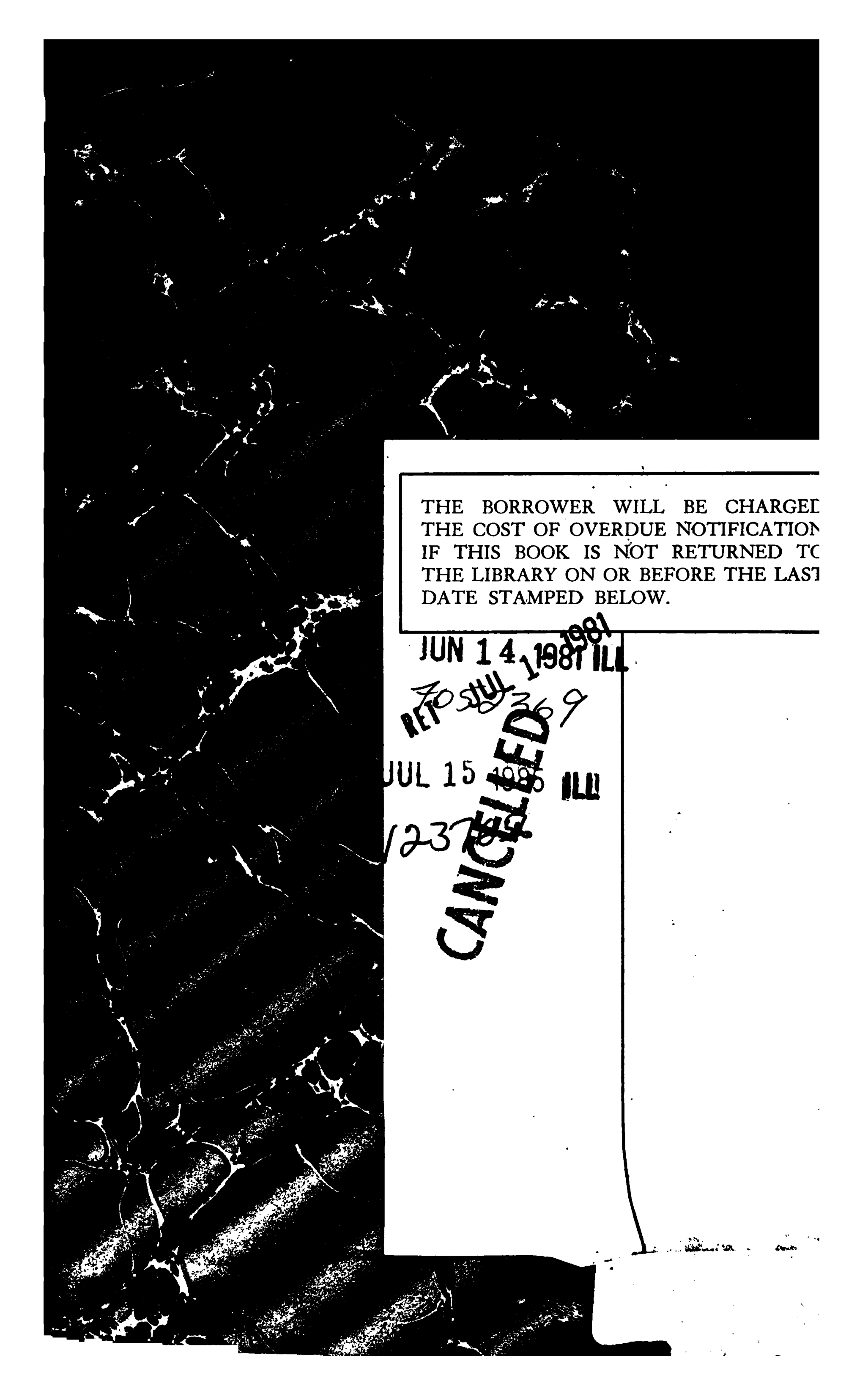
g.

Señor Dn. Jose Equino

Acabo de recibir el Oficio
de Vm. de hoy a una con
las 3½ cargas de Vino y
Pan con el Portador y me
ha sido muy sensible de no
haber me remitido las Raz.
enteras conforme le pedia
pues de una Villa como esa
no pueden dar el Abasto me-
nos podran de las Aldeas
pero no obstante conforme
se les ha pedido me han
entregado de otros Pueblos
que no son ni tampo la mitad
de ese. Dios gue. a Vm. ms. as.
Campo de honor 4 de Junio 1810

Fran.co Espoz y Mina




THE BORROWER WILL BE CHARGED
THE COST OF OVERDUE NOTIFICATION
IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO
THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST
DATE STAMPED BELOW.
JUN 14 1981 ILL
JUL 15 1985 ILL
CANCELLED